

qui leur sont propres] font aujourd’hui même des mantra [capables d’éliminer le poison]; parce qu’on voit des *mantrakalpa* qui ne sont pas védiques[, mais] bouddhiques[, jainistes, *gāruḍa* ou *māheśvara*] notamment,³³⁵ et que ceux-ci sont de facture humaine.³³⁶ PVS_V 123,24³³⁷ Si [l’on postule que ces *mantrakalpa* non védiques sont] eux aussi créés, comment dès lors [tout énoncé] créé [pourra-t-il être] véridique? C’est ainsi que dans deux *mantrakalpa*, [l’un] bouddhique et [le second] autre [que bouddhique], des [pratiques] telles que violence [aux êtres], accouplement ou contemplation du soi sont présentées [tantôt] comme des causes d’infélicité et [tantôt] de

mes qui possèdent des qualités telles que la véracité ne sont pas même seuls à faire des mantra. La science des Śābara en matière de mantra à vocation toxicologique réapparaît dans le commentaire de Helārāja sous VP III.iii.35 (voir HOUBEN 1995: 250 et 372). Selon AKVy 326,4–5, les Śābara habitent les monts Vindhya.

³³⁵ Le composé *mantrakalpānām* est analysé *mantrānām mantrakalpānām ca/ śnags dañ śnags kyi rtog pa dag* (PVT P337b1/D281a3 ≈ PVSVT 449,25). Par mantra, il faut entendre des «syllabes de science magique» (*vidyākṣarāṇi mantrāḥ*, PVSVT 449,25–26; comparer PVT P337b1–2/D281a3). Par *kalpa*, il faut entendre des œuvres enseignant les règles permettant la réussite des mantra (*tatsādhanavidhānopadeśā mantrakalpāḥ*, PVSVT 449,26 = PVT P337b2/D281a3–4). Sur ces définitions et attributions, voir ELTSCHINGER 2001a: 27–34 et 45–62, à quoi on ajoutera, pour des définitions alternatives du *kalpa*, *Kāvyamūlāmsā* II.6 (GONDA 1977: 467n. 8) et TV sous MīSū I.iii.11/155,8–18 (JHA 1998: I.224), et pour l’attribution de mantra (plus ou moins) efficaces à diverses dénominations confessionnelles, TV sous MīSū I.iii.4/II.112,17–2: Kumārila trouve des mantra dans des œuvres (*grantha*) *sāṅkhya*, *yoga*, *pāñcarātra*, *pāśupata* et *sākya* (i.e. bouddhistes). Dans ce qui suit, il est pratiquement impossible de déterminer si *mantrakalpa* vaut du composé (i.e. *śnags dañ rtog pa*) ou de son seul second membre (i.e. *śnags kyi rtog pa*), malgré que PVS_V rende toujours *mantrakalpa* par *śnags dañ rtog pa*.

³³⁶ Explication, PVT P337b3/D281a4 = PVSVT 449,28: *tasmān na laukikebhyo vaidikānām svabhāvabhedah* |. «La nature des [énoncés/mantra] védiques ne diffère donc pas de celle des [énoncés/mantra] ordinaires.»

³³⁷ PVSVT 449,29 (*tatra ityādi paraḥ*) ouvre ici une objection qui ne se clôt jamais; PVT P338a1/D281b1 referme sur PVS_V 123,25 (*syāt* |) une objection qui ne s’est jamais ouverte. Je ne tiens pas PVS_V 123,21–25 (*tatra ... syāt* |) pour une objection.

façon différente[, comme des causes de félicité]. [Or si tous les *mantrakalpa* étaient créés,] comment deux [énoncés] affirmant d'une seule [et même chose quelque chose] de contradictoire pourraient-ils être [simultanément] vrais? ³³⁸Si l'on postule pour le [*mantrakalpa* bouddhique] une signification autre [que communément établie], voilà qui vaudra également de [tel *mantrakalpa*] autre [que bouddhique; et] par conséquent, de par l'indétermination de la signification [résultant de ce que l'on pourrait aussi bien prêter à tout *mantrakalpa* une signification autre que communément établie, il ne sera de] praxis à l'endroit d'aucun [des objets exposés par un *mantrakalpa*]. Aussi (*tathā ca*) un [énoncé] créé, dût-il exister, ne servira-t-il [à nulle finalité humaine]. Si [l'on prétendait maintenant que] les [mantra non védiques,] bouddhiques par exemple, ne sont [en fait] pas des mantra, il faudrait [alors, pour établir qu']un [mantra] autre que ceux-ci [est] quand même (*api*) [un mantra], se soumettre à [telle ordalie consistant à] boire de l'eau consacrée. ³³⁹ ³⁴⁰On constate [en effet] que les [mantra] bouddhiques, etc.,

³³⁸ Selon l'introduction de PVT P338a1–2/D281b1–2 ≈ PVSVT 450,14–15, l'adversaire pourrait prêter aux mots du *mantrakalpa* bouddhique une signification autre, non communément établie: ne se disant pas de la même chose, les deux *mantrakalpa* bouddhique et védique ne seraient plus mutuellement contradictoires.

³³⁹ Selon MSmṛ VIII.109, on recourt à l'ordalie (*śapatha*; *divya* dans NSmṛ) dans les affaires sans pièces ni témoins (*asākṣika*); selon NSmṛ I.253, l'ordalie sert à établir la vérité dans le cas d'une affaire douteuse (*sandigdha*), permet de discerner le vrai du faux (*satyāṅṛtaviśuddhaye*) par intervention surnaturelle. Sept types d'ordalie chez Nārada (cinq chez Yājñavalkya II.95, MSmṛ VIII.113–115 ambiguë): par la balance (*tulā/dhaṭa*), par le feu (*agni*), par l'eau (*udaka*), par le poison (*viṣa*), par la libation sacrée/absorption d'eau consacrée (*kośa[pāna]*), par le riz (*taṇḍula*) et par les pièces d'or brûlantes (*taptamāśaka*): sur le *kośapānadivya*, voir SHASTRI 2002: 143–144 et KANE 1973: 373–374. C'est là une manière de montrer, selon PVT P337a7–8/D281b5–6 et PVSVT 450,22, qu'on ne dispose d'aucune argumentation rationnelle (*yukti*) pour établir que les mantra védiques sont des mantra tandis que les mantra bouddhiques n'en sont pas.

³⁴⁰ Introduction, PVT P338a8/D281b6 ≈ PVSVT 450, 22–23: *dr̥ṣṭaviruddham ca etad bauddhādayo na mantrā iti | tathā hi...* «Que les [mantra] bouddhiques, etc., ne soient pas des mantra, contredit en outre ce que l'on constate [empiri-

produisent [eux] aussi des [effets] tels que l'action [magique] contre le poison: [aussi leur] dénie-t-on à eux aussi [la qualité] de n'être pas des mantra.³⁴¹ ³⁴²[De plus, quoique] non syllabiques, les gestes rituels [de la main], les diagrammes concentriques et les concentrations psychiques³⁴³ produisent [eux] aussi des actions [magiques telles que l'élimination d'un poison]. Or il est faux que ces [gestes rituels, diagrammes concentriques et concentrations psychiques] soient créés [et] permanents. ³⁴⁴[Et] s'il [leur] est possible de produire ces [gestes, diagrammes et concentrations], qu'est-ce qui interdit à des hommes [exceptionnels] la composition de syllabes [qu'est un mantra]? Il n'est donc rien que ces [hom-

quement]: c'est ainsi que...» PVT porte *pratyakṣaviruddham*.

³⁴¹ Selon PVT P338b2/D281b7 = PVSVT 450,25–26, l'efficacité magique était en effet le critère retenu par l'adversaire pour établir le *mantratva* des mantra védiques. Selon PVT P338b2–3/D281b7–282a1, nier cette qualité des mantra bouddhiques exigerait qu'on la niât aussi des mantra védiques.

³⁴² Introduction, PVT P338a3–4/D282a1–2: *rig byed pa'i ñag nmams dug la sogs pa sel bar nus pas ñag gzan las khyad par can yin pa ni bla ste | de tsam gyis de rtag pa ñid du rigs pa ni ma yin no* ||. «Admettons toutefois que les énoncés védiques capables d'éliminer le poison, etc., possèdent une propriété supplémentaire par rapport aux autres; il n'est pas pour autant justifié qu'ils soient permanents.» Comparer PVSVT 450,25–26, qui vise l'*apauruṣeyatā* et non la permanence (*nityatā*).

³⁴³ PVSVT 450,27: *pānyaṅgulasamñiveśo mudrā* |. «Une *mudrā* est une disposition [particulière] des doigts de la main» (comparer PVT P338b4–5/D282a3). PVT P338b5/D282a2 = PVSVT 450,27: *maṅḍalaṃ devatādiracanāviśeṣaḥ* |. «Un *maṅḍala* est un arrangement [graphique] particulier des divinités.» PVT P338b5/D282a2: *bsam gtan ni nam mkha' ldiñ la sogs pa sems pa ste* |. «Un *dhyāna* est une pensée concentrée sur Garuḍa, etc.» PVSVT 450,28: *dhyānaṃ devatādirūpacintanam* |. «Un *dhyāna* est une pensée concentrée sur la forme d'une divinité, etc.» Sur l'efficacité magique des *mudrā*, *maṅḍala* et *dhyāna*, voir ELTSCHINGER 2001a: 16–17n. 36. Par «non syllabique» (*ana-kṣara*), il faut entendre: «de nature non verbale» (*aśabdasvabhāva*, PVT P338b6/D282a3 = PVSVT 450,28).

³⁴⁴ Selon PVT P338b8–339a1/D282a4–5 et PVSVT 450,30, l'adversaire veut maintenant que l'efficacité des *mudrā*, *maṅḍala* et *dhyāna* vienne de l'homme, mais pas celle des séries de phonèmes et de mots (*varṇa[paḍa_{PVT}]krama*) que sont les mantra. Cette différence fonderait l'incréation de ces derniers.

mes] ne puissent produire.³⁴⁵ [Objection:] [Si, loin d'être créés,] ils s'originent [comme vous le croyez] à la véracité [d'un homme], comment deux *mantrakalpa* [de création humaine pourront-ils] dès lors [être] mutuellement contradictoires? [Réponse:] Ils ne s'originent assurément pas en tout cas à la véracité, [car] ils se caractérisent aussi comme la promesse d'une personne dotée d'un pouvoir.³⁴⁶ [Or loin de provenir de la seule véracité,] ce pouvoir peut également provenir d'une destinée [transmigratoire] particulière ou du succès particulier [d'un mantra].³⁴⁷ [Objection:] Si les mantra sont de création humaine, pourquoi tous les hommes ne font-ils pas des mantra?³⁴⁸ [Réponse:] Parce qu'ils manquent des moyens d'en

³⁴⁵ Explication, PVT P339a3–4/D282a6–7 ≈ PVSVT 451,12: *yena puruṣeṇa akṛtam atīsayam upalabhya laukikebhyo vaidikānām svabhāvabhedah kalpyeta* |. «De sorte qu'ayant perçu* une propriété supplémentaire qui n'est pas le fait de l'homme, on puisse postuler que les [paroles] védiques ont une nature propre différente [de celle] des [paroles] ordinaires.» *PVT porte *ñe bar bstan pas*, peut-être **upalakṣya*.

³⁴⁶ Exemple, PVT P339a8–b2/D282b2–4 = PVSVT 451,18–21: *ya imāṃ varṇapadaracanām abhyasyati tadvidhiṃ ca anuṣṭhati tasya ahaṃ yathāpratijñātam arthaṃ sampādayiṣyāmi iti* |. «A qui répète cette composition de phonèmes et de mots et met en pratique son injonction [d'utilisation], j'octroierai le résultat tel que promis». L'homme doté du pouvoir de neutraliser un poison fait serment, ou promet, d'accorder ce résultat à toute personne qui récitera son mantra en respectant les prescriptions liées à la prononciation et au rituel fixées par lui. Pour d'autres exemples et des explications sur les notions de promesse (*pratijñā*) et de serment (*samaya*), voir ELTSCHINGER 2001a: 22–27. Explication, PVT P339b1–2/D282b3–4 = PVSVT 451,20–21: *tato 'nyathāvādy api prabhāvayukto mantrakalpau kuryād eva ity avirodhaḥ* |. «Donc même s'il parle faussement, un homme doté d'un pouvoir peut produire des *mantrakalpa*: pas de contradiction donc.»

³⁴⁷ Destinée particulière obtenue grâce à l'accumulation d'actions méritoires (*punya*), selon PVT P339b3/D282b4 et PVSVT 451,22–23, et succès d'un mantra favorisé (*saṅgrhīta*) par une divinité, selon PVSVT 451,23.

³⁴⁸ L'expression *mantrakārin* recoupe celle, védique, de *mantrakṛt*: voir RV IX.114.2ab et, pour les *Brāhmaṇa*, LEVI 1966: 145n. 3 et 148n. 4; voir aussi la discussion de TV sous MīSū I.iii.11/II.157,14sq, et pour la valeur de ce terme chez Dharmakīrti, ELTSCHINGER 2001a: 117–120.

faire;³⁴⁹ [mais] pour peu que [les hommes] soient dotés de tels [moyens,] véracité et austérités notamment, ils [en] font! De plus, [dire qu’]étant donné qu’un homme [doué de l’intelligence y nécessaire] fait des poèmes, tout homme[, même dénué de l’intelligence y nécessaire,] doit être auteur de poèmes, ou [que] si [l’un n’en] fait pas, aucun [autre n’en peut faire], comme celui [qui en est incapable], voilà une rhétorique³⁵⁰ [réellement] inouïe [de spéciosité]! [Objection:] Il est vrai que les [hommes] dénués du moyen de faire des mantra ne font pas de mantra; mais puisque [tous] les hommes ont des propriétés semblables, nous ne constatons pas que quiconque [en] soit doté. [Réponse:] A cela, [nous avons déjà] répondu que ce qu’on nomme un «mantra» n’est rien d’autre que la parole et le serment d’[hommes] possédant des [moyens tels que] véracité, etc.³⁵¹ Or [ces moyens de faire des mantra,] on les rencontre parfois chez les hommes.³⁵² De plus, [affirmer] que tous les hommes en sont dénués [ne comporte qu’]indétermination puisque l’existence³⁵³ [de ces moyens] n’est pas incompatible [avec le fait d’être homme]; et la non-perception n’est pas une raison [logique porteuse] de certitude [s’agissant] d’[états de fait] dont la nature propre [nous demeure] invisible.³⁵⁴ De plus, [des moyens tels que] la

³⁴⁹ Par «moyens de faire des mantra» (*mantrakriyāsādhana*), il faut entendre (PVT P340a5–6/D283a4–5 = PVSVT 452,19) les quatre facteurs énumérés jusqu’ici: véracité (*satya*), austérités (*tapas*), destinée particulière (*gativiśeṣa*) et succès particulier [d’un mantra] (*siddhiviśeṣa*). S’y ajouteront, dans **PVS** 124,18–19, quatre nouveaux facteurs: *smṛti*, *matī*, *prativedha*, *śakti*. Sur ces facteurs et leurs définitions, voir ELTSCHINGER 2001a: 18–21 et 74–81, et n. 355, p. 306.

³⁵⁰ Le caractère dépréciatif de l’expression *vācōyukti* se confirme dans TV sous MīSū I.iii.12/II.163,9.

³⁵¹ Voir *supra*, **PVS** 123,15–17 et 124,6–7, et n. 346, p. 304.

³⁵² Malgré PVS_v et PVT P340a6/D283a5, qui paraissent comprendre *kvacit puruṣeṣu* comme *keṣucit puruṣeṣu*, «chez certains hommes» (*skyes bu ‘ga’ žig la mthoñ ño* ||).

³⁵³ Malgré la glose *yod ciñ srid pa* de PVT P340a8/D283a6.

³⁵⁴ Selon l’objection introductive de PVT P340b2–3/D283b1 = PVSVT 452,27–28, ne pas percevoir ces facteurs en soi-même (*ātmani*), c’est-à-dire dans sa

réminiscence [des existences antérieures], la notion [de la pensée d'autrui], le discernement [de l'essence des entités perçues], la vé-racité et le pouvoir,³⁵⁵ n'appartiennent pas à toutes [les séries psy-chiques humaines]:³⁵⁶ de même qu'[il existe, dans telle Écriture et non dans toutes,] un enseignement spécifique quant au moyen de les réaliser, différentes qualités [mentales telles que la réminiscen-ce] peuvent également se trouver réalisées [chez une certaine per-sonne grâce à sa mise en pratique de leurs causes respectives]. «En-suite, quand bien même elle existe[rait], [la qualité mentale propre à une autre série psychique] ne peut être perçue [par l'homme or-dinaire]: voilà pourquoi l'on ne dénierait pas [l'existence à] une [qualité mentale] qu'on ne perçoit pas. Enfin, il n'est rien pour an-nuler (*pratiroddhṛ*) quelque qualité [mentale] tendant à se produire chez les hommes,³⁵⁷ car étant donné que [l'homme ordinaire] ne perçoit pas la [qualité mentale] à annuler, [nul] rapport d'annula-tion réciproque n'est établi [entre cette qualité mentale et la pro-priété censément annulatrice].³⁵⁸ Par là, des [critiques] telles que la

propre série psychique, permettrait d'en garantir l'inexistence chez autrui (*paratra api*), c'est-à-dire dans la série psychique d'autrui.

³⁵⁵ Selon les définitions suivantes de ces *mantrahetu* (voir n. 349, p. 305): *ati-krāntajanmādismaraṇaṃ smṛtiḥ* (PVT P340b3-4/D284a1-2 = PVSVT 452,28-29); *paracittāvabodho matiḥ* (PVSVT 452,29; PVT P340b4/D284a2: *blo ni gṛān gyi sems pa'o*); *so sor rig pa ni dños po mthoñ ba'i de kho na ñid mthoñ ba'o* (PVT P340b4/D284a2; PVSVT 452,29); *adṛṣṭeṣu pa-dārthatattvadarśanaṃ prativedhaḥ*; *satyam ananyathāvāditvam* (PVT P340b4/D284a2 = PVSVT 452,29-30); *śaktiḥ prabhāvaḥ* (PVSVT 452,30; PVT P340b5/D284a2: *nus pa ni mthu'i rañ bṛin no*).

³⁵⁶ Introductions. (1) PVT P340b6/D283b3: *'di ltar (yasmāt, ou tathā hi)*, «parce que» ou «c'est ainsi que». (2) PVSVT 453,7: *idānīm smṛtyādīnām kvacid eva puruṣe sambhavam āha* |. «[Dharmakīrti] évoque maintenant la possibilité de [facteurs] tels que la réminiscence chez un certain homme [et non chez tous].»

³⁵⁷ Selon l'introduction de PVT P341a6-7/D284a2-3 = PVSVT 453,16-17, l'adversaire tient une propriété (*dharma*) telle que la qualité d'être homme pour annulatrice (*bādhaka*) de cette qualité mentale.

³⁵⁸ Explication, PVT P341a8/D284a3-4 ≈ PVSVT 453,19: *abādhakāc ca aprati-kṣepaḥ* |. «Or puisque [cette propriété n'est] pas annulatrice, [on ne peut] pas

négation de l'omniscience [ou du dépassionnement] voient [elles] aussi décrite la réponse [qu'il convient de leur opposer].³⁵⁹ Il est là aussi légitime [d'affirmer] qu'un [homme] tel qu'il ne dispose pas d'un enseignement quant au moyen de réaliser le [dépassionnement ou l'omniscience,] n'est pas [dépassionné ou omniscient, mais il n'y est] pas [légitime] non plus [d'affirmer, par simple non-perception,] qu'une [personne] chez qui l'on ne perçoit pas d'[indice] informant [d'une telle qualité,] n'a pas cette [qualité] pour nature propre³⁶⁰[, et ce pour deux raisons:] parce que l'effet [constituant l'indice inférentiel] de [certaines choses] pourtant existantes pourrait n'avoir pas [encore] été engendré, et que [même si l'on pouvait dire cet effet «engendré» par elles,] on ne pourrait voir [que c'est là l'effet de ces choses] en raison de [leur] inaccessibilité par la nature propre.³⁶¹ Par conséquent, [lorsque l'on veut prouver] qu'une récitation est précédée d'une autre récitation, parce que [c'est] une récitation, [l'indice inférentiel «parce que c'est une récitation»] est spécieux puisqu'il vaut également de la récitation du *Mahābhārata*[, œuvre de création humaine s'il en est].

PVSV 124,28 [Objection:] De par la spécification [de la raison logique] par le Veda, la faute [que vous dénoncez n'affecte] pas [notre position].³⁶² [Réponse:] Mais quelle est [cette] propriété supplémentaire

nier [l'existence d'une telle qualité mentale].»

³⁵⁹ PVT P341b1–2/D284a4–5 = PVSVT 453,22 renvoient implicitement à la discussion de NB III.71–73: *yathā na vaktṛtvādiliṅgena sarvajñatvādīnāṃ pratikṣepa iti* |. «Par exemple, on ne nie pas des [qualités mentales] telles que l'omniscience au moyen d'un indice [inférentiel] tel que la qualité d'être locuteur.» Voir n. 370, p. 310.

³⁶⁰ Explication, PVT P341b7–8/D284b1–2 = PVSVT 453,28–29: *na hi jñāpakā-nupalambhamātreṇa jñāpyasya abhāvo nyāyayaḥ* |. «Car il n'est pas légitime que ce sur quoi [un indice] informe n'existe pas simplement parce qu'on n'[en] perçoit pas l'[indice] informateur.»

³⁶¹ Explication, PVT P342a2/D284b3 ≈ PVSVT 454,10–11: *tasmān mantrakriyāsādhanavaikalyaṃ yathā ekasya tathā sarvasya ity etad aśakyaṇiścayam iti sthitam* |. «Il est donc acquis qu'on ne peut certifier que, tout comme l'un manque du moyen de faire des mantra, tous [en manquent] de même.»

³⁶² Selon PVT P342a4–6/D284b4–6 et PVSVT 454,14–15, l'adversaire recon-

de la récitation védique [consistant en cela] qu'elle ne peut pas être récitée de façon différente[, c'est-à-dire après composition personnelle]?³⁶³ En effet, une spécification qui n'est pas incompatible avec les contre-instances ne permet pas d'en exclure la raison [logique], car deux [propriétés] non incompatibles [telles que «être le Veda» et «n'être pas précédé d'une autre récitation»] sont possibles d'une seule [et même chose telle que l'énoncé du Veda]. [Objection:] [Il en est ainsi] parce que les [hommes] d'aujourd'hui [ne] récitent [leur Veda que précédés en cela par la récitation des maîtres qui les y ont instruits].^{PVSV 125,1} [Réponse:] Cela a [déjà] reçu réponse.³⁶⁴ [Objection:] [Il en est ainsi] car on n'[en] perçoit pas [l'auteur]. [Réponse:] Cela aussi [nous l'avons] refusé.³⁶⁵ Et étant donné qu'une simple non-perception ne permet pas de conclure à l'inexistence, [la raison: «parce que c'est une récitation du Veda» ne comporte] que spéciosité. Donc étant donné que la spécification n'apporte [aucune] propriété supplémentaire [à la raison logi-

naît que la raison, sous le concept général de la récitation (*adhyayanamātra*), est spécieuse (PVSVT), n'est pas un indice inférentiel (PVT). Il présente donc une raison logique spécifiée (*viśiṣṭa*), *vedādhyayan[atv]āt*, censée ne trouver aucune occurrence dans les contre-instances de la propriété *adhyayanāntarapūrvakatvam*.

³⁶³ Explication, PVT P342a8–b1/D284b7 = PVSVT 454,16–18: *na eva kaścīd atisāyaḥ | tato vedādhyayanam ca syān na ca adhyayanapūrvakam iti virodhābhāvāt sa eva vyabhicāraḥ* |. «Il n'y a aucune propriété supplémentaire. Donc puisqu'il n'y a pas de contradiction à être à la fois récitation du Veda et non précédé d'une [autre] récitation, voilà qui est spécieux.»

³⁶⁴ Explication, PVT P342b4–6/D285a3–4 ≈ PVSVT 454,22–24: *bhāratādhyayane 'pi prasaṅgāt | tad api hi idānīntanāḥ paropadeśena eva adhīyata iti | tasya apy ādyābhimatam adhyayanam adhyayanāntarapūrvakatvena vedavad apauruṣeyam syād [ity uktam_{PVT}]* |. «[Nous avons dit_{PVT}] Parce que [l'incrédation] s'ensuivrait également dans le cas du *Mahābhārata*. En effet, les [gens] d'aujourd'hui le récitent aussi grâce au seul enseignement d'autrui; la récitation du [*Mahābhārata*] tenue pour initiale serait donc elle aussi créée, comme [celle du] Veda, en tant qu'elle fut [elle aussi] précédée d'une autre récitation.»

³⁶⁵ Référence: **PVSV 121,2sq**, selon PVT P342b7/D285a5 et PVSVT 454,25–26.

que],³⁶⁶ [il en va d'elle une fois adoptée] comme [lorsqu'on ne l'avait] pas adoptée. [Par conséquent,] la concomitance n'est pas établie non plus [lorsqu'on dit, une fois spécifiée la raison logique,] que «tout ce qui est récitation du Veda est précédé d'une autre récitation [du Veda]», car [faute d'un moyen de connaissance valide annulateur du contraire,³⁶⁷] il n'est pas établi que toute [récitation du Veda] soit de ce type. Mais [seule] peut être [décrite] ainsi la [récitation] qui est telle qu'on [l']a vue avoir cette [autre récitation] pour cause. [N']ayant vu [qu']un [cas] particulier[, c'est-à-dire la récitation d'un sot qui n'a pas composé ce qu'il récite], il est spécieux d'invoquer, au mépris (*tyāgena*) de ce [simple cas particulier], l'universel [«être-récitation-védique»] en tant que critère d'[une récitation antérieure]³⁶⁸: de même [serait-il spécieux d'invoquer] la qualité de substance jaunâtre (*pāṇḍudravayatva*) lorsqu'on établit [l'existence] du [feu] mangeur d'oblation.³⁶⁹ Par là, on objecte [également] aux [raisons logiques qui,] telles l'usage de la parole (*vacana*) [ou la qualité d'être homme, sont invoquées par notre

³⁶⁶ Explication, PVT P343a1–2/D285a6–7 ≈ PVSVT 454,28–29: *vipakṣavirodhābhāvena vipakṣād avyāvartanāt* | «Puisque [cette spécification] ne permet pas d'exclure [la raison logique] des contre-instances du fait qu'elle n'est pas contradictoire de [ces] contre-instances.»

³⁶⁷ C'est-à-dire: faute qu'un moyen de connaissance valide permette d'exclure la raison logique des contre-instances, i.e. d'exclure qu'une récitation du Veda (notamment celle de Brahmā/Hiraṇyagarbha) ne soit pas précédée d'une autre récitation du Veda.

³⁶⁸ Selon une interprétation commune à K et à Ś. PVSVT 455,15–17 présente cependant une interprétation alternative de *dr̥ṣṭe viśeṣe tannimitatayā tattyāgena*, qui inviterait à traduire: «Ayant vu une différence[, définie comme une récitation après composition personnelle,] en tant que critère de la [capacité de composition], il est spécieux d'invoquer, au mépris de cette [différence], l'universel [“être-récitation-du-Veda”].»

³⁶⁹ Selon PVT P343b1–2/D286a5 = PVSVT 455,19–20, l'idée est qu'après avoir constaté à tel feu une fumée d'un blanc jaunâtre particulier (*pāṇḍuviśeṣa*), on se servirait de toute substance blanc jaunâtre, du blanc jaunâtre en général, pour établir l'existence du feu: parce qu'il y aurait du blanc jaunâtre, il y aurait du feu.

adversaire] dans [sa] preuve de [ce que l'homme est pétri de fautes morales] telles que concupiscence [ou hostilité].³⁷⁰

PVSV 125,9 Soit sinon (*vā*) la récitation [du Veda] la preuve de l'antériorité d'une [autre] récitation:

de toute façon, [ce n'est que] l'éternité [du Veda qu']on établirait de la sorte, non un fondement [qui ne serait] pas humain; [mais] si [l'on tirait] l'incrédation de la [seule éternité, telle] autre [pratique ordinaire] serait [elle] aussi dénuée de [tout] fondement humain³⁷¹ [puisqu'elle est perpétuée sans commencement jusqu'à nous]. [PV I.244]

PVSV 125,13 Qu'il ait conçu lui-même ou [appris] d'autrui [ce qu'il récite], c'est en effet l'homme seul qui récite: les paroles des [hommes], quand les organes phonatoires [de ceux-ci] n'opèrent pas, ne résonent pas d'elles-mêmes, de sorte qu'elles seraient créées.³⁷²

³⁷⁰ Selon PVT P343b4–5/D285b5 ≈ PVSVT 455,24–25, ayant observé que telle parole (*vacanaviśeṣa*) s'origine à une faute morale telle que la concupiscence, il est spécieux d'invoquer, au mépris de ce simple cas particulier, l'universel «être-locuteur» (*vakṛtvasāmānya*) pour prouver l'universalité de la concupiscence (et donc refuser les qualités mentales d'omniscience ou de dépassionnement). Dans PVSV 8,19–23 (MOOKERJEE/NAGASAKI 1964: 38–39), PVSV 164,13–24 et NB III.71–73 (ELTSCHINGER 2001a: 105–109), Dharmakīrti dénonce ces indices comme «résiduants» (*śeṣavat*, de même que l'inférence à laquelle ils donnent lieu): bien qu'on ne constate pas d'occurrence de l'indice (*vakṛtva*, *puruṣatva*, etc.) dans les contre-instances (*vītarāga*^o, *sarvajñapuruṣa*, etc.), on ne peut exclure qu'il s'y trouve (ou: on peut douter s'il ne s'y trouve pas, *sandigdhavipakṣavyāvṛttika*), parce que la propriété caractérisant les contre-instances est suprasensible, que ces propriétés ne sont pas incompatibles.

³⁷¹ *Apuruṣāśraya* est un substantif (glosé *puruṣāśrayaṅābhāvaḥ* PVV 377,8, et *apauruṣeyatvam* PVT P343b7/D286a6 = PVSVT 455,27) qui s'interprète comme un *karmadhāraya* («fondement qui n'est pas l'homme») ou comme un *tatpuruṣa* («non-fondement sur l'homme»), malgré tib. *skyes min rten can*; *anarāśraya* est un adjectif (glosé *apauruṣeya* PVT P343b8/D286a2 = PVSVT 455,27 et PVV 377,13) *bahuvrīhi* (tib. *mi min rten can*), soit «dont le fondement n'est pas l'homme», soit «sans fondement humain.» Voir aussi n. 110, p. 239.

³⁷² Littéralement: «les paroles des [hommes] dont les organes phonatoires n'opè-

Peut-être seraient-elles créées si les hommes avaient eu un commencement [et pas elles],³⁷³ [mais] il n'est dès lors plus établi que [la récitation du premier homme fut] précédée d'une autre, puisqu'il n'y avait pas d'[autre homme avant lui] pour [lui] enseigner à réciter [le Veda]. [Donc étant donné qu'il le récita après l'avoir conçu lui-même,] «le récitateur initial du [Veda]» doit [en] avoir été l'auteur. Par conséquent, il se peut qu'au même titre que le jeu des bambins dans le sable [ou l'alimentation], l'[institution de la récitation védique soit] une pratique humaine³⁷⁴ sans commencement [en tant qu'elle] procède par l'enseignement de chaque [génération] précédente [à la suivante,³⁷⁵ mais il ne se peut] pas qu'[elle soit] créée.

PVSV 125,19 [Mais] si [l'on admet que] l'incrédation [du Veda résulte] de [son] éternité, énormément de choses [différentes du Veda seront] dès lors créées [puisque dénuées de tout commencement]. C'est ainsi que

rent pas». Explication, PVT P344a2–3/D286a3 ≈ PVSVT 456,9–10: *kiṃtu (PVT de bas na) puruṣavyāpāreṇa eṣāṃ vaidikānām śabdānām dhvananāl laukikavākyavat pauruṣeyatvam eva* | «Mais puisque les paroles védiques résonent grâce à l'opération humaine, elles sont de pure création humaine, comme les énoncés ordinaires.»

³⁷³ Explication, PVT P344a4–6/D286a4–5: *gal te skyes bu dag las sñar yod pa ñid du rig byed grub par 'gyur na rig byed skyes bus ma byas par 'grub par 'gyur mod kyi* | «on kyañ skyes bu dag las sñar gnas pa ñid du rig byed de ñid ma grub pa yin no || skyes bu rñams la thog ma ñid yod la | rig byed thog ma dañ ldan pa ñid ma yin na de grub par 'gyur ro ||. «S'il était établi que le Veda existait avant les hommes, il serait établi que le Veda est créé; il n'est cependant pas établi que le Veda subsistait avant les hommes. L'[incrédation du Veda] serait [en effet] établie si les hommes avaient eu un commencement mais que le Veda était [quant à lui] dépourvu de commencement.»

³⁷⁴ Noter l'explication de PVSVT 456,16–17: *puruṣavyavahāra iti puruṣair eva ayaṃ racito vyavahāraḥ*. «Pratique humaine, c'est-à-dire [que] cette pratique [est] créée par les seuls hommes.»

³⁷⁵ Explication, PVT P344b1–2/D286a7–b1 ≈ PVSVT 456,15–16: *ekasmād adhīya aparam adhyāpayati so 'py anyam iti*, «[l']ayant appris de l'un, [un tel le] fait réciter à [tel] autre, [puis] cet [autre] à son tour à un autre.» Sur ce point, voir pp. 148–150.

puisque les pratiques de [gens] tels que les Barbares [ou] les professions de nihilisme sont [elles] aussi sans commencement, [elles devraient] être telles[, c'est-à-dire créées; sans commencement, ces pratiques et professions le sont] de par la continuité due aux dispositions antérieures. [PV I.245]

PVSV 125,23 Certaines pratiques des Barbares telles que le [re]mariage de la mère [veuve à son fils], des [pratiques] telles que la Fête de l'Amour,³⁷⁶ et les paroles de nihilisme niant des [choses] telles que l'*apūrva* et l'autre monde,³⁷⁷ sont [elles] aussi sans commencement. En effet, [les gens d'aujourd'hui] ne s'y adonnent (*pravarta-*

³⁷⁶ Selon PVT P345a4–5/D286b7 et PVSVT 456,28, *madanotsavādayaḥ* illustre le °*ādi*° de **PV I.245a**.

³⁷⁷ (1) **Sur les pratiques des Barbares.** Selon Vibh. 377n. 6, le remariage avec le fils (*putreṇa*) intervient à la mort de l'époux légitime (*mṛte bhartari*), c'est-à-dire du père (*mṛte pitari*, PVT P345a3/D286b6–7 = PVSVT 456,26); selon PVT P344b6–7/D286b3–4 = PVSVT 456,20–21, mariage des mères aux descendants directs de leurs propres familles (*svakulakramāgata*). Les *mleccha* dont il est ici question pourraient recouper les Pārasīka de PVSV 170,20–21 (DrPr 15,16–18; sur ce point, voir HALBFASS 1990: 513nn. 78–79, KANE 1973: 859n. 1665, KAWASAKI 1975, LAMOTTE 1981: 797n. 1, LINDTNER 1988, TS n°2797). Le mot «*ādi*» comprend des usages tels que la mise à mort des vieillards dans le but de les libérer du *samsāra* (PVT P345a4/D286b7 = PVSVT 456, 27–28; voir aussi PVV 377,17 et Vibh. 377n. 6; sur les *samsāramocaka*, voir HALBFASS 1983: 10–15, LAMOTTE 1981: 797n. 1, MHK IX.35 [LINDTNER 1997: 100]). (2) **Sur la Fête de l'Amour** (exemple probable d'une pratique des Ārya, selon PVT P344b7–8/D286b4 ≈ PVSVT 456,22, ce que confirme TV sous MīSū I.iii.7/II.126,22–23 [*vasantotsava*]). PVT P345a5–6/D287a1 et PVSVT 456,28–29 expliquent que «la Fête de l'Amour [se déroule]³ à la fête (*parvan*) de *Madanatrayaśī*» (sur le *madanotsava*, voir RENOU/FILLIOZAT 1985: I.§1212° et AUBOYER 1994: 145). Le mot «*ādi*» comprend encore des usages tels que les festivités liées à la naissance d'un fils (*putrajanmotsava*, PVT P345a6/D287a1 = PVSVT 456,29). (3) **Sur les professions de nihilisme.** Par *apūrva*, il faut entendre *dharmādharma* (mérite et démérite) selon PVT P345a7–8/D287a2 = PVSVT 457,8–9. A la liste, PVV 377,18 ajoute la négation du fruit de l'acte (*karmaphala*); ces propos sont tenus par des Matérialistes (*laukāyatika/lokāyatika*_{Vibh.}; *'jig rten rgyaṅ 'phen pa*), selon PVT P345a6–7/D287a1 = PVSVT 456,29–457,8 et Vibh. 377n. 7.

yanti) pas sans que d'autres [gens nés avant eux] ne leur aient imprimé des dispositions [à cet effet],^{378 379} car même ceux qui de leur propre intelligence forment une convention [poétique nouvelle], ne procèdent que par synthèse de [différents] concepts d'un objet tel qu'[ils l'ont] appris [d'autres personnes avant eux].³⁸⁰ [De ce poème,] on dit [cependant] qu'il n'a pas été précédé d'un autre, car étant donné que tel [motif] provient de tel [maître, et tel autre de tel autre], il n'y a pas un seul maître par pièce littéraire. [Si même une œuvre originale est ultimement précédée d'autres œuvres,] combien plus est-ce à la [seule] imitation [d'autrui] (*yathādarśanam*) que l'on consent [ou rejette] les pratiques ordinaires où l'on agit [moralement] bien ou mal! [Objection:] Mais [étant donné qu'elles étaient] strictement invisibles aux [êtres] de la période cosmique initiale, n'admet-on pas que [ces] pratiques [ont été] introduites ultérieurement?³⁸¹ [Réponse:] Non, car [ces pratiques] se seront actu-

³⁷⁸ Selon PVT P345b3/D287a4 = PVSVT 457,14, sans que leurs esprits n'en aient été instruits (*avyutpanna°*, *avyutpāditabuddhi*). Ceux qui les y ont éduqués y avaient été éduqués par d'autres, et ainsi de suite sans commencement dans le temps (PVT P345b3-4/D287a4-5 ≈ PVSVT 457,15). Sur ce point et sur ce qui suit, voir TS n°2797 et TSP 741,9-12.

³⁷⁹ Introduction, PVT P345b4-5/D287a5 = PVSVT 457,16-17: *ye 'py apūrvam kāvyādikam kurvanti | teṣām apy anyakṛtena eva saṃskāreṇa pravṛttes tatkrto 'pi vyavahāro 'nādir iti kathayann āha* |. «[Dharmakīrti] dit [ce qui suit] afin de montrer que, puisque même ceux qui font un poème, etc., nouveau, procèdent grâce à la disposition produite [en eux] par d'autres, la convention qu'ils produisent est elle aussi sans commencement.»

³⁸⁰ Explication, PVT P345b7-8/D287a7 ≈ PVSVT 457,20-21: *svapratibhāracito 'pi grantho vastutaḥ parapūrvaka eva* |. «[Donc] même une œuvre composée par l'intelligence propre [de son auteur] est en réalité précédée d'autres [œuvres].»

³⁸¹ Dans cette objection, l'adversaire suspecte la spéciosité (*vyabhicāra*) de l'argument précédent. Selon cet adversaire, le fait que ces êtres aient été les premiers interdit qu'ils aient pu percevoir (*upaLABH*) ces pratiques au contact des générations précédentes (*pūrvebhyaḥ*, PVT P346a7-8/D287b5 = PVSVT 458,9-10). L'adversaire pourrait, sur ce point, s'autoriser de l'*Aggāñña Sutta* et de ses nombreuses dépendances (sur quoi voir ELTSCHINGER 2000: 14-20 et 73-78).

alisées chez eux aussi au gré des conditions, imprégnés [qu'ils étaient] par des dispositions [dues à] d'autres [pratiques du même type apprises dans leurs existences antérieures].³⁸²

PVSV 126,2 [Objection:] Soit [donc] l'incrédation de toutes [les pratiques en raison de leur éternité]. [Réponse:]

Même si une incrédation telle [qu'elle résulte de la seule éternité devait être] établie [pour toutes les pratiques, correctes aussi bien qu'incorrectes], quel avantage y aurait-il [à cela]? [PV I.246ab]

PVSV 126,4 Bien qu'on accepte l'incrédation car [censée le critère de ce qui est] fiable,³⁸³ celle-ci vaut, puisqu'elles sont sans commencement, de certaines [pratiques ordinaires] qui pourtant ne sont pas fiables;³⁸⁴ donc à quoi bon [postuler cette] incrédation?

PVSV 126,6 Ou [même] si seuls les énoncés du Veda sont incréés,

³⁸² La phrase n'est pas claire. (1) PVT P346b1/D287b6 = PVSVT 458,11 rapportent sans ambiguïté *teṣām api* aux *ādikalpikapuruṣa*; cela étant, *teṣām api* pourrait aussi bien (sinon plus naturellement) renvoyer aux *vyavahārāḥ*: d'abord, cette lecture s'harmoniserait mieux à mes yeux avec *prabodhāt = pravṛtteḥ*; ensuite, il est notable que K a inversé l'ordre du composé en expliquant: ... *āhitasamskārāṇām*, et que PVT P346b1/D287b6 porte: ... *bag chags su bsgos pa*, «imprimé(e)s à titre de dispositions [latentes]». J'ai suivi les commentateurs; mais à lire *teṣām api* avec *vyavahārāḥ*, on traduirait: «Non, car ces [pratiques] aussi, imprimées [qu'elles étaient chez eux] à titre de dispositions [latentes dues à] d'autres [pratiques du même type], s'[y] seront actualisées au gré des conditions.» (2) La portée exacte de *anya°* est difficile à déterminer. PVSV_i rend *legs par byas pa gzan gyis bsgos pas*, alors que PVT P346a8–b1/D287b5–6 ≈ PVSVT 458,11–12 expliquent, sans lever l'équivoque: *pūrvajanmaprasaresu pūrvadrṣṭavyavahāreṇa āhitasamskārāṇām/(bag chags su bsgos pas)*.

³⁸³ Selon PVT P346b4–5/D288a1, «et non parce qu'elle permet de préserver l'ordre des classes sociales» (*rigs kyi chos bsrūn ba'i phyir ni ma yin na*). Sur ce point, voir ELTSCHINGER 2000: 93–95.

³⁸⁴ Conclusion et transition, PVT P346b5–6/D288a1–2 ≈ PVSVT 458,17–18: *iti na apauruṣeyatvam avitathatvasya sādhaḥkaṃ vyabhicārād iti*, «donc de par [sa] spéciosité, l'incrédation ne prouve pas la vérité; donc...»

le doute [surgit] à nouveau [quant aux significations qu'expriment ces énoncés védiques], car on constate [que différents maîtres donnent] des explications différentes de la signification [du Veda]. [PV I.246cd]

PVSV 126,8 Même s'il était incréé, on [ne] témoignerait de confiance [au Veda que] si [chacun de ses énoncés] générerait une intelligence fixe de sa signification [chez qui désire agir].³⁸⁵ Mais on constate [au contraire] que des [exégètes] tels que les Étymologistes, les Mīmāṃsaka [et les Grammairiens] dissèquent³⁸⁶ arbitrairement les énoncés du Veda par ajout et soustraction [de significations³⁸⁷]. Et il est faux que les significations [contradictoires qu'imaginent les différents exégètes] ne conviennent pas aux [énoncés du Veda],³⁸⁸

³⁸⁵ Parce qu'une signification erronée serait alors impossible (*phyin ci log pa'i don ni srid pa med pa'i phyir*, PVṬ P347a3/D288a5), ou parce qu'il n'y serait alors pas ajouté de signification erronée (*viparūtārthasamāropābhāvāt*, PVSṬ 458,25–26).

³⁸⁶ Explication de *viśasantah*, PVSṬ 458,29: *nānāsthān kurvanti*, «rendent polysémiques».

³⁸⁷ Selon l'interprétation de Śākyabuddhi, PVṬ P347a4–5/D288a5–6, qui porte *artha* là où PVSṬ 458,27 porte *śabda*: *samāropāpavādābhyām adhiḥkaśa-bdaprakṣeṇa śabdāntarāpahnavaṇa vā ity arthaḥ*]. «Par ajout et soustraction, [c'est-à-dire] par adjonction de paroles/significations supplémentaires ou par retrait d'autres paroles/significations: tel est le sens [visé par Dharmakīrti].» Sur les explications alternatives dues aux différents exégètes, voir déjà PV I.226 et PVSV 113,4–7, PV I.229ab et PVSV 114,16–22; sur l'exégèse védique de la Mīmāṃsā, du *Nirukta* et du Vyākaraṇa, voir par exemple TV sous MīSū I.iii.10/II.154,7–25 (JHA 1998: I.222–223), TV sous MīSū I.iii.24/II.200,5–6 (JHA 1998: I.283), TV sous MīSū I.iii.33/II.255,20–22 (JHA 1998: I.354).

³⁸⁸ Explication, PVṬ P347a7–b1/D288b1–2: *sgra de dag ni 'chad pa po tha dad pas ñe bar brtags pa'i don thams cad rjod par byed pa ni srid pa'i phyir ro || rigs pa dan 'gal ba la sogs pa yañ dbañ po las 'das pa dag la mi 'jug pa'i phyir ro || de bas na re žig rañ gi don dag la the tshom za ba'i phyir rig byed kyi ñag rñams la yid ches pa ñid med do* ||. «Car il est possible que ces paroles expriment toutes les significations imaginées par les différents exégètes, puisque des [critères] tels que l'irrationalité (*yuktivirodhādi*) ne fonctionnent pas dans l'[ordre du] suprasensible. Donc puisque le doute règne quant à leurs significations propres, on ne [saurait] témoigner [la moindre] confiance

parce que l'introduction de la signification a pour principe la convention<, > [et] que [selon la convention retenue,] plusieurs [significations] alternatives sont [donc] possibles d'un énoncé pourtant unique;³⁸⁹ ³⁹⁰ parce que radicaux et suffixes se lisent [eux-mêmes] en de multiples significations [dans les énumérations grammaticales];³⁹¹ ³⁹² parce que même à l'emploi traditionnel [des mots, les exégètes] ne souscrivent pas nécessairement;³⁹³ qu'[en plus] les mots non traditionnels [tels que «*jarbhurāṇa*»] abondent [dans le Veda];³⁹⁴ que leur signification dépend [tout entière] de l'enseigne-

aux énoncés du Veda.»

³⁸⁹ Explication, PVT P347b3/D288b3 = PVSVT 459,12: *saṁśaya eva* |. «Il n'y a [donc] que doute [quant à sa signification].»

³⁹⁰ Introduction, PVT P347b3-4/D288b3-4 = PVSVT 459,12-13: *prakṛtipratyayānusāreṇa ca vedavākyaṇām vyākhyānāt | teṣāṁ ca niyatārthatvān na vedavākyeṣv anekārthavikalpasambhava ity api mithyā* |. «Il est également faux de soutenir que, parce qu'on explique les énoncés du Veda selon les radicaux et les suffixes et que ceux-ci ont une signification fixe, les énoncés du Veda ne sont pas susceptibles de plusieurs significations alternatives.»

³⁹¹ Explication, PVT P347b5-6/D288b4-5 = PVSVT 459,15: *yathābhiprāyam arthasaṁskārabhedāt saṁśayaḥ* |. «En raison de [ce que] l'explication de [leur] signification diffère selon l'arbitraire [de la personne qui les explique,] il y a un doute [quant à leur signification].»

³⁹² Selon les introductions de PVT P347b6-7/D288b5 et PVSVT 459,16-17, c'est en se fondant sur l'emploi traditionnel/conventionnel (*rūḍhi*) des mots qu'on détermine (PVT) ou explique (PVSVT) la signification du Veda: il n'y a donc pas de doute lié aux ajouts ou aux soustractions des exégètes (PVT), ou malgré la polysémie des radicaux et suffixes (PVSVT). Selon la Mīmāṃsā, le sens du Veda et donc les normes de Dharma seraient perdus sans commensurabilité sémantique entre mots védiques et ordinaires: ŚBh sous MīSū I.iii.30/II.231,6-232,3 (BIARDEAU 1964: 84-85), TV sous MīSū I.iii.30/II.229,17sq (JHA 1998: I.323-324) et TV sous MīSū I.iii.33/II.255,6sq (JHA 1998: I.353sq). Sur *rūḍhi* dans le même contexte, voir TV sous MīSū I.iii.10/II.149,14-15 (JHA 1998: I.217).

³⁹³ Selon PVT P347b7-8/D288b6-7, cas des mots *svarga* («ciel») et *urvaśī* (nom d'une nymphe), que les Mīmāṃsaka emploient dans un sens non traditionnel (voir PV I.320ab et PVSV 169,26-30, où Dharmakīrti développe ce point [STEINKELLNER 1979: 74], et nn. 131, p. 244, et 154, pp. 251-252).

³⁹⁴ Selon PVSVT 459,18, que je n'ai pas suivi ici, cette proposition justifie la

ment de la personne [qui les explique, et] que l'enseignement de cette [dernière] obéit à son [seul] arbitraire: les significations des énoncés du Veda ne présentent [donc] qu'indétermination.

PVSV 126,16 ³⁹⁵De plus l'[avocat du Veda], lorsqu'il prouve l'incrédation, pourrait [la] prouver soit des phonèmes, soit de l'énoncé [doté de signification, mot ou phrase]. Dans la [première hypothèse],

puisque [les phonèmes védiques] ne diffèrent pas des autres [phonèmes, c'est-à-dire des phonèmes ordinaires], quel fruit y aurait-il à prouver [l'incrédation] des phonèmes? [PV I.247ab]

PVSV 126,19 Phonèmes du monde et du Veda, en effet, ne diffèrent pas. ³⁹⁶ Et même si [l'on admettait que phonèmes ordinaires et védiques] diffèrent, des phonèmes [spécifiquement] védiques n'[en] seraient pas [pour autant] établis[, et ce pour quatre raisons:] car il

précédente. Explication, PVT P348a1/D288b7 ≈ PVSVT 459,18–20: *tato na tatra rūdhiśabdān nirmayaḥ* |. «Donc on ne détermine pas [la signification d'un énoncé védique] à partir du mot dans son emploi traditionnel.» Sur *jarbhurāna*, voir RV II.10,5 (participe moyen de l'intensif védique de la racine *BHUR-*, «*to quiver*», spécialisation de la racine *BHR-* selon WHITNEY 1991: 113; voir aussi MAYRHOFER 1963: 508–509 s.v. *bhurāti*). Sur les mots «extra-ordinaires» dans le Veda, voir aussi TV sous MīSū I.iii.9/II.146,3sq (JHA 1998: I.212sq), TV sous MīSū I.iii.24/II.193,15sq (JHA 1998: I.275), TV sous MīSū I.iii.30/II.254,7sq (JHA 1998: I.352–353). Sur l'usage proprement védique des *prakṛti* et *pratyaya*, voir TV sous MīSū I.iii.30/II.231,15 (JHA 1998: I.325).

³⁹⁵ **PVSV 126,17–24** traite l'hypothèse selon laquelle la preuve de l'incrédation porte sur les phonèmes; **PVSV 126,24–141,14** traite l'hypothèse selon laquelle la preuve porte sur l'énoncé doté de signification, hypothèse qui se subdivise en deux: contre un énoncé indépendant des phonèmes (**PVSV 126,24–134,25**), et contre l'énoncé comme *varṇānupūrvī* (**134,26–141,14**).

³⁹⁶ Explication, PVT P348a7–8/D289a3–4 = PVSVT 460,9–10: *kiṃ tarhi | yathā vaidikā akārādayo 'bhinnās tathā laukikā api | ekatvena pratyabhiññāyamānatvāt* |. «Mais, bien plutôt, tout comme les sons védiques "a", etc., ne diffèrent pas [entre eux], de même [en va-t-il] aussi des [sons "a"] ordinaires, car on les reconnaît [tous] comme uns.» Telle est la doctrine de la Mīmāṃsā, que Kumārila condense (notamment pour les *varṇa* et *pratyakṣapratyabhiññāna*) dans TV sous MīSū I.iii.30/II.232,21–233,7 (JHA 1998: I.327); voir aussi TS n°2141.

s'ensuivrait que, puisque la reconnaissance ne diffère pas [d'un cas à l'autre], l'unicité [des phonèmes védiques à chaque prononciation] ne serait pas établie par elle;³⁹⁷ car on n'observe pas que [phonèmes ordinaires et védiques] diffèrent;³⁹⁸ car il s'ensuivrait qu'on ne connaîtrait pas [l'unicité de choses telles que les cruches] par la reconnaissance;³⁹⁹ enfin, car [vous autres Mīmāṃsaka] n'acceptez

³⁹⁷ Plusieurs interprétations possibles de *bhede 'pi ca pratyabhijñānāviśeṣāt tata ekatvāsiddhiprasaṅgāt...* J'ai suivi celle de PVSVT 460,11–14. PVT P348a8–b4/D289a4–7 suggérerait la traduction suivante: «car il s'ensuivrait que, puisque la reconnaissance ne diffère pas [entre eux] malgré qu'[on admette que phonèmes ordinaires et védiques] diffèrent, l'unicité [des phonèmes védiques à chaque prononciation] ne serait pas établie par elle.» Selon PVT P348b1/D289a3–4, la reconnaissance ne diffère pas, car toutes nos connaissances des phonèmes «a», que ceux-ci soient réputés védiques ou ordinaires, présentent le même aspect (*ekākāra*). Selon PVSVT 460,13, la reconnaissance ne diffère pas selon qu'il s'agit de phonèmes réputés védiques ou de phonèmes réputés ordinaires: une reconnaissance qui n'assure pas l'identité entre phonèmes ordinaires et védiques ne saurait assurer l'identité des phonèmes védiques entre eux. Malgré cela, Ś et K s'accordent sur cela que l'argument vise un adversaire qui admettrait que phonèmes ordinaires et védiques diffèrent (PVT P348a8/D289a4, PVSVT 460,10–11); Ś et K s'accordent également sur la finalité de l'argument: la reconnaissance étant spécieuse (*ekatvavyabhicārin*, PVSVT 460,13–14; *khruḥ pa*, PVT P348b3/D289a6), on ne pourrait établir l'identité des phonèmes védiques à chaque prononciation, et partant, les phonèmes védiques seraient aussi multiples et instantanés que les phonèmes produits/ordinaires (PVT P348b2–4/D289a6–7, PVSVT 460,13–14).

³⁹⁸ Selon l'objection introductive de PVSVT 460,16–17, *pratyabhijñāna* est moyen de connaissance valide quant aux seuls phonèmes védiques (car il est le critère de leur unicité, *ekatvanimitatvāt*), mais en nul autre cas (car il est erroné par la [faute d'une simple] ressemblance, *sādrśyena bhrāntatvāt*). Selon l'objection introductive de PVT P348b7–8/D289b1–2, il y a bel et bien une différence entre phonèmes ordinaires et védiques, mais celle-ci est occultée (*bsgribs pa = āvrta?*) par une reconnaissance erronée qui surimpose un aspect un (*ekākāra*) survenu subséquemment (*physis 'byuñ ba = prṣṭhabhāvin*) à la perception. Sur le caractère possiblement fallacieux de la reconnaissance dans la Mīmāṃsā, voir aussi n. 37, p. 198.

³⁹⁹ Conséquence inacceptable, car *pratyabhijñāna* compte au nombre des arguments *mīmāṃsaka* contre la permanence (voir MIMAKI 1976: 13–24, et pp.

pas [que phonèmes ordinaires et védiques diffèrent]. Et puisque, si [c'est] des [phonèmes qu'il entend] prouver l'incrédation, ceux-ci sont les mêmes partout[, dans le monde et dans le Veda], quelle [sorte de phonèmes] le [Mīmāṃsaka procédant ainsi] laissera-t-il [pour être encore de création humaine]? Et ainsi, étant donné que toute pratique [langagière] est incréée mais que toute n'est pas véridique, la peine [consentie à postuler l'incrédation en ces termes] est [parfaitement] vaine.

PVSV 126,24⁴⁰⁰ Si maintenant l'on admet que l'énoncé est incréé[, cela est faux, car]

PVSV 127,1 **il n'existe pas d'énoncé distinct des phonèmes, puisqu'on ne [le⁴⁰¹] perçoit pas. [PV I.247cd]**

PVSV 127,3 Quant à nous, en effet, nous ne constatons pas qu'à [l'audition] de mots et de phrases tels que «Devadatta» [et «amène la vache blanche», notre] connaissance présente d'autre apparence⁴⁰² que celle (*pratibhāsa*) des sons «d», etc., tout comme [elle ne présente pas] l'apparence du deuxième phonème [au moment où apparaît le premier]. Or s'il n'apparaît pas à l'appréhension, ce dont on admet qu'il est appréhendable ne peut être [valablement] déterminé

197–199). Bien qu'on appréhende comme distinctes toutes les phases d'une cruche, c'est à une reconnaissance erronée et surimposante qu'on devrait la notion de l'unité de la cruche (PVT P349a1–2/D289b2–3). Le Mīmāṃsaka prouverait *ipso facto* l'instantanéité des cruches.

⁴⁰⁰ Ici débute la critique de l'hypothèse selon laquelle la preuve de l'incrédation porte sur l'énoncé doté de signification (PVSV 126,24–134,25, et plus largement 126,24–141,14: voir p. 159 et n. 395, pp. 317). Dans PVSV 127,1–16, Dharmakīrti commence par montrer qu'il n'existe pas d'énoncé séparé des phonèmes.

⁴⁰¹ Selon PVT P350a8/D290a1–2, parce qu'on ne perçoit pas que l'énoncé soit distinct des phonèmes; selon PVSVT 460,27–28, parce qu'on ne perçoit pas (cet énoncé qui devrait être) perceptible (*dṛśya*).

⁴⁰² C'est-à-dire, selon PVT P350b3/D290a3 ≈ PVSVT 460,30–461,5, l'apparence non phonétique d'un mot ou d'une phrase (*anyam avarṇātmakaṃ* [PVT °ṛnam pa can] *padavākyapratibhāsam*).

exister ou [être] autre [que les phonèmes],⁴⁰³ à l'exemple d'un autre aspect.⁴⁰⁴

PVSV 127,6 ⁴⁰⁵[Objection:] Impossible aux autres[, c'est-à-dire aux phonèmes], l'effet [qu'est la notification de la signification] permet de conclure [par inférence à l'existence de mots et phrases indépendants]. [Réponse:] Ce [mot séparé des phonèmes] existerait [à la rigueur] si l'effet manquait alors même que les phonèmes seraient présents.⁴⁰⁶ [Objection:] [Notre compréhension de la signification] ne provient pas [des phonèmes], car [dans cette hypothèse] on n'aurait pas [notion d'une signification différente] malgré que les [phonèmes] ne diffèrent pas dans [tel] autre mot ou phrase.⁴⁰⁷

⁴⁰³ Chacun des protagonistes reconnaît que rejeter l'existence revient à rejeter l'altérité (*astitve niṣiddhe 'nyattvam api niṣiddham eva*): nul besoin donc d'ajouter *anyad iti*. Mais selon PVSVT 461,9–10, Dharmakīrti entend montrer que l'existence absolue (*atyantasattva*) sert de fondement (*upādāna*) aux deux déterminations d'existence et d'altérité. Selon PVT P350b6–8/D290a5–6, Dharmakīrti demande: de quoi ce dont l'existence est difficile à montrer peut-il être différent?

⁴⁰⁴ Selon PVT P351a1/D290a6–7 ≈ PVSVT 461,10–11, là où un seul aspect apparaît, tel autre aspect particulier réputé perceptible (*dr̥śya/upalabdhilakṣaṇaprāpta*) n'existe pas s'il n'apparaît pas. Voir aussi PVSV 75,23 (VETTER 1964: 107), IHARA 1961: 152 et ŌMAE 1990: 57.

⁴⁰⁵ Après avoir, dans **PVSV 127,1–6**, critiqué la perceptibilité d'un énoncé indépendant, Dharmakīrti s'attaque, dans **PVSV 127,6–12**, à une preuve qui procéderait par inférence (voir TS n°2706). Cette critique s'ouvre sur un argumentaire typiquement *sphoṭavādin*: la compréhension ne provient pas des phonèmes, puisque chaque phonème est dénué de signification, et que l'association (*sāmastya*) des phonèmes constitutifs n'est pas réalisée au moment du phonème singulier (*ekavarṇakāle*) (PVT P351a3–4/D290b1–2 ≈ PVSVT 461,13–16). Sur ce type d'argumentaire, voir **PVSV 134,1–6** et aussi pp. 170–174.

⁴⁰⁶ Si l'on ne comprenait pas la signification à partir d'un simple groupe de phonèmes ayant fait l'objet d'une convention (*sanketita*), alors un tel mot existerait peut-être; or tel n'est pas le cas (PVSVT 461,18–20; comparer PVT P349a8/D290b3). PVSVT 461,21–22 cite ici ŚV *sphoṭa* 95: voir APPENDICE B.

⁴⁰⁷ Selon PVT P349b2–4/D290b4–5 ≈ PVSVT 461,24–27, si la compréhension

[Réponse:] Non, car il n'est pas établi que ces [phonèmes] ne diffèrent pas [dans d'autres énoncés].⁴⁰⁸ [Objection:] Que [les phonèmes] ne diffèrent pas [à chaque énoncé] s'établit sur [l'indice de] la reconnaissance. [Réponse:] Non, parce que la [reconnaissance] est spécieuse,⁴⁰⁹ et qu'elle est dénuée d'exemple.^{410 411} [Et] quand bien

de la signification provenait des seuls phonèmes, on ne comprendrait pas «étang» en entendant «*saraḥ*», et «saveur» en entendant «*rasaḥ*», étant donné que les deux mots se composent des mêmes phonèmes: la compréhension devrait être la même. Sur ce nouvel argument *spḥoṭavādin*, voir n. 246, p. 276. Noter aussi TSP 721,17–18: *varṇāvīṣeṣe 'pi saro rasa ityādāv arthapratītibhedāt spḥoṭākhyam kāraṇāntaram kalpayiṣyāma iti* |. «Nous postulerons une autre cause [que les phonèmes], appelée “*spḥoṭa*”, puisque dans “*saraḥ*” et “*rasaḥ*” notamment, la compréhension de la signification diffère alors même que les phonèmes ne diffèrent pas.» Voir SSV 97,5–6 et 103,12–13, TB 67,4, SDS 302,2–3: *nava/vana, nadī/dīna, māra/rāma, rāja/jāra*.

⁴⁰⁸ Selon PVT P349b5–6/D290b6 = PVSVT 461,28–30, des phonèmes différents se produisent à chaque énoncé (*prativākyam*) selon l'effort articulatoire humain (*puruṣaprayatnabhedena*). Voir pp. 207–212.

⁴⁰⁹ Sur *pratyabhijñāna* et sa spéciosité, voir nn. 396–399, pp. 317–319. Selon PVT P349b7–8/D290b7–291a1 et PVSVT 462,6–8, une personne trompée par une simple ressemblance (*sādṛśyena vipralabdhaḥ*) reconnaît des choses pourtant réellement (*dños su*) distinctes: cheveux ayant repoussé après avoir été coupés (*lūnapunarjāta*, PVSVT), corps de forme similaire (*gzugs mtshuñs pa lus*, PVT). Selon PVSVT 462,8, appréhender une ressemblance, c'est appréhender la nature propre du semblable (*sadṛśasya svarūpagrahaṇam*), et non appréhender quelque chose comme étant semblable à un autre (*anyasadrśa iti grahaṇam*).

⁴¹⁰ De quelque chose de (perceptivement) reconnu à l'identique, il n'est aucun exemple qui soit établi pour les deux protagonistes du débat (*vādi prativādisiddha*); Dharmakīrti reviendra sur le thème de la carence en exemple dans et sous **PV I.266**. Dans PVT P349b8–350a2/D291a1–2 et PVSVT 462,9–17, Ś et K adressent encore diverses critiques à la reconnaissance. Conclusion, PVT P350a2/D291a2 = PVSVT 462,18–19: *tasmāt sthitam etat prativākyam bhinnā eva varṇās teṣām eva bhedād arthapratīter bheda iti* |. «Il est donc acquis [que] les phonèmes diffèrent à chaque énoncé[, et que] c'est de leur différence que [provient] la différence de [notre] compréhension de la signification.»

⁴¹¹ Pour la discussion introductive de PVSVT 462,20–23, voir n. 59, pp. 174–175. Pour un argumentaire analogue à **PVS 127,11–12**, voir déjà **PVS**

même les phonèmes ne différeraient pas [à chaque énoncé], l'effet particulier [à partir duquel inférer un énoncé indépendant ne] pourrait consister [qu']en une connaissance particulière [résultant] d'un énoncé particulier. Or étant donné que cette [connaissance-là devrait provenir] d'un énoncé et que celui-ci est suprasensible [puisqu'il n'apparaît pas séparément des phonèmes à la connaissance sensorielle], d'où viendrait [donc cette connaissance]?⁴¹² ⁴¹³Si [l'on admettait maintenant que l'énoncé] génère [la compréhension] par [sa] seule présence, une [personne] qui n'a pas été instruite [de la convention fixée] bénéficierait [elle] aussi [de cette compréhension].⁴¹⁴ Il n'est par conséquent rien qui, répondant au nom d'«énoncé», [serait] chose différente des phonèmes[, et] dont on pourrait prouver l'incrédation. [Et] puisque cet [énoncé] n'existe pas, [seuls subsistent les phonèmes, et il faut alors prouver] également l'incrédation des phonèmes [ordinaires,] lesquels ne se différencient pas [de ceux] du Veda[; or à cela nous avons déjà] objecté dans [le cadre de] la première hypothèse[, en affirmant que toute la peine consentie à postuler l'incrédation serait dès lors vaine].⁴¹⁵

118,4–12. Comparer TB 64,3–66,2 (BIARDEAU 1956: 25).

⁴¹² Cette connaissance ne nous viendrait pas de l'énoncé (PVṬ P351a5/D291a4 = PVSṬ 462,26–27): (1) parce qu'on n'appréhende pas de relation entre cet énoncé suprasensible et la connaissance (PVSṬ 462,27); (2) un énoncé qu'on ne perçoit pas n'est pas la cause (*aṅga*) de notre connaissance de la signification; mais sans cette connaissance, nulle inférence du mot ou de la phrase (PVṬ, *ibid.*).

⁴¹³ Dans **PVSṬ 127,12–13**, Dharmakīrti critique une preuve par voie de présomption (*arthāpatti*): bien qu'imperceptible, l'énoncé génère la compréhension par sa seule présence, comme les facultés sensorielles (PVṬ P351a6/D291a5 = PVSṬ 462,28–29). On postule donc un énoncé indépendant par impossibilité d'expliquer autrement la compréhension (*pratītyanyathānupapattīyā*, PVSṬ 462,29). Voir TS n°2707–2709ab, et TSP 722,5–6.

⁴¹⁴ Explication, PVSṬ 463,11–12: pourquoi donc postuler un énoncé *pratītyanyathānupapattīyā*, dès lors que la compréhension s'explique à partir des seuls phonèmes et de la convention fixée sur eux? Voir aussi TS n°2705.

⁴¹⁵ Référence: **PVSṬ 126,17–24**, et surtout **126,23–24**. L'argument tient à cela que les phonèmes védiques et ordinaires étant les mêmes, tous seraient incréés: toute pratique langagière serait incréée, mais ne serait pas véridique.

PVSV 127,16⁴¹⁶ De plus, soit l'énoncé chose différente [des phonèmes]; cet [énoncé] pourrait [alors] soit consister en de multiples parties, soit être dénué de parties:

Dans [l'hypothèse où l'énoncé] consiste en de multiples parties, [si] chacune de ces [parties] est dénuée de signification, [PV I.248ab]

PVSV 127,19 [c'est-à-dire] si chacune de ses nombreuses parties est dépourvue de signification par nature[, alors l'énoncé, qui consiste en l'association de ces multiples parties, sera lui aussi dépourvu de signification],

et [donc] on impute la possession de cette nature à ce qui ne possède pas cette nature,⁴¹⁷ tout comme [en certaine métaphore on impute au jeune brahmane] des [propriétés] telles que la léonité.⁴¹⁸ [PV I.248cd]

⁴¹⁶ Dans PVSV 127,16–134,25, Dharmakīrti admet, pour les besoins de son argumentaire, le principe d'un énoncé «transphonétique». Dans PVSV 127,18–128,21, il commence par critiquer l'hypothèse d'un énoncé doté de parties; dans PVSV 127,18–23, il critique la sous-hypothèse de parties inexpressives (voir TSP 723,10–15, où il est question de *anarthakāḥ sphoṭāmsāḥ*); dans PVSV 127,23–128,21, la sous-hypothèse de parties expressives (*avācaka, anarthaka*; voir TSP 723,15–19, et n. 419, p. 324). La critique de l'hypothèse d'un énoncé indivis (c'est-à-dire du *sphoṭa* proprement dit) s'ouvre sur PVSV 128,21 (voir n. 434, p. 327).

⁴¹⁷ *Tādrūpya*, c'est-à-dire *vācakavākyarūpa*, i.e. *arthavattva* (PVT 3351b8–352a1/D291b4 = PVSVT 463,23–24) ou *vācakatva* (PVV 379,1); *atadrūpa*, c'est-à-dire un conglomérat de parties inexpressif en tant qu'il est dénué de signification (*anarthakatvena avācakarūpe 'vayavasaṅghāte*, PVT 3351b8/D291b4 = PVSVT 463,23).

⁴¹⁸ Dans des métaphores (*upacāra*) telles que: «Le jeune brahmane est un lion» (*siṃho mānavakaḥ*, PVT 3352a1–2/D291b4–5 = PVSVT 463,24–25; voir aussi PV III.36, TSP 723,13). Au témoignage de Mukulabhaṭṭa, Bhartṛmitra distinguait cinq types de relation métaphorique, et la deuxième (*sādrśya*) avec cet exemple (voir KUNJUNNI RAJA 1963: 238–245). L'exemple discuté dans ŚBh et TV sous MīSū I.iv.23–28/II.315,9sq et 316,9sq (resp.) est: *siṃho devadattaḥ*; dans TV sous MīSū I.iv.23–28/II.317,9–18, Kumārila introduit une objection d'inspiration bouddhique (< Sthiramati?), expliquant *gauṇavṛtti* comme *samāropa*, et la critique en détail (ainsi que la notion même de *sa-*

PVSV 127,21 Un énoncé, c'est une nature dotée de signification; or les parties [de l'énoncé sont] sans signification par elles-mêmes. La nature [dotée de signification qu'est l'énoncé] doit [donc] leur être surimposée par la pensée, tout comme [on surimpose une propriété] telle que la léonité sur un jeune brahmane, etc.: [cette nature expressive] est donc de création strictement humaine.

PVSV 127,23 Si maintenant l'on admet, pour éviter cette faute, que chacune des parties [de l'énoncé] est dotée de signification⁴¹⁹:

PVSV 128,1 **Et si chacune [des parties de l'énoncé] est dotée de signification, il est faux de postuler une multiplicité [de parties]; et [dès lors que la partie serait dotée de signification,] on comprendrait la signification de l'énoncé [entier] en [n'en] saisissant [qu']une seule partie.**⁴²⁰ [PV I.249]

PVSV 128,3 En effet, un énoncé est une nature verbale de signification complète.⁴²¹ Or étant donné que les parties [d'un énoncé] sont telles chacune séparément,⁴²² [il s'ensuit que] chacune d'elles est

māropa) dans TV sous MīSū I.iv.23–28/II.317,18–319,7.

⁴¹⁹ Sur **PVSV 128,1–21**, voir pp. 160–163, où je formule l'hypothèse que dans ce passage, Dharmakīrti vise le même type de (proto-) *anvitābhīdhānavādin* (expression de Puṇyārāja; voir aussi PVSVT 464,9–19) que Bhartṛhari dans VP II.2ab/17–18 et le passage de MBhD² cité PVSVT 434,10–12 (voir APPENDICE B).

⁴²⁰ Explication, PVT P352a6–8/D292a1, PVSVT 464,6–7 et Vibh. 379n. 3: puisque une seule partie possède la signification complète (*parisamāptārtha*), elle suffit à faire comprendre intégralement la signification de l'énoncé: concevoir une multiplicité de parties est donc vain (PVT); faire dépendre l'énoncé de parties multiples est donc incorrect (PVSVT). **PV I.249** est cité TSP 723,18–19.

⁴²¹ Mais il n'est pas d'autre définition d'un énoncé, selon PVT P352b1–2/D292a3. Sur l'expression *parisamāptārtha*, voir par exemple MBhD II.34,23, VP II.18 (*samāpyate*, voir pp. 160–163), AKBh 80,15–16 et AKVy 182,3–33.

⁴²² C'est-à-dire: sont chacune séparément de signification complète. Explication, PVT P352b2–3/D292a3: *niag gi don rtogs pa skyed par byed ces bya ba 'i don to* ||. «Le sens [visé par Dharmakīrti est le suivant: étant donné que chacune de ces parties] génère la connaissance de la signification de l'énoncé.»

énoncé. Aussi un [seul] énoncé ne comporte-t-il pas de multiples parties. Et puisque l'on connaîtrait la signification [entière] d'un énoncé par la connaissance d'une seule partie [de celui-ci], il n'y aurait plus ni dépendance [de l'auditeur] par rapport à [quelque] autre partie, ni laps temporel: on connaîtrait en effet <en un [seul] instant> cette [signification] de nature indivise puisqu'on [l']aurait saisie intégralement quand [ne se serait] produite [qu']une seule [et unique] connaissance,⁴²³ et que sinon⁴²⁴ [ces deux natures de l'énoncé, l'une appréhendée et l'autre non encore appréhendée,] contrediraient [cette] unité.

Et si [l'on postule] une audition de toutes [les parties] simultanément, [toute] division temporelle est [encore une fois] injustifiée.⁴²⁵ [PV I.250ab]

PVSV 128,¹⁰ De peur de perdre la multiplicité des parties de l'énoncé puisque la signification [entière] de celui-ci (*vākya*) serait établie par une seule partie indépendamment des autres parties, on admet maintenant que l'on entend simultanément toutes les parties [de l'énoncé]. [Mais] même alors[, répondons-nous, tout] laps temporel est strictement injustifié[, et ce pour deux raisons:] parce qu'on [devrait les] entendre toutes au moment même où l'on [ne] connaît

⁴²³ Deux interprétations de *kālakṣepa*: (1) PVSVT 464,25–26, où *kālakṣepa* concerne *vākyaṛthapratīti*; (2) PVT 352b5–6/D292a5, où *kālakṣepa* concerne *avayava* (cf. PVSVT 465,9–10, qui attribue cette alternative à «*anye*»). Donc, deux interprétations de *tasya niṣkalātmanaḥ kṣaṇena pratipatter ekajñāno-tpattau niḥśeṣāvagamāt*: là où K glose par *vākyaṛtha* (PVSVT 464,26–28), Ś glose par *avayava* (PVT 352b6–7/D292a5–6 reflété dans PVSVT 465,10–12). Sur la durée de l'instant et l'instantanéité des connaissances, voir PVSV 119,21–26.

⁴²⁴ Explication, PVT 352b7–8/D292a6–7 = PVSVT 465,13: *anyathā iti yady ekajñānakṣaṇena sarvasya grahaṇaṃ na syāt*. «Sinon, c'est-à-dire si l'on n'appréhendait pas toute [la signification de l'énoncé] en un seul instant de connaissance.»

⁴²⁵ Selon PVV 379,14, «[toute] division temporelle à l'audition des parties» (*avayavaśravaṇasya kālabhedah*). PVV 379,15: *drśy[a]t[e] ca*, «or on [la] constate [empiriquement].»

[en fait qu']une seule partie;⁴²⁶ et parce que si l'audition [procède quand même] de façon successive, [toute] autre [partie] se révélera inutile puisque la signification de l'['énoncé] sera établie [à partir] d'une seule de [ces parties] dont chacune est dotée de signification.⁴²⁷ Et si [l'on admet] une audition [de toutes les parties] simultanément, il n'est en outre [plus] établi que soient dotées de signification [des parties] dont on ne perçoit plus[, ainsi associées,] la capacité [de renvoyer] à chacune de [leurs] significations [respectives].⁴²⁸ <[Objection:] Puisque l'on constate une signification aux [parties] associées,⁴²⁹ la faute [que vous dénoncez] n'a pas cours.> [Réponse:] Non, parce qu'une nature qui manque à chacune [des parties individuellement] manque également à [leur] association,⁴³⁰ et qu'il ne [leur] naît pas une [nouvelle nature qui serait] chose

⁴²⁶ Explication, PVSVT 465,20–21: *krameṇa ca śravaṇaṃ dr̥ṣṭam* |. «Or on constate que l'audition [procède] de façon successive.» On voudrait comprendre *ekāvayavapratipattikāla eva* comme *ekāvayavapratipattikālena eva*, «dans le temps [nécessaire] à la connaissance d'une seule partie.»

⁴²⁷ Faut-il entendre le génitif *prthag arthavatām* dans un sens absolu, ainsi que le pourrait suggérer PVSVT 465,21: *avayavānām prthag prthag arthavatām satām?* PVSV_t et PVṬ P353a4/D292b2 ne permettent pas de trancher. PVṬ P353a5/D292b3 = PVSVT 465,22: *etac ca anantaram eva uktam* |. «Mais cela, nous venons de le dire [dans **PV I.249** et **PVSV 128,3–8**].»

⁴²⁸ PVSV_t et PVṬ P353a7/D292b4 rendent le possessif *adr̥ṣṭasāmarthyānām* par *mthoṅ ba'i nus pa med pa can dag gi*, «sans capacité perceptible». Je l'ai lu comme un **ma mthoṅ ba'i nus pa can dag gi*, «de capacité imperceptible». Quant à *prthag*, j'ai préféré l'associer à *artheṣu* (avec PVSV_t et PVṬ: *don tha dad pa dag la*, et *don tha dad pa dag la zes bya ba brjod par bya ba so so dag la*) qu'à *adr̥ṣṭasāmarthyānām* [*avayavānām*].

⁴²⁹ Conséquence, PVṬ P353a8/D292b4 = PVSVT 465,26–27: *prthag apy avayavānām arthapratīṭijananasāmarthyam asti*, «chacune des parties a la capacité de générer la notion de la signification.»

⁴³⁰ Par «nature» il faut entendre, selon PVṬ P353b1/D292b5 = PVSVT 465,28–29, «la nature consistant à communiquer la signification» (*arthapratipādana-svabhāva*). Malgré tib. *mi srid pa*, j'ai rendu *asambhava* comme un *med pa*; on peut cependant aussi bien comprendre: «est également impossible à [leur] association.»

⁴³¹ Selon l'objection introductive de PVṬ P353b1–2/D292b5–6 et PVSVT

différente [de la précédente].⁴³² La faute [que nous avons dénoncée] jusque-là n'affecte [cependant] pas l'avocat de la production des paroles, car [pour lui ces] parties, bien que chacune [en soit isolément] incapable, servent à [cet] effet particulier [qu'est la compréhension de la signification une fois] dotées, grâce à l'aide particulière [que leur apporte l'effort articulatoire humain], d'une propriété supplémentaire.⁴³³ [Pour l'avocat de la permanence] en revanche, postuler une autre [partie] serait vain si chacune des parties [est individuellement] capable [de cet effet].

PVSV 128,21 ⁴³⁴ Mais si maintenant l'énoncé [est] strictement un, sans parties, [nous répliquons] dans ce cas:

465,30–466,10, il échoirait (*upapadyate*) aux parties regroupées (*samudīta*) une nature autre que celle qu'elles ont à l'état isolé (*kevala*), une nature capable de communiquer la signification.

⁴³² Explication, PVT P353b3/D292b6 = PVSVT 466,11: *nityatvād varṇānām iti bhāvah* | «L'intention [de Dharmakīrti est la suivante:] puisque les phonèmes sont permanents [selon vous].»

⁴³³ Selon PVT P353b5/D292b7–293a1 ≈ PVSVT 466,15–16, la propriété supplémentaire qu'on définit comme la capacité de communiquer la signification à l'état associé (*sahitāvasthāyām*).

⁴³⁴ Selon PVT P353b7/D293a2, Dharmakīrti laisse ici l'hypothèse d'un énoncé doté de parties (**PVSV 127,18–128,21**), pour examiner celle d'un énoncé indivis, sans parties (**PVSV 128,21–134,25**); ici s'ouvre la critique du *sphoṭa* proprement dit (voir pp. 163–174), comme l'atteste l'introduction de PVV 379,17–20 à **PV I.250cd**: *atha anavayavam ekaṃ varṇebhyo vyatiriktaṃ sphoṭarūpaṃ vākyam tac ca kramavadbhir niyātānupūrvīkair dhvanibhiḥ krameṇa vyajyate | vyaktyanukrameṇa eva ca kramavat pratīyate tadrūpāvibhāgena nādarūpānām varṇānām grahaṇād varṇavibhāgavac ca lakṣyate | vastutas tadrāhitam* api iti kecit* | «Maintenant l'énoncé [est] sans parties, un, indépendant des phonèmes, a la nature du *sphoṭa*, [et] cet [énoncé] est révélé de façon successive par les résonances successives [organisées] en ordre fixe. Et c'est en vertu de la série [qui est celle] de la révélation que l'on connaît [erronément cet énoncé] comme doté de succession, et [c'est] parce qu'on appréhende les phonèmes ayant nature de sons [bruts] en ne [les] distinguant pas de la nature [qui est celle] de l'[énoncé] que [cet énoncé nous] paraît avoir des parties consistant dans les phonèmes, bien qu'en réalité il en soit dépourvu. Voilà [ce que pensent] certains.» *S et Pa portent *tathārahitam*, DDŚ porte *tathārohitam*, à quoi je préfère *tadrāhitam* (voir PVSVT 467,26).

mais si [l'on admet un énoncé] un[, là] encore, puisqu'il est impossible de saisir l'indivis de façon successive, [PV I.250cd]

PVSV 128,24 [nulle] division temporelle ne se justifie. En effet, connaître l'un de façon successive n'est pas justifié, puisque appréhendé et non [encore] appréhendé ne s'[y] distinguent pas.⁴³⁵ Or on constate [que notre] connaissance d'un énoncé [procède] de façon successive[, et ce pour deux raisons:] parce que le temps [requis pour] articuler, entendre et mémoriser tout énoncé, [n'arrive à] complétion [qu']en une série de clins d'œil [dont chacun compte] de multiples instants;⁴³⁶ et que, puisque la connaissance [d'un énoncé passe nécessairement] par une série de phonèmes, [nulle] entité verbale n'apparaît [à notre connaissance auditive, qui soit] sans rapport avec la nature phonétique [et] apparaisse dans une seule [phase de] connaissance. [En outre, notre] compréhension d'un énoncé est sérielle [et non simultanée], car la différence entre les énoncés est le fait de l'ordre de succession [où apparaissent les phonèmes, et ce] même si ces [derniers] ne diffèrent pas [d'un énoncé à l'autre].^{PVSV 129,1} Si [l'énoncé] ne dépendait pas de l'aide [que lui apporte] l'ordre de succession des phonèmes, on comprendrait n'importe quel énoncé avec ces [phonèmes,] quelle que soit même la façon dont on [les] utilise,⁴³⁷ voire «même» sans phonèmes [du tout, et ce pour trois raisons:] parce que ces [phonèmes] sériels ne sauraient [apporter d']aide à un [énoncé] sans succession,^{438 439} qu'on ne peut ar-

⁴³⁵ Selon PVT P354a1-2/D293 = PVSVT 466,22-23, de l'un il n'est pas de nature autre que l'appréhendée, pas de nature que l'on pourrait appréhender à la suite de la première, de façon successive. Sur cet argument, voir déjà **PVSV 119,21-22** et n. 253, p. 278.

⁴³⁶ Sur le modèle de communication verbale élaboré par Dharmakīrti, voir pp. 204-212; sur la durée de l'instant et son rapport au thème de l'énonciation, voir **PVSV 119,21-26**.

⁴³⁷ N'importe quel énoncé, c'est-à-dire par exemple *raso 'sti* (il y a une saveur) lorsqu'on prononce «*saro 'sti*» («il y a un étang», PVT P354b4/D293b3 = PVSVT 467,11). De n'importe quelle façon, c'est-à-dire dans quelque ordre de succession que ce soit (*tatkramair anyakramair api*, PVT P354b3-4/D293b3 = PVSVT 467,10). Voir nn. 246, p. 276, et 407, pp. 320-321.

⁴³⁸ Des entités sérielles ne pouvant apporter d'aide que sérielle, l'énoncé à aider

ticuler [des phonèmes] de façon non successive, et qu'il n'est pas d'autre possibilité.⁴⁴⁰ [Objection:] L'énoncé ne comporte pas de phonèmes;⁴⁴¹ [mais] en vertu de l'ordre de succession [propre] aux [résonances] qui [le] révèlent,⁴⁴² cette nature verbale [pourtant] strictement une apparaît [à l'homme comme] dotée de succession et de partition en phonèmes⁴⁴³[, malgré qu'elle soit ultimement dépourvue de l'une comme de l'autre].⁴⁴⁴ [Réponse:] A la révélation⁴⁴⁵ d'un [énoncé] sans succession par un révélateur sériel, il a

(*upakārya*) ne saurait être que sériel (PVT P354b6–7/D293b5 = PVSVT 467,13–14). Or l'adversaire (le Grammairien) n'admet pas la sérialité de l'énoncé (PVSVT 467,14); or comme il n'en va pas ainsi, on pourrait appréhender l'énoncé même sans phonèmes (PVT P354b7/D293b5–6).

⁴³⁹ Selon l'objection introductive de PVT P354b7–8/D293b6 = PVSVT 467,15, l'adversaire voudrait maintenant que des phonèmes sans succession (*akrama*) apportent leur aide à l'énoncé.

⁴⁴⁰ Pas d'autre possibilité: (1) que les caractères successif (*kramavattva*) ou non successif des phonèmes (PVT P355a1–2/D293b7); (2) que des aides successive ou non successive (*kramākramopakāravatyārekeṇa*, PVSVT 467,16–17). Conclusion, PVT P355a2/D293b7 = PVSVT 467,17–18: il est donc acquis (*sthita*) que les phonèmes n'apportent aucune aide à l'énoncé.

⁴⁴¹ Sans quoi son unité serait perdue puisque c'est par la succession des phonèmes qu'on le connaîtrait (PVT P355a3–4/D294a1).

⁴⁴² Selon le Sphoṭavādin de PVSVT 467,19–24, les résonances sérielles révélatrices révèlent l'énoncé selon un ordre de succession particulier (*viśiṣṭa*), non de façon désordonnée (*vyutkrameṇa*); donc la faute dénoncée plus haut par Dharmakīrti n'affecte pas le Sphoṭavādin: des phonèmes utilisés de n'importe quelle façon ne font pas connaître l'énoncé. PVSVT 467,21–22 cite à ce propos **VP I.94**: voir APPENDICE B.

⁴⁴³ Elle semble dotée d'une partition en phonèmes, car on appréhende les phonèmes (sous forme de sons bruts, *nādarūpa*) sans les distinguer de la nature de *sphoṭa* (*sphoṭarūpāvibhāgena*, PVSVT 467,24–25).

⁴⁴⁴ PVSVT 467,27–468,4 cite à ce propos **VP I.49** et **104**: voir APPENDICE B.

⁴⁴⁵ Selon PVSVT 468,5–6, la manifestation peut avoir la forme de la détermination (*avadhāraṇarūpa*) ou celle de l'indétermination (*anavadhāraṇa*^o). Dharmakīrti examinerait ici la première hypothèse (PVSVT 468,7–8 glose d'eux-mêmes **PVS 129,7–8** *vyaktāvyakta*^o par *avadhṛtānavadhṛta*^o). Voir aussi n. 447, p. 330.

[déjà⁴⁴⁶] été objecté [plus haut sur l'argument suivant:] parce que [deux natures] révélée et non [encore] révélée sont contradictoires [d'un énoncé un].^{447 448} Et si [l'on admettait] un énoncé sans phonèmes ni parties,⁴⁴⁹ [jamais quelqu'un] à qui l'on fait entendre [une série de phonèmes] partiellement ne saisirait un énoncé partiel, puisque [un énoncé] un ne comporte pas de fragments;⁴⁵⁰ ou [bien] personne n'entendrait [l'énoncé] en entier [puisqu'on n'entendrait que les parties mais jamais l'énoncé lui-même].⁴⁵¹

⁴⁴⁶ Référence: **PVSV 128,24–25** selon PVT P355a6/D294a3.

⁴⁴⁷ Explication, PVT P355a8/D294a4 et PVSVT 468,8–9: *na hy avadhṛtarūpād (PVT vyaktasvabhāvād) anyad anavadhṛtaṃ (PVT [a]vyaktaṃ) rūpāntaram ekasya asti yena tat paścād vyajyeta* | «En effet, l'un ne possède pas, autre que [sa] nature déterminée, d'autre nature non [encore] déterminée, de sorte que celle-ci pourrait être révélée ultérieurement.» PVSVT 468,9–11: *tena yad ucyate | prathamena varṇena abhivyaktasya anavadhāraṇād avadhāraṇārtham anyeṣāṃ varṇānāṃ vyāpāra iti tad apāstam | prathamena eva varṇena avadhāraṇarūpāyā vyakter niṣpāditavāt* | «Par là, on écarte ce qu'a dit [Bharṭhari?]: "Puisque ce qu'a manifesté le premier phonème n'est pas [encore] déterminé, d'autres phonèmes opèrent en vue de la détermination." [On l'écarte,] car c'est avec le premier phonème [déjà] qu'aura été produite une révélation ayant nature de détermination.» Sur cette citation, voir APPENDICE B. Voir aussi TS n°2716–2717, et TSP 723,20–724,3.

⁴⁴⁸ En guise d'introduction, PVSVT 468,15 cite VI.1.83cd: APPENDICE B.

⁴⁴⁹ Deux interprétations de *avarṇabhāge vākye*: (1) PVSV₁ et PVT P355b1/D294a4–5, que j'ai suivis ici (*yi ge daṅ cha med pa can*); (2) PVSVT 468,16–17: «un énoncé sans parties [consistant en] phonèmes» (*avidyamānā varṇarūpā bhāgā yasmin vākye*).

⁴⁵⁰ Explication, PVSVT 468,19–20: *bhavati ca loke katipayavarṇaśravaṇe pūrvavākyabhāgaśravaṇapratītiḥ* | «Or dans le monde, c'est bien le cas qu'on entend et comprend les parties initiales (*pūrva*) d'un énoncé lorsqu'on [n'en] entend [que les] quelques [premiers] phonèmes.» Comparer l'explication de PVT P355b3–5/D294a6–7.

⁴⁵¹ (1) Trois interprétations possibles de **PVSV 129,9–10** (*sakalāśrutir na vā kasyacit*), que j'ai traduit selon l'interprétation de PVT P355b5–7/D294a7–b1. (2) L'interprétation de PVSVT 468,20–25 suggérerait la traduction suivante: «... [si l'on n'entendait que quelques phonèmes,] soit on entendrait [l'énoncé] en entier [puisqu'il est un], soit [on n'en entendrait] rien[, pas même la partie initiale, puisqu'il est indépendant des phonèmes].» Selon PVSVT

PVSV 129,10 ⁴⁵²Il est également faux [de postuler] que, munie des dispositions [imprimées] par tous les phonèmes [antécédents], la dernière connaissance⁴⁵³ [permet] la détermination d'un énoncé [indivis], parce que personne ne connaîtra jamais [ainsi] cet [énoncé indivis] sans rapport avec la nature phonétique, ⁴⁵⁴et qu'on ne connaît

468,26–469,4, cet argumentaire permet de réfuter SS 102,6–7 (nommément attribué à Maṇḍana, voir APPENDICE B [PVSVT 468,26–27], lequel critiquait le présent passage): *tad apāstam | sakalāsakalavarṇabhāgapratipattikāle niṣkalāṣya vākyasya āśravaṇāt | na hi vyaṅgyavyaṅjakayoḥ sādṛśyaṃ varṇāvarṇātmakatvena visadr̥śatvāt tat katham vākye varṇātmagrahaṇābhīmāna iti yat kiṃcid etat* |. «Ce [qu'a dit Maṇḍana dans SS 102,6–7] est écarté, car [ce n'est] pas l'énoncé indivis [qu']on entend au moment où l'on connaît les parties [consistant en] phonèmes[, que celles-ci soient] complètes ou incomplètes. Il n'y a en effet [nulle] ressemblance entre [*sphoṭa*] à révéler et [résonances] révélatrices, puisque [tous deux] sont dissemblables en tant que [les secondes] consistent en phonèmes et non [le premier]; comment donc [peut-on] croire saisir, s'agissant de l'énoncé, une nature phonétique? Voilà qui est donc n'importe quoi.» (3) PVSVT 469,5–10 présente une interprétation alternative (*anye tu*) qui, en dépit de similitudes, ne paraît pas être celle de Ś; selon cette troisième interprétation, on traduirait: «... [cette personne] entendrait [l'énoncé] entier, ou personne [n'entendrait l'énoncé entier].»

⁴⁵² En guise d'introduction, PVSVT 469,11–22 paraphrase et cite (469,16–21) VP I.84–86: voir APPENDICE B et ELTSCHINGER 2001b: 267n. 76. Ici s'ouvre la critique d'une *anavadhāraṇarūpā (abhi)vyaktiḥ* (voir n. 445, pp. 329–330). Dans PVSV 129,10–17, Dharmakīrti critique l'hypothèse *sphoṭavādin* selon laquelle l'énoncé un et transphonétique serait révélé de façon déterminée à l'audition de la dernière partie de son vocal révélateur: voir VPV 150,4–151,1 sous VP I.86 (BIARDEAU 1964b: 127), YBh 208,13–14 (ELTSCHINGER 2001b: 268n. 77) et ADīp 112,2–3 (ELTSCHINGER 2001b: 268n. 77); voir aussi les critiques de Vasubandhu dans AKBh 81,12–14, de Kumāriḥ dans ŚV *sphoṭa* 117–119 et 121 (ELTSCHINGER 2001b: 268n. 78 et 270n. 80). Voir TS n°2711–12 et TSP 722,12–24 (TSP 722,22–24 reproduit littéralement PVSV 129,15–17).

⁴⁵³ Selon PVT P355b8/D294b2, la connaissance qui naît immédiatement après (*anantaram*) le dernier phonème; selon PVSVT 469,24, la connaissance qui a pour objet le dernier phonème (*antyavarṇaviṣaya*).

⁴⁵⁴ Objection introductive, PVSVT 469,28: *varṇātmakam eva vākyam tena indriyajñānaviṣayam eva iti*. «L'énoncé ne consiste qu'en phonèmes; c'est donc bien le cas qu'il fait l'objet d'une connaissance sensorielle [auditive].»

pas les phonèmes de façon non successive: d'où [vient alors que l'entité] qu'on nomme «énoncé» puisse être appréhendée de façon non successive par une seule connaissance?⁴⁵⁵ ⁴⁵⁶Et après [notre] connaissance du dernier phonème, nous n'observons pas d'autre entité verbale dénuée de fragments, pas plus que le locuteur lui-même ne rend manifeste [une telle entité verbale].⁴⁵⁷ Mais l'esprit égaré par le désir de ce qu'il aimerait[, songeant] combien il lui plairait qu'il en soit comme [il dit, ce locuteur] rêve⁴⁵⁸ qu'une parole aux parties complètes apparaît dans la dernière connaissance!⁴⁵⁹ En effet, même [lorsqu'ils appartiennent] à un mot ou à une

⁴⁵⁵ Avec un *akramam* adjectival (PVS_V et PV_T P356a3–4/D294b4): «d'où [vient alors que l'entité] sans succession qu'on nomme "énoncé" puisse être appréhendée par une seule connaissance?»

⁴⁵⁶ Selon les objections introductives de PV_T P356a4/D294b4–5 et PVS_V_T 470,11–12, après la connaissance du dernier phonème (*antyavarṇapratipatter ūrdhvam*) intervient, grâce à une connaissance mentale (*mānasena jñānena*, PVS_V_T seule), la détermination de l'énoncé indivis (*niravayava*, PVS_V_T)/entier (*ma lus pa*, PV_T).

⁴⁵⁷ Explication, PVS_V_T 470,13–15: *tathā hi tad (S tadā) api vākyam avadhārayan varṇānukramam eva bāhyarūpatayā avadhārayati | na tu varṇavyatiriktam nirvibhāgaṃ vākyam avadhārayati* |. «C'est ainsi que [ce locuteur, cherchant] même [à] déterminer cet énoncé, ne détermine[ra] qu'une série phonétique comme nature extra[mentale], mais pas un énoncé indivis indépendant des phonèmes.»

⁴⁵⁸ PVS_V_T 470,17–22 propose une explication grammaticale de la forme *svapnāyate*. Selon PV_T P356a8/D294b7 = PVS_V_T 470,17–18: *asvapann api svapne vyavasthitam iva ātmānam ācarati* |.

⁴⁵⁹ Selon PV_T P356a8–b1/D294b7–295a1: *gal te nāms su myoṃ ba'i śes pas tshig daṃ naḡ gi rim med par 'dzin par 'gyur ba ni ma yin gyi | 'on kyaṃ dran pa'i śes pas tshig daṃ naḡ rim med pa gzuṃ ba yin no že na* |. «[Objection:] Une connaissance expérientielle directe (*anubhavañāna*) ne peut [certes] appréhender sans succession le mot et la phrase, mais une connaissance mnésique (*smarañāna*)[, elle,] appréhende un mot et une phrase sans succession.» Ce modèle d'accès à la signification n'est plus celui des Sphoṭavādin, mais celui de «*varṇavādin*» (Mīmāṃsā et Nyāya): refusant la détermination finale d'une entité transphonétique, ceux-ci recourent à une connaissance mentale d'ordre mnésique pour rendre compte de la simultanéité où semblent apparaître les phonèmes au terme de leur articulation (voir ŚV *sphoṭa* 113).

phrase qu'on se rappelle, les phonèmes ne se manifestent pas sans une succession particulière[, dans une connaissance unique dépourvue de succession]. [Mais si tel était le cas,] la différence qu'opère [la représentation de] cette [séquence] entre les différents mots et [les différentes] phrases n'aurait pas lieu, puisqu'une connaissance sans succession ne comporte pas de séquence.⁴⁶⁰ [Nous avons] en outre [déjà⁴⁶¹] dit que nous ne percevons [nulle] autre nature verbale dénuée de succession phonétique.

PVSV 129,21 ⁴⁶²Ou si [elle] existe, cette [nature verbale dénuée de succession qu'est le mot ou la phrase] peut être impermanente ou permanente. Si [elle est]

Dans ŚV *sphoṭa*, Kumāṛila distingue deux modèles: l'un sans *saṃskāra* (*kk.* 95–98), l'autre avec *saṃskāra* (*kk.* 99–121, ce modèle emportant la préférence de Kumāṛila). Directement perçus, les phonèmes impriment des dispositions génératrices du souvenir et (seul élément non empirique concédé par Kumāṛila) de la connaissance de l'objet (*kk.* 102–103). Ces dispositions concourent à produire une connaissance (*samastavarṇavijñāna*) mentale (*mānasa*) d'ordre mnésique, une connaissance synthétique (*samuccayajñāna*) portant sur l'ensemble des phonèmes antérieurement perçus (*kk.* 108–110). Dans cette connaissance mnésique, les phonèmes apparaissent simultanément (*yugapatsmaraṇa*, *kk.* 115–116). Pour le Nyāya, voir NV sous NS II.57/298,11–12, et NVTṬ *ad loc.* (plus explicite!); voir aussi TB 6,4–5 (Nyāya) et 7,1–2 (Mīmāṃsā), et KUNJUNNI RAJA 1963: 110–111. Il est frappant d'observer que Śāntaraḥṣita et Kamalaśīla adopteront cette position (dans une version *sākāravādin*, voir l'importante TSP 726,7–10) dans TS n°2720sq: ici (voir TSP 725,1–3), la position de Dharmakīrti forme le *pūrvapakṣa*! Dans **PVSV 129,17–21**, Dharmakīrti ne prête pas erronément au tenant du *sphoṭa* un modèle qui ne lui appartient pas, mais cherche à montrer que ce modèle ne peut constituer pour lui une échappatoire. Comme dans **PVSV 119,26–28**, Dharmakīrti va plaider la similitude (sérialité) des deux types de connaissance (voir PVT P356b3/D295a2 = PVSVT 470,25–26.).

⁴⁶⁰ Selon PVT P356b5/D295a3–4 = PVSVT 470,29–471, 12, seule la représentation (*pratibhāsa*) d'une succession phonétique particulière permet de différencier les mots et les phrases les uns des autres.

⁴⁶¹ Référence: **PVSV 129,11–12** (jusqu'au premier *apratipatteḥ* pour K, au second pour Ś), selon PVT P356b7/D295a4–5 et PVSVT 471,14–15.

⁴⁶² Dans **PVSV 129,22–130,1**, Dharmakīrti s'attaque à l'hypothèse d'un énoncé impermanent: la critique pourrait viser les Vaibhāṣika, selon la suggestion de

impermanente, elle naît de l'effort [articulatoire humain]: comment [dès lors] ne [serait-]elle pas de création humaine? [PV I.251ab]

PVSV 129,24 L'impermanent doit en effet nécessairement de naître à quelque [cause qui lui est propre]. C'est ainsi que [nous avons déjà⁴⁶³] dit qu'à [admettre] la fortuité de l'existence, [celle-ci] n'aurait [aucune] détermination [de l'ordre] de l'espace, etc. Or cet [énoncé,] on [le] constate [exister] chez [les personnes] dont les organes phonatoires non défectueux [ont été] stimulés par un effort [d'articulation, mais] pas autrement.⁴⁶⁴ Ainsi, puisqu'on [y] constate [par rapport à l'énoncé] la propriété [qui est celle] d'une cause,⁴⁶⁵ c'est l'opération humaine [qui en est] la cause[, et] PVSV 130,1 donc [l'énoncé védique⁴⁶⁶] doit être [lui aussi] de création humaine.

⁴⁶⁷Et si [l'énoncé] est permanent, [notre] perception [en sera] permanente car il n'est pas d'obstruction [à cet énoncé permanent].⁴⁶⁸ [PV I.251cd]

TSP 723,3: *vaibhāṣikā hi kecīṭ padakāyābhīdhānena vākyasphoṭam anityatvāḥ janyaṃ pratipannāḥ* |. Telle est au moins l'opinion de Vimalamitra (ADīp 111,6–7). Voir aussi n. 15, p. 164, et IYER 1937, auquel je n'ai pas pu avoir accès.

⁴⁶³ En plus des références de GNOLI 1960: 193 (PVSV sous I.195, notamment 99,12–14 [STEINKELLNER 1979: 87–88]), noter PVT P357a3–4/D295a7–b1: *thams cad du thams cad kyi tshe dños por 'gyur ro zes goñ du bśad zin to* ||. Quoique non clairement identifiable, la citation pourrait renvoyer à PVT P331a4–5/D276a6 sous PVSV 121,26–27 (voir n. 300, p. 290).

⁴⁶⁴ «Pas autrement», c'est-à-dire faute d'un désir de s'exprimer (*vaktukāmatā*) ou en cas de déficience (*vaigunya*) des organes phonatoires (PVT P357a5/D295b1 ≈ PVSVT 471,23).

⁴⁶⁵ «Propriété qui est celle d'une cause», c'est-à-dire coprésence et co-absence de l'effort phonatoire humain et de l'énoncé (PVT P357a5–6/D295b2 ≈ PVSVT 471,24, Vibh. 380n. 1).

⁴⁶⁶ «Védique» selon PVT P357a6/D295b2 (PVSVT 471,25 peut-être lacunaire: *pauruṣeyam api*).

⁴⁶⁷ Dans PVSV 130,2–134,25, Dharmakīrti s'attaque à l'hypothèse d'un énoncé permanent (voir pp. 157–159).

⁴⁶⁸ Plusieurs analyses possibles de *nityopalabdhiḥ*: comme composé à terme ini-

PVSV 130,3 Si maintenant cette nature verbale était [à la fois] permanente et d'une nature propre perceptible, on devrait [la] percevoir en permanence <étant donné que la nature [perceptible qui est la] sienne> ne se perd jamais: ainsi en effet cette [nature perceptible] serait-elle permanente dès lors qu'elle ne se départirait d'«aucune» capacité;⁴⁶⁹ [or elle ne s'en départit pas,] parce que la capacité de générer la connaissance est [précisément] cette [parole réputée permanente], et que [nous avons déjà] rejeté plus haut⁴⁷⁰ que [cette capacité] soit chose différente [de la parole elle-même].

PVSV 130,7 ⁴⁷¹ Il n'est en outre aucune obstruction à la perception de cet [énoncé] d'essence perceptible,⁴⁷² car même si elle existait, cette [obstruction supposée] ne pourrait sans en supprimer l'essence retirer [à cette parole permanente sa] capacité [de générer la connaissance; d'une obstruction supposée] en effet, on ne dira pas qu'[elle] exerce une quelconque action si elle n'occasionne pas (*anutpādayat*) de propriété supplémentaire à l'[essence de la parole]; or n'exerçant aucune action, qu'est-ce qui constitue une obstruction, ou autre [chose du même ordre],⁴⁷³ à quoi? [Mais] voilà [qui a déjà

tial adverbial (*rtaḡ par [ni] dmigs par 'gyur ro*, PVT P357a7/D295b3; *nityam upalabhyeta*, **PVSV 130,4**) ou adjectival; hors composition, par euphonie (*upalabdhir nityā*, PVV 380,4–5).

⁴⁶⁹ Capacité consistant à générer la connaissance (*jñānajanana*) selon PVT P357b2/D295b4–5 = PVSVT 472,10. Peut-être pourrait-on aussi comprendre, contre PVSV: «si rien ne la privait de [sa] capacité».

⁴⁷⁰ Référence: **PVSV 117,9–10** selon PVT P357b4–5/D295b6 = PVSVT 472,13.

⁴⁷¹ Selon les objections introductives de PVT P357b5/D295b6 et PVSVT 472,14, une obstruction (*āvaraṇa*, déterminée spatio-temporellement) permettrait d'expliquer pourquoi la parole n'est pas perçue en permanence. Sur le thème de l'obstruction, voir pp. 195–196; sur la nature de l'obstruction ici visée, voir nn. 473, p. 336, et 611, p. 374.

⁴⁷² Explication, PVT P357b6–7/D295b7 ≈ PVSVT 472,15–16: *tatsiddhau pramāṇābhāvāt* | «Faute d'un moyen de connaissance valide pour l'établir.»

⁴⁷³ Par «obstruction» (*āvaraṇa*), on entend «ce qui interdit la (production d'une_{PVT}) connaissance» (*jñāna[utpatti]vibandhaka*, PVT P358a2/D296a2, PVSVT 472,19); par «autre», on entend «ce qui entrave de quelque autre façon» (*prakāreṇa antareṇa upaghātakam*, PVT P358a2/D296a2 = PVSVT

été] amplement développé [plus haut].⁴⁷⁴ [Objection:] Des [choses] telles que les murs, quelle propriété supplémentaire occasionnent-elles à des [choses] telles que les cruches, ou [au contraire y] suppriment-elles, de sorte qu'on admette [qu'elles forment] une obstruction?⁴⁷⁵ [Réponse:] Nous n'affirmons pas que les [murs] différencient quelque chose [comme une cruche];⁴⁷⁶ bien plutôt, [nous soutenons que] toutes les phases d'une cruche ne sont pas causes de connaissance sensorielle chez toute [personne], mais [que c'est] en association mutuelle [que] l'objet, la faculté sensorielle et la lumière, puisqu'ils produisent ensemble une nouvelle phase [de cruche] différenciée [par rapport aux précédentes], sont les causes d'une connaissance: en effet, ce qui ne requiert pas d'aide ne saurait dépendre [d'un autre]. [Et nous avons déjà] dit que [ce qui ne requiert pas d'aide] générerait [son effet] en permanence [s'il était] d'une nature efficace [à le générer], ou bien ne [le] générerait jamais [s'il était] autre[, c'est-à-dire d'une nature inefficace]. Et lorsque [rien d']autre [d']«entravant» ne s'interpose [entre elles], ces [causes] s'[entr]aident l'une l'autre, car étant donné qu'elles ont pour coopérant la convenance d'un lieu où [rien] ne s'interpose [entre elles], elles [s']occasionnent (*utpatti*) les unes les autres une propriété supplémentaire. Mais si [quelque chose comme un mur] s'interpose [entre elles], la connaissance [de la cruche] ne se produira pas étant donné que la nouvelle phase capable ne se sera pas

472,20).

⁴⁷⁴ En s'inspirant de GNOLI 1960: 193, mentionnons PVSṢ sous PV I.106cd et 144–145.

⁴⁷⁵ L'adversaire cherche désormais à montrer que certains objets font obstruction à d'autres sans pour autant exercer d'action sur eux (PṢ P358a3/D296a3 ≈ PVSṢ 472,21). De même quelque chose pourra-t-il obstruer la parole permanente sans y occasionner de propriété supplémentaire (PṢ P358a4–5/D296a4 ≈ PVSṢ 472,23–24). Selon PṢ P358a4/D296a3 = PVSṢ 472,22–23, par: «suppression d'une propriété supplémentaire», il faut entendre: «suppression d'une capacité particulière» (*sāmarthyātiśaya*).

⁴⁷⁶ Selon PṢ P358a6–7/D296a5 = PVSṢ 472,26, Dharmakīrti précise maintenant en quoi (*katham*) on dit que des choses telles que les murs forment une obstruction à des choses telles que les cruches.

produite faute de cause.⁴⁷⁷ Donc⁴⁷⁸ puisque [la phase] capable qui s'est produite auparavant⁴⁷⁹ a cessé [de soi-même], <et> que s'il y a un mur [pour faire écran], une nouvelle [phase capable] demandant à se produire ne se produit pas faute de la cause [sus-mentionnée, la cause de la connaissance fait défaut; et] de par [ce] déficit de cause, la connaissance [de cruches auxquelles un mur fait écran] ne se produit pas: ainsi dit-on [que] des [choses] telles que les murs [font] obstruction, [mais on ne le dit] pas pour l'entrave [qu'elles feraient] à une [cruche] qui auparavant convenait [à générer la connaissance], car [même en présence d'un mur,] cette [cruche-là] ne se départirait pas de sa nature propre.⁴⁸⁰

⁴⁷⁷ C'est-à-dire: à défaut de la convenance d'un lieu où rien ne s'interpose (PVT P358b6/D296b3 = PVSVT 473,15–16).

⁴⁷⁸ C'est-à-dire: puisque les entités instantanées (*kṣaṇika*) ne préservent (*anuvṛtti*) pas en tout temps la même nature intrinsèque (*ekasvarūpa*, PVT P358b7–8/D296b3–4 = PVSVT 473,17).

⁴⁷⁹ Selon PVT P358b8/D296b4 = PVSVT 473,18, il s'agit là de la phase précédente de chacune des causes composant le complexe causal: faculté sensorielle, etc.

⁴⁸⁰ Explication, PVT P359a3–5/D296b6–7: *nus pa gañ yin pa de ni nus pa ñid yin la nus pa med pa gañ yin pa de ni gzan ñid yin te | rañ bzin gcig la gnas pa ni nus pa dañ nus pa ma yin par rigs pa ma yin no zes bya ba'i don to || de bas na 'di ltar skad cig ma rnams la ji skad du bśad pa'i rnam pas phul du byuñ bar byed pa ma yin na yañ sgrib par byed par rigs pa yin gyi | sgra rtag pa la ni ma yin no ||*. «Ce qui est capable [ne saurait être] que capable, et ce qui n'est pas capable [ne saurait être] qu'autre[, c'est-à-dire incapable]. Il est incorrect que ce qui subsiste dans une nature propre une (*ekasvabhāve sthitasya*) soit à la fois capable et incapable: tel est le sens [visé par Dharmakīrti]. Ainsi donc peut-on [parler d']obstruction dans le cas d'[entités] instantanées malgré que, de la façon qu'on a exposée, elles ne différencient (*atiśāyam akurvad api*_{PVSVT}) [pas l'essence de ce qu'elles obstruent], mais [on ne le peut] pas dans le cas d'une parole permanente.» Comparer PVSVT 473,23–24.

PVSV 130,24 ⁴⁸¹Ou bien, l'entraide mutuelle des entités instantanées existe quand même [mais nous demeure indiscernable], car la capacité des causes et conditions est inconcevable à qui n'est pas omniscient.⁴⁸² Peut-être se pourrait-il donc que l'obstruction qui se situerait entre la faculté sensorielle et l'objet les différencie [tous deux, et ce] en [les affectant de] différents degrés d'inhabilité à produire une connaissance,⁴⁸³ ⁴⁸⁴car on constate que l'audition d'un [objet] tel qu'un son est [plus ou moins] confuse ou distincte selon [le type de] l'obstruction [qui s'interpose, de la flanelle, de l'étoffe

⁴⁸¹ Dans ce qui suit, Dharmakīrti envisage la possibilité que la qualité d'obstruction passe quand même par l'apport d'une propriété supplémentaire (*atiśa-yakaraṇena*, PVT P359a5–6/D296b7–297a1, PVSVT 473,25). Selon PVT P359a6–7/D297a1–2 et PVSVT 473,26, il est acquis (*vivādābhāvāt*) que les causes coopérantes apportent une propriété supplémentaire à des entités instantanées; le débat porte ici seulement sur celle qu'occasionneraient des obstructions telles que les murs à des entités instantanées telles que les cruches.

⁴⁸² Sur ce motif d'obédience *sautrāntika*, voir KRITZER 2002: 64, 71–73, et 82n. 34. Selon PVSVT 473,28–30, on ne peut concevoir comment une obstruction distante (*dūradeśavartin*) de la cruche apporterait à celle-ci une propriété supplémentaire (*upakāra*); mais malgré qu'on ne puisse concevoir non plus comment un aimant (*ayaskānta*) distant du fer attire (*samākaraṇa*) ce dernier, le magnétisme est une donnée d'expérience. Selon PVT P359a7–b1/D297a2–3, un état de fait que les gens de perception limitée (*arvāgdarśin*) ne discerneraient (*ñe bar rtogs pa*) pas n'en serait pas pour autant inexistant. Sur l'inconcevabilité du magnétisme, voir ELTSCHINGER 2001a: 83–86.

⁴⁸³ Dans PVSVT 474,10–18, K répond à l'objection suivante: un objet n'est obstrué (i.e. rendu incapable de générer la connaissance) qu'à partir de la phase qui suit l'intervention de l'obstruction (c'est-à-dire à la deuxième phase), car la propriété supplémentaire ne peut pas survenir simultanément à l'obstruction qui la génère. Selon K, l'expérience nous montre que l'objet est rendu incapable dès l'intervention de l'obstruction (*ādāv api, prathame kṣaṇe*), et c'est aussi ce phénomène inexplicable que viserait Dharmakīrti en disant: *acintyatvād dhetupratyayasāmarthyasya asaravidā* (PVSV 130,25).

⁴⁸⁴ Selon PVT P359b3–4/D297a5, l'apport (*upakāra*) de l'obstruction se peut même autoriser d'un indice inférentiel (*liṅga*); selon PVSVT 474,19–20, la capacité de l'obstruction à dispenser l'inhabilité à l'objet et à la faculté (*āvāraṇasya vaiguṇyād dhāne sāmāthyam*) est inférable (*anugantavya*) par *anvaya* et *vyatireka*.

ou un mur].⁴⁸⁵ Autrement,⁴⁸⁶ conclure que telle [est l'obstruction] de telle [parole] serait pure création de la pensée discursive (*vikalpanirmita*),^{PVSV 131,2} [mais] ne serait pas fondé en réalité, car la présence même d'une [obstruction] n'exerçant d'action sur rien⁴⁸⁷ est identique à [son] absence. Or les efficiences réelles n'obéissent pas aux surimpositions [de notre pensée discursive] car[, par exemple,] on se sert pas d'un jeune brahmane pour la cuisson parce qu'on [l']associe métaphoriquement au feu.⁴⁸⁸ Donc même si la pensée intervient, les entités, qui n'en subissent [aucun] changement (*ataparāvṛtti*), ne sauraient que fonctionner selon leur nature propre. C'est pourquoi⁴⁸⁹ des [causes] telles que les facultés sensorielles devraient faire connaître malgré l'obstruction; or il n'en va pas ainsi. On [en] conclut donc qu'elles doivent en recevoir une propriété supplémentaire. [Mais] de paroles permanentes, à l'inverse, il n'est assurément ni perte ni acquisition (*utpatti*) d'une propriété supplémentaire en présence de quelque [obstruction particulière]. Donc si leur nature propre est génératrice de connaissance, elles

⁴⁸⁵ Ici, «audition» vaut par synecdoque (*upalakṣaṇa*) pour toute expérience sensorielle directe (*anubhava*, PVT P359b5/D297a6), vision notamment (*darśanādi*, PVSVT 474,22); «son» vaut en conséquence également pour des objets tels qu'odeurs ou tangibles (*gandhasparśa*, PVSVT 474,21). Là où PVSVT 474,20–21 explique *āvaraṇabhedenā* par *karpaṭapatakuḍyādivyavadhānabhedenā*, PVT P359b4–5/D297a5–6 explique: *mañ po dañ ñuñ ñu 'i mtshan ñid can gyis so (*mahadalpalakṣaṇena?)*. Il est notable que Śākyabuddhi (PVT P359b8–360a1/D297b1–2) signale une interprétation alternative (**anye tu ... vyācakṣate*) de *āvaraṇabhedenā*: «selon la présence ou l'absence d'une obstruction.»

⁴⁸⁶ C'est-à-dire si l'obstruction ne confère pas de propriété supplémentaire (*viśeṣa*), selon PVT P360a1/D297b2 = PVSVT 474,22–23.

⁴⁸⁷ Le locatif *kvacid api*, que les commentateurs n'expliquent pas, se pourrait aussi entendre: «[présence] en quelque lieu», comme paraît le faire PVSṢ. Je fonde mon interprétation sur **PVSV 131,25–26**.

⁴⁸⁸ Sur cette métaphore, voir ŚBh sous MīSū I.i.5/I.58,6–7, TV sous MīSū I.iv.23–28/II.314,16–22, et KUNJUNNI RAJA 1963: 245–249.

⁴⁸⁹ Explication, PVT P360a8/D297b6–7 ≈ PVSVT 475,13: *tasmād yady āvaraṇena na viśeṣo ādhīyate tadā...*, «donc si l'obstruction ne confère pas de propriété supplémentaire, alors...»

devraient générer simultanément, pour tout [homme et] en tout temps, toutes les connaissances dont elles sont elles-mêmes les objets; sinon, jamais [elles ne devraient générer] la moindre [connaissance] pour personne. Voilà [qui tient] de la nécessité.

[Objection:] [Quoique permanente,] on n’entend pas [la parole en tout temps], car il [lui] manque un certain coopérant.⁴⁹⁰ [PV I.252ab]

PVSV 131,12 Soit ce [qui suit]: [certes,] ce n’est pas [en raison] d’une obstruction que [tous les hommes] n’entendent pas toutes les paroles en permanence; bien plutôt, un certain coopérant [cause de la connaissance] existe[, qui est] ordonné [par sa condition même] à la connaissance de chacune de ces [paroles permanentes. Or] étant donné que ce [coopérant] vaut pour une certaine [parole] à un certain moment [seulement], l’audition des [paroles] qui en résulte [n’intervient qu’]à un certain moment [et] dans un certain [lieu].

[Réponse:] [Que la parole ait] ainsi recours à un autre[, c’est-à-dire à un coopérant], soit! Mais [sa] limitation [à sa nature propre antérieure] s’en trouve[ra par là-même] contredite.⁴⁹¹ [PV I.252cd]

PVSV 131,16 Quant à nous, nous ne rejetons assurément pas les coopérants des causes; mais [ces] causes, elles dépendent d’un [coopérant] qui apporte une aide à leur condition [même de natures propres génératrices de l’effet attendu], car [c’est] la propriété supplé-

⁴⁹⁰ Par coopérant, il faut entendre le(s) facteur(s) de manifestation de la parole permanente, soit surtout les sons bruts (*dhvani*) reconnus (par Bhartṛhari et Kumārila) être les porteurs des déterminations spatio-temporelles, quantitatives et qualitatives, ainsi que la physiologie de la phonation qui donne lieu à ces sons bruts: sur ce point, voir pp. 167–170 et n. 5, p. 183. Voir aussi *infra* PVSV 131,23–25, PVT P361a7/D298b3 et nn. 493–494, pp. 341–342.

⁴⁹¹ Parce que ce coopérant lui apporte une propriété supplémentaire (*atiśaya*, PVT P360b8–361a1/D298a6), ou parce qu’elle dépend alors de quelque chose qui lui apporte une aide (*upakāra*, PVSVT 475,29). La parole changeant ainsi de nature propre, sa permanence s’en trouvera perdue. Voir aussi PVV 380,15–16, de même substance, pp. 189–196, et l’intéressante VPV 161,3–10 sous VP I.98.

mentaire qu'[elles] en obtiennent (*labhya*) [qui leur] sert à [générer leur] effet. Ainsi, si la parole [védique] devait [elle] aussi produire [son] effet en dépendance de quelque [coopérant, rien ne s'opposerait à ce] qu'elle le fasse! [Mais alors,] il ne serait plus [question] que [cette parole] se limite à sa nature propre antérieure, parce que [dans ce cas] elle s'en départirait, et qu'elle acquerrait du [coopérant] dont elle dépend une nouvelle nature propre. [Nous avons] en effet [déjà] dit qu'on ne dépend pas de ce qui n'apporte [aucune] aide. Et si [notre adversaire admet maintenant que] l'aide [apportée par le coopérant] est chose différente [de la parole elle-même, rappelons-lui avoir déjà] dénoncé aussi des [fautes] telles que le manque d'une relation du type: «[Telle est l'aide] de telle [parole]». ⁴⁹² Et [dans cette hypothèse,] l'inconnaissabilité de la [parole suivra], puisque ce n'est qu'en vertu de [cette] aide ⁴⁹³ que la connaissance se produit. Par conséquent cette parole-ci ne dépend, pour générer une connaissance d'elle-même, ni de la faculté sensorielle [auditive], ni du contact [entre elle et cette faculté], ni du soi, ⁴⁹⁴ ni d'au-

⁴⁹² Explication, PVT P361a8-b1/D298b4-5 = PVSVT 476,24-26: *ādiśabdād yadi sambandhasiddhyartham sahakārikṛta upakāre śabdakṛta upakāraḥ kalpyate tadā tatra apy aparas tatra apy apara ity anavasthādoṣādayo 'py uktāḥ* |. «Avec le mot “telles que”, [il faut entendre qu']ont également [déjà] été dénoncées des fautes telles que la régression à l'infini: [car] si, afin d'établir [cette] relation, on postule une aide apportée par la parole à l'aide apportée [à la parole] par le coopérant, alors [il faudra] à cette [aide] également une autre [aide, et] à cette [aide] encore une autre [aide, etc., jusqu'à l'infini].» Le passage visé semble **PVS 113,20-22**.

⁴⁹³ La parole ne peut produire une connaissance d'elle-même que si elle reçoit du coopérant une propriété supplémentaire; or cette aide/propriété supplémentaire étant chose différente de la parole, la production d'une connaissance est impossible à la parole (voir aussi PVT P361b2/D298b5 = PVSVT 476,27).

⁴⁹⁴ Selon PVT P361b3/D298b6 = PVSVT 476,29, Dharmakīrti énonce ces trois premiers facteurs par référence à la doctrine acceptée par l'adversaire (*paraprasiddhyā*). Ces facteurs rappellent, *manas* excepté, les facteurs impliqués dans la conception *mīmāṃsaka* de la perception, que critique Dignāga dans PS(V sous) I.6.2cd (voir HATTORI 1968: 64 et 162-163n. 6.4). Voir aussi ŚV *śabdanityatā* 48ab, 73cd-74ab, 77cd-78ab.

cun autre fondement [susceptible de coopérer] à la génération de la connaissance,⁴⁹⁵ car aucun [coopérant] n'exerce [la moindre] action sur cette [parole permanente].

PVSV 131,26⁴⁹⁶ De plus, ces paroles pourraient être soit omniprésentes, soit non omniprésentes.

Si ces [paroles] ne sont pas omniprésentes, on ne peut les percevoir partout. [PV I.253ab]

PVSV 131,28 Comment une [personne] située dans un lieu vide de [parole] pourrait-elle [en effet] percevoir une [parole] qui [ne] subsiste [qu']en un seul lieu?⁴⁹⁷ [Objection:] Dans l'hypothèse d'une appréhension [sensorielle] sans contact,⁴⁹⁸ la faute [que vous dénoncez] n'a pas cours. PVSV 132,1 [Réponse:] Non, car dans cette [hypothèse]

⁴⁹⁵ Selon PVT P361b3–4/D298b6 = PVSVT 476,29, par «autre», il faut entendre l'effort phonatoire, etc. (*prayatnādikam*).

⁴⁹⁶ Dans PVSV 131,27–132,1, Dharmakīrti s'attaque à l'hypothèse d'un énoncé (mais voir n. suivante) non omniprésent (*avyāpin*).

⁴⁹⁷ Selon PVT P361b7–362a1/D299a1–2, le propos vise la doctrine *mīmāṃsaka* (nommément) de l'uni[ci]té des phonèmes: le phonème «a» (ordinaire et véridique) étant strictement un, comment une personne située dans un lieu qui en est vide pourrait-elle le percevoir? PVV 380,20–21 illustre le propos sur l'exemple de la montagne (*ekadeśasthitaḥ śailaḥ*). Glosant PVSV 131,26 (*śabdāḥ*), PVT P361b5/D298b7 expliquait déjà: *yi ge la sogs pa'i no bo'i sgra de dag*, «ces paroles ayant la nature de phonèmes, etc.» La discussion de PVSV 131,26–134,1 viserait alors aussi sinon d'abord la Mīmāṃsā, malgré qu'on ne puisse déterminer clairement la portée de °ādi° (probablement: *varṇapadavākyarūpāḥ*). Voir pp. 157–159.

⁴⁹⁸ Explication, PVSVT 477,8–9: *aprāpta eva śrotradeśaṃ śabdāḥ śrotrendriyeṇa grhyate*. «La faculté auditive appréhende la parole sans [que celle-ci n'entre en] contact avec l'appareil auditif.» Comparer PVT P362a1/D299a2–3. L'adversaire embrasse ici une position bouddhique (les bouddhistes admettent en effet que la vue, l'ouïe et le sens interne opèrent sans contact direct entre l'objet et la faculté, alors que la majorité des écoles brahmaniques, dont la Mīmāṃsā, adoptent le modèle *prāpyakāritva*, selon lequel toutes les facultés opèrent par contact: voir HATTORI 1968: 124–126). Sur cette question, voir aussi TILLEMANS 1990: I.156–159 et 188–190; LA VALLEE POUSSIN 1980: I.87–92; TS n°2519–2528; APPENDICE B (PVSVT 477,23–26); VP I.82.

aussi, [la faculté sensorielle] dépend du degré dans lequel [la parole] est présente en un lieu convenant [à son appréhension], à l'exemple de [choses] telles qu'un aimant.⁴⁹⁹ Autrement, il n'y aurait [aucune] différence entre auditions distincte et indistincte [selon la présence relative de la parole en un lieu convenable],⁵⁰⁰ et si la condition de [leur] perception⁵⁰¹ était présente, on percevrait [ces paroles] à l'identique en tout lieu[, proche ou lointain]. Par conséquent, [les paroles] ne sont pas non omniprésentes.⁵⁰²

⁵⁰³[Mais] si [elles] sont omniprésentes, tous [les hommes⁵⁰⁴] devraient [les] percevoir [toutes] simultanément. [PV I.253cd]

⁴⁹⁹ Explications. (1) PVT P362a4–5/D299a4–5 = PVSVT 477,13–14: *yathā ayaskāntasya aprāptākaraṣatve 'pi na ayogyadeśāvasthitalohākaraṣaṇaṃ tadvat* |. «Comme l'aimant qui, bien qu'il attire [le fer] sans contact direct, n'attire pas le fer situé dans un lieu qui ne convient pas [à cette attraction].» Sur l'exemple de l'aimant dans ce même contexte, voir déjà AKBh 32,4–5 sous AK I.43cd₁ et TS n°2519–2521. (2) Selon PVT P362a5–6/D299a5 et PVSVT 477,14–15, par «etc.», il faut comprendre le cas du (venin de) serpent (*āśvīviṣa/sbrul gdug pa*) entravant (*upaghātaka*) une lampe (*dīpa*) située à proximité, mais pas une lampe distante: faut-il comprendre que ce serpent peut cracher son venin et éteindre une lampe dans un certain rayon seulement?

⁵⁰⁰ Selon PVT P362a8–b1/D299a6–7, il s'agit là d'un *upalakṣaṇa* pour: il n'y aurait nulle différence entre audition et non-audition. PVSVT 477,17 en conclut: *bhavati ca | tasmād yogyadeśāpekṣatvam* |. «Or [cette différence] existe; donc [la faculté] dépend de ce que le lieu convient [à l'appréhension de l'objet].»

⁵⁰¹ Selon PVT P362b1/D299a7, l'opération des points d'articulation et des organes phonatoires (*sthānakaraṇavyāpārādi*); selon PVSVT 477,19, l'opération du palais, etc. (*tālvādivyāpāra*).

⁵⁰² Dans un développement (PVSVT 477,20–478,16), K répond aux critiques adressées dans ŚV *śabdānityatā* 119–120 à l'*aprāpyakāritva* bouddhique; pour les besoins de son argumentaire, K adapte PV III.408ab et cite PV III.235: voir APPENDICE B (resp. PVSVT 477,23–26, 478,9 et 478,15–16).

⁵⁰³ Dans PVSV 132,5–134,25, Dharmakīrti s'attaque à l'hypothèse d'un énoncé omniprésent (*vyāpin*). PVSVT 478,17–26 cite quatre *kk.* de Kumārila en guise d'introduction, et conclut: *tasmād vyāpinaḥ śabdā iti* |. «Par conséquent, les paroles sont omniprésentes.» Voir APPENDICE B (PVSVT 478,18–25). Sur la position générale de Kumārila sur l'omniprésence et la permanence de *śabda*, voir pp. 182–189; la doctrine de l'omniprésence est malaisée à docu-

PVSV 132,6 Étant donné en effet qu’aucune parole ne manque nulle part, toutes [les paroles] devraient être perçues simultanément, et par les [hommes] situés en tous lieux: parce que [les hommes] disposent de facultés sensorielles convenant [à leur perception]; parce que l’objet [qu’est la parole] est [toujours et partout] présent; et parce qu’[une parole permanente ne pouvant recevoir de propriété supplémentaire ne connaît] pas d’entrave.

Et si [pour éviter cette faute on admet qu’il n’y a de] perception [que] de [ce qui a été préalablement] disposé⁵⁰⁵ [à cet effet, nous répondons:] qu’est-ce qui peut disposer une [parole] immuable [car permanente]? [PV I.254ab]

PVSV 132,10 Soit ce [qui suit]: Quoiqu’elle existe [toujours et partout], toute parole n’est pas perçue par tout [homme], car seule une [faculté auditive] disposée perçoit une [parole] disposée. [Réponse:]

menter dans les sources *sphoṭavādin*: noter VPV 162,6–163,3 sous VP I.99, et ŚV *śabdānityatā* 78cd–80ab.

⁵⁰⁴ Selon l’interprétation de PVT P362b2–3/D299b1 = PVSVT 478,27 (*sarveṣāṃ puṃsām*). PVV 380,22 comprend néanmoins: *sarveṣāṃ śabdānām*. **PVSV 132,6–7** peut justifier les deux interprétations.

⁵⁰⁵ Selon PVT P362b7–8/D299b4 = PVSVT 479,13–14 et Vibh. 380n. 3, le génitif *saṃskṛtasya* vaut ici de *śabda* et de *indriya*, car *karmaṇi kartari vā saṣṭhī*. Donc: «perception, par une faculté disposée (*legs par byas pa*), d’une parole disposée (*‘dus byas pa*).» Selon PVSVT 479,13–14 et Vibh. 380n. 3, la parole est disposée par le souffle (abdominal) percuté par l’effort articulatoire (*prayatnābhīhatavāyu*); selon PVV 380,24, la parole est disposée par la manifestation (*abhivyakti*), laquelle inclut tout le processus initié par l’effort articulatoire, et ponctué par la disposition de la faculté auditive (i.e. son acquisition d’une capacité perceptive); selon Kumāṛila, c’est un seul et unique processus qui dispose la parole et la faculté auditive: sur ces différents points, voir pp. 184–186. Bhartṛhari (MBhD I.17,15–17, VP I.80 et VPV 145,2–7 *ad loc.*) et Kumāṛila (ŚV *śabdānityatā* 51cd, puis 65cd–87ab) s’accordent à distinguer trois possibilités de *saṃskāra*: de l’objet, de la faculté auditive, des deux. Selon TS n°2719 et TSP 724,19–20, il faut sur ce point adresser une seule et même critique au Sphoṭavādin et au Varṇavādin. C’est là je crois ce que fait Dharmakīrti dans **PVSV 132,9–134,1** (où **PVSV 132,11–12** vise l’hypothèse d’un *saṃskāra* de l’objet, et où **PVSV 132,13–134,1** vise l’hypothèse d’un *saṃskāra* de la faculté sensorielle auditive).

Dans ce cas,⁵⁰⁶ la perception n'est [d'abord] pas [celle] d'une [parole] disposée, puisqu'on ne saurait disposer une [parole] à laquelle on ne peut faire subir [aucun] changement. [Ensuite,]

<⁵⁰⁷quant à une disposition de la faculté [auditive, elle serait possible]», mais [ainsi disposée,] cette [faculté] entendrait [la parole] en totalité[, et non pas une seule parole]. [PV I.254cd]

^{PVSV 132,14} Dans cette [hypothèse], si une [personne] dont la faculté n'a pas été disposée ne perçoit pas [la parole] étant donné que [seule] une [faculté auditive] disposée [à cet effet la] perçoit, [alors il suit que] la [personne] dont la faculté sensorielle a été disposée devrait entendre toutes les paroles simultanément;⁵⁰⁸ ainsi la conséquence inacceptable [dénoncée plus haut] n'est-elle nullement écartée.

⁵⁰⁹Si, puisqu'elle diffère par une disposition différente [à chaque objet, la faculté auditive] est [à chaque fois] ordonnée à

⁵⁰⁶ Deux interprétations de *tatra*: (1) PVT P363a4/D299b6: *de ltar 'dod pa de la*, «au cas où l'on admet [qu'il en est] ainsi». (2) PVSVT 479,19: *tatra tayor madhye*, «dans ce cas[, c'est-à-dire] parmi ces deux». Dans **PVSV 132,11–12**, Dharmakīrti critique l'hypothèse d'une disposition de la parole.

⁵⁰⁷ Dans **PVSV 132,13–134,1**, Dharmakīrti critique l'hypothèse d'une disposition de la faculté sensorielle. Selon PVT P363a5–6/D299b7 ≈ PVSVT 479,20–21, et PVV 381,4–5, la faculté étant impermanente au contraire de la parole, elle peut se voir conférer une propriété supplémentaire. K cite à cet effet ŚV *śabdānityatā* 121cd et 124ab (voir APPENDICE B [PVSVT 479,22–23] et pp. 184–186), puis expose fidèlement la pensée de Kumāriila (PVSVT 479,24–25): *śabdarūpapratipattiyanyathānupapattiyā ca indriyasya śaktiḥ kalpyate | śaktirūpaś ca saṃskāra iṣyata iti*. «Par inconsistance, autrement, de [notre] connaissance de la nature verbale, on postule une [certaine] capacité de la faculté [auditive], et accepte que la disposition a la nature de [cette] capacité.»

⁵⁰⁸ Une critique analogue apparaît déjà dans ŚV *śabdānityatā* 60cd–61ab.

⁵⁰⁹ Selon PVSVT 479,30–480,8 et Vibh. 381n. 1, on a postulé jusque-là, par impossibilité d'expliquer autrement notre connaissance de la parole, une disposition de la faculté sensorielle auditive; par impossibilité d'expliquer autrement notre connaissance d'une parole particulière, on va postuler maintenant une disposition particulière de la faculté pour chacune. Dans son introduc-

[l'appréhension d']un seul objet[, c'est-à-dire d'un seul son], comment [expliquer alors qu']on entend le vacarme, conglomérat de multiples sons?⁵¹⁰ [PV I.255]

PVSV 132,¹⁹ Supposons maintenant [qu'on dise] encore: les dispositions [qui sont celles de la faculté sensorielle] sont ordonnées à des sons; [or] étant donné que dans cette [hypothèse], une faculté sensorielle disposée par un certain [son] n'appréhende qu'un certain [son], nulle audition de toutes les paroles simultanément! [A cela, nous répondons:] Si [l'on admet que nos] facultés sensorielles sont limitées (*niyama*) dans [leur] audition par des dispositions particulières [à chaque objet], on ne devrait pas entendre le vacarme, conglomérat de multiples sons. En effet, ce qu'on nomme «vacarme» n'est pas un son unique, parce qu'on [y] entend simultanément des [sons] de diverses natures,^{511 512} et parce que [tout] jugement de diversité se fonde sur la diversité des natures propres.⁵¹³ [Objection:]

tion, K cite opportunément ŚV *śabdanityatā* 125cd: voir APPENDICE B (PVSVT 480,8).

⁵¹⁰ Explications. PVT P363b2/D300a4 = PVSVT 480,12: *na eva syāt | drśyate ca* |. «[Dans cette hypothèse, cette audition] ne devrait pas avoir lieu. Or on [la] constate.» PVV 381,11: *saṃskārapratiniyamād indriyaṃ na anekāśabdagrāhi syāt* |. «De par l'ordination des dispositions [qui sont les siennes], la faculté [auditive] ne devrait pas [pouvoir] appréhender des sons multiples.» Sur les sons susceptibles de composer le *kalakala*, voir n. suivante. Dans le débat linguistique classique, le thème du *kalakala* s'inscrit dans la critique qu'oppose le Sphoṭavādin au facteur de l'unité d'agent/locuteur (*kartr°vaktrekātva*), invoqué par Kumārila en tant que condition (*aṅga*) de la compréhension de la signification (voir ŚV *sphoṭa* 70–72, SS[V] 15–18, et les *pūrvapakṣa* de NRĀ 374,10–11 et ŚVKṬ_{OMAE} 124,6–7).

⁵¹¹ Selon PVT P363b6/D300a6 = PVSVT 480,17–18, flûte (*veṇu*), tambour (*mṛ-daṅga*), poésie (*kāvya*), récitation (*pāṭha*) et chant (*gīta*). L'interprétation des cinq termes en *dvandva* est suggérée par PVT.

⁵¹² Introduction, PVT P363b6–7/D300a6–7 = PVSVT 480,18–19: *na api bhinnasvabhāvagrahaṇe 'py abhedo yataḥ...*, «[on ne peut soutenir] non plus l'unité [du vacarme] malgré qu'on [y] appréhende [des sons de] diverses natures, parce que... »

⁵¹³ Dans PVT P363b7–364a2/D300a7–b2, Ś montre que l'hypothèse d'une disposition de la faculté est incompatible avec la permanence et l'omniprésence

⁵¹⁴L'audition simultanée [de nombreux sons dans le vacarme] est une impression trompeuse due au débit [extrêmement] rapide [des connaissances auditives successives⁵¹⁵]. [Réponse:] [Mais alors,⁵¹⁶] de par le ramassement des parties qui [nous] font connaître la mélodie d'une flûte par exemple, [notre] connaissance [de cette mélodie elle aussi] devrait être compacte[, et non pas présenter comme c'est le cas un caractère successif].⁵¹⁷ Mais on présentera une réfutation sur ce point [en temps opportun].⁵¹⁸ Donc puisque la capacité

des paroles: la faculté est disposée selon que la parole est présente (**yathāsamñihitaśabda?*); or la parole étant toujours et partout présente, cette faculté les entendrait toutes simultanément. Dans PVSVT 480,20–26, K discute et réfute l'hypothèse (posée *anekaśabdaśravaṇānyathānupapattīvā*) d'une disposition multiple (*aneka*): si elle est identique à la faculté, elle ne peut être multiple puisque la faculté est une; si elle en diffère, il ne sera pas établi de relation (*sambandha*) du type: «Telle est la disposition de telle faculté».

⁵¹⁴ Selon PVT P364a3/D300b2 et PVSVT 480,26–27, l'adversaire soutient maintenant que l'audition des sons composant le vacarme a lieu de façon successive (*krameṇa*), et non pas simultanée (*yugapad*).

⁵¹⁵ Selon PVSVT 480,27–28: *tāni ... śravaṇajñānāni laghuvṛttīni | tato laghuvṛtteḥ kāraṇāt*. PVT P364a3/D300b2–3, en revanche, commente: *sgra'i 'jug pa myur ba yin pa de bas na 'jug pa myur ba'i rgyu'i phyir*. On comprendrait donc: «due au débit [extrêmement] rapide [des sons successifs]». Thème analogue dans TS n°2533.

⁵¹⁶ I.e. si entendre [des sons successifs] simultanément est une impression trompeuse due à un débit rapide (d'après PVT P364a4/D300b3: *gal te de ltar 'jug pa myur ba las cig car thos par 'khrul pa de'i tshe* |).

⁵¹⁷ Deux autres exemples chez Śākyabuddhi: l'audition simultanée étant une impression trompeuse due à un débit rapide, (1) on ne connaîtrait plus comme «longues» (*dīrgha*), etc., les parties (vocaliques?) longues et protractées (**atidīrgha ≈ pluta?*); (2) on ne comprendrait pas séquentiellement des mots (*pada*) et phrases (*vākya*) prononcés très rapidement (PVT P364a6–8/D300b4–5, avec cette conséquence implicite qu'on ne pourrait plus différencier entre eux les mots et les phrases).

⁵¹⁸ Référence: PV III.493cd et suivantes selon PVSVT 481,13–14. Selon PVT P364a8/D300b5–6, dans la section de PV III traitant de l'occurrence simultanée des connaissances (PV III.485–503ab?). Selon la conclusion de PVT P364a8–b1/D300b6, entendre simultanément divers sons dans un vacarme n'est donc pas une impression trompeuse due au débit rapide: c'est bien une

de la faculté sensorielle est [selon vous] ordonnée à la saisie d'un seul [son],⁵¹⁹ «on ne devrait pas entendre» le vacarme, qui consiste en de multiples [sons]!⁵²⁰

[Objection:] Dans le [vacarme], ce ne sont que des résonances [brutes] qu'on entend, non point des [paroles] expressives. [PV I.256ab]

PVSV 133,1 Dans le vacarme, on n'entend assurément pas de phonèmes, mots et phrases [expressifs], puisque ce ne sont que de pures résonances [inexpressives] qu'on [y] entend.⁵²¹ ⁵²²Or [ce que nous soutenons, c'est que] la faculté sensorielle voit sa capacité ordonnée à la [seule parole] expressive, non aux résonances [brutes inexpressives]. Dans ce cas [nous répondons:]

Qu'il existe une [nature verbale expressive] distincte des résonances [brutes que l'on entend], voilà qui fait vraiment beaucoup à croire!⁵²³ [PV I.256cd]

multiplicité de sons qu'on y entend simultanément.

⁵¹⁹ PVSV 132,27 (*ekagatiśaktipratiniyamād indriyasya*) est susceptible de plusieurs interprétations. Je fonde ma lecture sur PVSV 133,2 et 133,20–21.

⁵²⁰ Selon PVT P364b2–3/D300b7–301a1, la faculté n'étant pas ordonnée à n'appréhender qu'un seul son, la faute dénoncée plus haut subsiste, qu'une faculté disposée saisira tous les sons simultanément. Selon PVSVT 481,16–18, il n'y a donc pas disposition de la faculté sensorielle, mais production des sons par les organes phonatoires; on entend autant de sons qu'il en est produit, et donc on appréhende bel et bien le vacarme.

⁵²¹ Il faut relever que la position de cet adversaire ne représente *pas* la conception *sphoṭavādin*, du moins celle qui s'exprime dans SSV 87,4–5 sous SS 15: *na ca dhvanimātraśravaṇaṃ tatra, varṇapadavākya-paricchedānām api keśāṃcid buddhāv upārohād iti* |. Le *varṇavādin* Vācaspatimīśra ne l'admet pas non plus (TB 70,1; voir BIARDEAU 1956: 27).

⁵²² Introduction, PVT P364b5/D301a2 ≈ PVSVT 481,21: *ekagatiśaktipratiniyame dhvanīnām api katham yugapac chravaṇam iti cet* |. «[Objection:] Si la capacité est ordonnée à la saisie d'un seul [son], comment [expliquer que] l'on entende quand même simultanément les résonances [brutes]?»

⁵²³ Explications. (1) PVT P364b8/D301a3–4 ≈ PVSVT 481,25: *etatsattāgrāhaka-pramāṇābhāvāt*, «faute de moyen de connaissance valide pour en appréhender/prouver_{PVT} l'existence.» (2) PVV 381,17: *śraddhāvaśād yady etad*

PVSV 133,⁵ Quant à nous en effet, nous n’observons pas [d’un côté] une résonance [brute inexpressive], et [de l’autre] une parole expressive de nature séparée [de la première]; [bien plutôt,] en entendant une fois une série de phonèmes, c’est une seule entité verbale que nous constatons[, caractérisée comme une simple série de phonèmes]. [Or] sans constater [d’entité verbale indépendante des résonances brutes], comment donc introduirions-nous une expression qui [en] présuppose la constatation [préalable]?⁵²⁴ C’est donc cette seule résonance particulière⁵²⁵ qu’on appelle «phonème», etc.

PVSV 133,⁹ De plus:

⁵²⁶Lorsque [tous] les autres sons [du vacarme] ont cessé [en raison du silence observé par la plupart des phonateurs], comment [se fait-il qu’]on entende[, de la seule personne ayant continué d’articuler,] une [parole] expressive? [PV I.257ab]

PVSV 133,¹¹ Une résonance <de nature distincte> de la [parole expressive] ne [s’entend] ni avec cette [dernière], ni séparément [d’elle].⁵²⁷

aṅgikriyate na tu pramāṇabalāt | «Si l’on s’y range par la foi plutôt qu’en vertu d’un moyen de connaissance valide.»

⁵²⁴ Une expression immotivée (*anibandhana*) telle que celle de **PV I.256c**, à savoir: «Il existe une nature [verbale] indépendante des résonances [brutes]» (**dhvanibhyo bhinnam śabdarūpam asti iti*, voir PVT P365a4/D301a6 et comparer PVSVT 481,30–482,6).

⁵²⁵ Explication, PVT P365a4–5/D301a6–7: *sgra tsam gyi khyad par ñid yi ge a la sogs pa’i ño bo’i go rim gyi khyad par gyis gnas pa*, «la seule résonance particulière située (*sthita*_{PVSVT}) dans une série particulière sous forme de sons tels que “a” (*akārādirūpeṇa*_{PVSVT}).»

⁵²⁶ Introductions, PVT P365a6–7/D301a8–b1, PVSVT 482,9 et PVV 381,20–21, de même teneur: si, dans le vacarme, on n’entend que des résonances inexpressives, et non des paroles expressives, alors...

⁵²⁷ Explication, PVT P365b1–3/D301b2–3: *gal te rjod par byed pa las sgra tsam gžan yin par ‘gyur na | de yañ de’i tshe thos par ‘gyur ro || gcig brjod pa na sgra tsam ñid yod pa ma yin no žes brjod par mi nus te | mañ po dag smra ba la yañ de med par thal bar ‘gyur ba’i phyir ro || de bas na ji ltar gcig smra bar byed pa na sgra tha dad pa med par thos pa de ltar mañ po dag la yin no de bas na rjod par byed pa’i sgra las sgra tsam gžan ma yin no ||*. «Si la résonance était autre que la [parole] expressive, alors on l’entendrait également.

⁵²⁸Or (*hi*) s'agissant d'un objet [directement] perceptible, l'enseignement d'autrui ne pèse pas plus [que la perception].⁵²⁹ Donc n'entendant que simple parole [expressive] lorsque les autres phonateurs ont cessé [d'articuler et qu'un seul continue de le faire], l'[auditeur] sait que les conditions⁵³⁰ [présidant] à la perception de cette [parole] ne peuvent donner lieu à autre [chose] que la [parole qu'il entend], car si elles [en] étaient capables[, elles lui donneraient lieu, et] l'on percevrait la [résonance] qu'elles auraient produite. ⁵³¹Mais [ces] conditions, dont c'est la nature propre de [géné-

[Et] l'on ne peut affirmer que lorsqu'une seule [personne] articule, c'est la résonance qui n'existe pas, car il s'ensuivrait que la [résonance] n'existerait pas non plus lorsque plusieurs [personnes] articulent. Par conséquent, de même qu'on entend que la parole n'est pas distincte lorsqu'une seule [personne] articule, de même en va-t-il [également] de plusieurs [personnes qui articulent]. Donc la résonance n'est pas autre que la parole expressive.»

⁵²⁸ Introduction, PVT P365b3/D301b3–4: *gal te gcig smra bar byed pa na yañ rjod par byed pa las tha dad par sgra tsam nes par gzuñ ba ñid yin no že na* |. «[Objection:] Même quand une seule personne articule, on détermine (**avadhāraṇa*?) bien la résonance comme distincte de la [parole] expressive.» L'adversaire paraît vouloir inférer une différence entre *dhvani* et *vācaka* dans le vacarme à partir de la différence censément perçue lorsqu'un seul phonateur articule.

⁵²⁹ Explication, PVSVT 482,14–15: *yena svayaṃ vivekena aśrṇvann api tvadvacanamātrād dhvaneḥ śravaṇaṃ vyatirikṭasya pratipadyate* |. «De sorte que, sans pourtant [l']entendre soi-même comme distincte, on apprend de ta seule parole que l'on entend une résonance indépendante [de la parole expressive].» PVT P365b4–5/D301b4–5, sinon presque identique, ajoute: *de ltar mañ po dag la yañ*, «[et] de même également de multiples [phonateurs]».

⁵³⁰ Selon PVT P365b6/D301b5–6 et PVSVT 482,17, les conditions relevant du phonateur, telles que la bonne qualité des organes phonatoires (*karana-sā[d]guṇya*? PVSVT °*sāṅgulya*, PVT *byed pa yon tan*).

⁵³¹ Introductions. PVT P365b8–366a2/D301b7–302a1: *ji ltar smra ba po gcig gi sgra'i dmigs pa'i rkyen dag gis sgra tsam tha dad pa sgrub pa la nus pa med pa de ltar mañ po dag la yañ no* || *de bas na sgra smra ba po dag gi rjod par byed pa dag las ca co'i sgra tsam tha dad pa yod pa ma yin pa de ñid bstan par bya ba'i phyir*. «De même que les conditions de perception de la parole [qui sont propres] à un seul locuteur sont incapables de donner lieu à une résonance indépendante, de même [en va-t-il] également de [celles de] multiples [locuteurs]; donc il n'y a pas dans le vacarme de résonance indépen-

rer une parole franche de résonances], comment engendreraient-elles <autre chose> [que leur seul effet propre] en [situation de] vacarme? Car il est injustifié que l'effet diffère sans que la cause diffère, puisqu'il s'ensuivrait qu'une [telle] différence [d'effet, indépendante d'une différence de cause,] serait dénuée de cause: [cela, nous l'avons déjà] dit.⁵³² On n'est de plus pas sans entendre de [parole] expressive dans le vacarme, puisqu'on [y] observe des bribes de mots et de phrases.

Ou comment saisirait-on les différentes résonances [composant le vacarme], puisque la capacité [de la faculté auditive] est ordonnée [à n'en saisir qu'une seule]? [PV I.257cd]

PVSV 133,21 Quoique leurs capacités soient ordonnées [à n'en saisir qu'une seule], ces facultés sensorielles entendent [simultanément] les multiples résonances ordonnées à chaque parole [à titre de révélatrices], <mais [n'entendent] pas [simultanément] les paroles elles-

dante de la parole expressive des locuteurs. Afin de le montrer, [Dharmakīrti dit ce qui suit].» PVSVT 482,22: *atha syāt | kalakale te dhvanyārambhakā iti*. «Soit maintenant [l'objection qui voici]: dans le vacarme, ces [conditions] engendrent des résonances[, et non la parole expressive].»

⁵³² Référence: **PVSV sous PV I.34–35** (MOOKERJEE/NAGASAKI 1964: 83–86) selon GNOLI 1960: 193. Conclusion, PVSVT 482,27: *tasmāt kalakale vācakā eva śrūyante na dhvanayaḥ* | «Par conséquent, dans le vacarme, on n'entend que des [paroles] expressives, non des résonances.» Développement, PVSVT 482,28–483,12: *nanu yadi kalakale vācakā eva santi ity abhyupagamyate | kathaṃ tarhi dūravartināṃ dhvanimātraśravaṇaṃ samīpavartināṃ vācakānāṃ dhvanināṃ [ca²] śravaṇam iti | satyam | ya eva vācakāḥ prayatnābhiniṣpannās ta eva parasparasaṃharṣeṇa dhvanyārambhakāḥ | tena kalakale keśāṃcid dhvanimātrasya pratītir anyeṣāṃ ubhayapratītir ity adoṣaḥ* | «[Objection:] Si l'on admet que dans le vacarme, il n'y a que des [paroles] expressives, comment [se fait-il] alors que les [personnes] situées à distance entendent des résonances seulement, [alors que] les [personnes] situées à proximité entendent des résonances et² des [paroles] expressives? [Réponse:] Certes, [mais] ce sont les [sons] mêmes qui, produits par l'effort [articulatoire comme] expressifs, engendrent les résonances par collision mutuelle. Puisque, donc, certains n'ont connaissance, dans le vacarme, que de résonances [alors que] d'autres ont connaissance des deux[, paroles expressives et² résonances], il n'y a pas [là] faute [de notre part].»

mêmes»; quelle est donc leur aversion pour les paroles [expressives]?

PVSV 134,1 ⁵³³[Objection:] Lorsque [vous autres bouddhistes] affirmez que des résonances ne sont pas établies comme [étant] distinctes des [phonèmes, mots et phrases] expressifs, en quoi [donc] ne sont-elles pas établies, puisqu'on [ne] connaît la signification [qu']à partir d'une expression? En effet, <on ne comprend pas la signification> à partir d'une infime partie de résonance [révélatrice d'un phonème],⁵³⁴ et cette [infime partie, puisqu'elle est instantanée,] n'en rencontre [jamais] d'autre [née ultérieurement]. Devant son existence (*sādhya*) à un [facteur expressif] où les natures de mot ou de phrase sont complètes, [notre] compréhension de la signification ne tient (*sambhavati*) donc pas aux résonances, dont les parties sont incomplètes;⁵³⁵ sont donc⁵³⁶ établies une nature verbale dont l'existence est dénuée de succession, et [séparée d'elle,] une résonance dont les parties sont dotées de succession. [Réponse:] Tel

⁵³³ Dans **PVSV 134,1–25**, Dharmakīrti parachève sa polémique contre le *sphoṭa*. Dans **PVSV 134,1–6**, l'adversaire *sphoṭavādin* prend prétexte de **PVSV 132,29–134,1** pour réaffirmer sa position, et défendre l'hétérogénéité entre facteur linguistique expressif (*vācaka*, i.e. *sphoṭa*) et matériau phonique brut (*dhvani*). Sur les sources de l'argumentaire déployé dans **PVSV 134,1–6**, voir pp. 167–172, et ELTSCHINGER 2001b: 273–276; sur cet argumentaire, voir aussi n. 405, p. 320.

⁵³⁴ Explication, PVT P366b8–367a1/D302b4 ≈ PVSVT 483,24: *varṇo 'py ekas tāvāt prāyeṇa anarthakaḥ | prāg eva vyañjako 'lpīyān dhvanibhāgaḥ* |. «Un seul phonème est en règle générale déjà dénué de signification; qui plus est l'infime partie de résonance qui [le] révèle!» Dans cet argumentaire *sphoṭavādin* type, la résonance est séquentielle, car dotée de parties et instantanée (PVT P366b6–7/D302b3).

⁵³⁵ Explication, PVT P367a4–5/D302b6: *sgra tsam gyi cha skye zin 'byun ba skad cig ma gnīs pa la gnas pa med pa'i phyir* |. «Puisque aucune des parties de résonance nées successivement ne subsiste au moment suivant» (ou, selon PVSVT 483,28–29, lorsque la partie suivante se produit).

⁵³⁶ Interprétations de *iti*: a) valeur causale selon PVSV_t et PVT P367a5/D302b7; b) valeur de «ainsi» selon PVSVT 483,29–30, qui explique: *evam arthapratipattyanyathānupapattyā* |. «Ainsi, par inconsistance, autrement, de [notre] connaissance de la signification.»

n'est pas le cas, car [nous avons déjà] rejeté plus haut⁵³⁷ une [parole] sans succession [censément] indépendante des [phonèmes] dotés de succession. [Il y a] en outre une conséquence absurde [à penser] ainsi [que vous le faites]⁵³⁸: [c'est ainsi que,] puisque les parties antérieure et postérieure d'un acte⁵³⁹ n'entrent pas en connexion [l'une avec l'autre], et qu'[on ne tire] pas connaissance [de sa signification à partir] d'une seule partie [de cet acte], il faudrait <également> admettre, tout comme [on postule] une parole [expressive indépendante des résonances, qu']une <entité-acte complète> (*samastarūpa*), indépendante des [parties de l'acte], cause [notre] connaissance de la signification des signes de la main, etc.⁵⁴⁰ [Sur

⁵³⁷ Référence: **PVSV 127,3–5sq** selon PVT P367b1/D303a2–3 = PVSVT 484,8–9. Que la parole dont il est ici question soit sans succession me paraît suggérer plutôt un renvoi à **PVSV 128,21sq**; on peut mentionner aussi **PVSV 119,18–29**.

⁵³⁸ Explication, PVT P367b2/D303a3 ≈ PVSVT 484,11: *yadi ca asamastabhāgeṣu dhvaniṣv arthapratīter asamabhavād akramasattvaṃ śabdārūpaṃ kalpyate* |. «Et si, puisque [notre] compréhension de la signification ne tient pas à des résonances aux parties incomplètes, on postule [comme vous le faites] une nature verbale dont l'existence est dénuée de succession.»

⁵³⁹ Selon PVT P367b3–5/D303a4–5 ≈ PVSVT 484,12–15, par «acte», il faut par exemple entendre un geste de la main notifiant, selon la convention fixée, une signification telle que départ ou arrivée (*gamanāgamanādi*), ou (selon PVT P367b5–6/D303a5–6 et PVSVT 484,16–17) un hochement de tête (*śirahkampā*) marquant la (dés)approbation.

⁵⁴⁰ Explication, PVT P367b8/D303a7: *de ltar na ji ltar las kyi cha dag las bzlog pa'i las kyi bdag ñid med pa de ltar sgra tsam gyi cha dag la yañ sgra'i bdag ñid tha dad pa yod pa ma yin no* ||. «Ainsi, de même qu'il n'est pas d'entité-acte indépendante des parties de l'acte, de même n'y a-t-il pas non plus, dans le cas des parties de résonance, d'entité verbale [qui soit] distincte [de ces parties].» Comparer PVSVT 484,28–29. Dans PVSVT 484,19–29, K cite et critique SSV 104,11–12 (sous SS 33, voir APPENDICE B [PVSVT 484,19–21]), où Maṇḍana critique la conséquence absurde dénoncée par Dharmakīrti dans **PVSV 134,7–11**. Ce que Dharmakīrti traite en conséquence absurde (et que Maṇḍana Mīśra accepte sur la base d'un argument d'autorité) n'est autre que la position développée dans VPV 54,3–55,3 sous VP I.23 (voir BIARDEAU 1964b: 53–57 pour une traduction, et ELTSCHINGER 2001b: 276–278 pour une discussion); sur l'irréalité de *utkṣepaṇasāmānya*, voir PV III.6

ce point cependant, voilà ce qui est] correct: advenant de façon strictement successive [et] différant par le fonctionnement de chacun de leurs organes [respectifs], les parties de phonème ou les parties d'acte génèrent, selon la seule convention, [notre] compréhension de la signification [une fois devenues,] de façon successive, les objets de concepts [qui obéissent à l'ordre de l'expérience directe].

PVSV 134,13 ⁵⁴¹En outre:

Quelles que soient les fautes grâce auxquelles [notre adversaire] tient les résonances pour inexpressives,⁵⁴² comment [se fait-il que] ces [fautes] n'affectent pas aussi la [parole] expressive [lorsque] celle-ci est révélée par [ces] résonances [successives]?⁵⁴³ [PV I.258]

(ELTSCHINGER 2001b: 279–280).

⁵⁴¹ Selon PVSVṬ 485,11, Dharmakīrti va dénoncer ici une autre faute (*doṣāntara*) dans l'argumentaire *sphoṭavādin*; selon PVṬ P368b5/D303b3–4, ce qui suit se dit dans l'hypothèse où l'on admettrait quand même une entité verbale indépendante des résonances (*dhvanivyatiriktaḥ śabdātma*). Sur ce nouvel argument anti-Sphoṭavādin, voir ELTSCHINGER 2001b: 280–282. Le problème ici soulevé par Dharmakīrti l'avait déjà été par Vasubandhu (pour partie, AKBh 81,11–16 sous AK II.47ab [LA VALLEE POUSSIN 1980: I.240–241, et AKVy 184,1–10]) et par Kumāriḥa (*ŚV sphoṭa* 91, si l'on en croit Umbeka [ŚVTṬ_{ŌMAE} 53,2–8] et Sucarita [ŚVKṬ_{ŌMAE} 133,7sq]; voir aussi SDS 301,2–8 [COWELL/GOUGH 1986: 296]). Au témoignage de VPV 148,6–149,2 sous VP I.84, un problème voisin aurait déjà été envisagé dans le *Samhitāsūtrabhāṣyavivarāṇa* (= MBhD sous Pāṇ. I.iv.109?).

⁵⁴² Selon PVṬ P368a6–7/D303b4, il s'agit ici des Mīmāṃsaka; selon PVSVṬ 485,12–13 et Vibh. 382n. 3, il s'agit ici, entre autres (*ādi*), des Grammairiens (*vaiyākaraṇa*); par «entre autres», on peut entendre des Vaibhāṣika et des épigones du YBh. Les fautes ici visées sont celles qu'a stigmatisées le Sphoṭavādin dans PVSV 134,1–6, et surtout 134,2–3: impossibilité d'une association des parties instantanées, et inexpressivité de chacune d'elles (PVṬ P368a6/D303b4 ≈ PVSVṬ 485,11–12, Vibh. 382n. 3; voir aussi PVV 382,12–15, et n. 533, p. 352).

⁵⁴³ Dans un développement autonome (PVSVṬ 485,15–25), K cite et critique SS 29: voir APPENDICE B (PVSVṬ 485,19–20). SS 29 est censée appuyer l'utile *pūrvapakṣa* (inspiré de textes tels que ceux que cite K dans PVSVṬ 468,9–10

PVSV 134,16 L'[entité verbale] expressive [et dénuée de succession] exprime paraît-il [la signification quand elle est] révélée par des parties de résonance qui se produisent de façon successive[, et non par sa seule présence]. [Or] ces [parties de résonance] ne révèlent pas l'[entité verbale] en une fois, puisqu'elles comportent une succession, pas plus [d'ailleurs] qu'une seule partie [de résonance] ne révèle la parole, puisqu'il s'ensuivrait que [toute partie de résonance] autre que celle-ci serait inutile, et puisqu'on n'observe pas de nature [expressive] complète au moment où [ne s'est produite qu']une seule partie de phonème.⁵⁴⁴ Donc comme [il en va selon vous de] la

et 469,16–21 [voir APPENDICE B]) que voici (PVSVT 485,15–18): *nanu dhvanayaḥ pratyekaṃ samuditā vā pūrvoktena nyāyena na arthasya pratipādakāḥ | vācakasya tu te pratyekam abhivyañjakā iṣyante | ekena dhvaninā abhivyaktasya vācakasya anavadhṛtatvād anyānyair abhivyaktasya saṃskārādhānatāratamyaprabodhena avadhāraṇam iti dhvanibhir vyajyamāne vācaka 'pi kutas te doṣā iti*. «[Objection:] De la façon qu'on a dite plus haut, les résonances ne notifient la signification ni une à une, ni ensemble, mais on admet qu'une à une, elles révèlent la [parole] expressive. [Et] puisque [cette parole] expressive n'est pas déterminée [lorsqu'elle n'a été] manifestée [que] par une résonance, [sa] détermination [est effective une fois qu'elle a été] manifestée par toutes les autres [résonances, et ce] par la conscience [que nous en prenons] grâce à l'impression graduelle des dispositions [par ces résonances]; d'où [vient-il] donc que ces fautes-là affectent également la [parole] expressive révélée par les résonances?»

⁵⁴⁴ Explication, PVṬ P368b4–7/D304a1–3: *de bas na sgra tsam gyi cha go rim bzin du yod pa can dag gis sgra mion par gsal ba yañ go rim bzin du yin no || de'i sgra ltar sgra tsam gyi cha gsal bar byed pa sna ma dañ phyi ma 'brel pa med pa can de ltar sgra'i cha gsal ba yañ yin no || 'di ltar gañ gi tshes phyi ma phyi ma gsal ba yañ yin te | 'di ltar de'i tshes [P, D gañ gi tshes] tshogs pa med pa'i phyir ro || ci ste gsal byed 'gags su zin kyañ gsal ba gañ yin pa de gsal ba ñid du yod par 'gyur ro || de'i tshes gsal byed gcig tu zin kyañ cig car gsal ba ma 'gags pa'i phyir rtag tu thos par 'gyur ro ||*. «Par conséquent, les parties de résonance advenant de façon successive manifestent également la parole de façon successive. De même que les parties de résonance révélatrices [de la parole] sont disjointes les unes des autres, de même les parties révélées de parole [le] sont-elles aussi. Ainsi [en ira-t-il] également lors des révélations successives suivantes, parce que de même il n'y aura pas alors davantage de complétion. Si maintenant, bien que les [parties] révélatrices soient détruites, [on admet que] ce qu'elles ont révélé existe [néanmoins] en tant [précisé-

résonance,⁵⁴⁵ comment cette [entité verbale] dont la perception entière n'est [jamais] réunie pourrait-elle réaliser un résultat⁵⁴⁶ que [seule] la comprérence de la totalité des perceptions peut réaliser? En cas de non-perception absolue, quelle différence [y a-t-il] en effet entre [quelque chose d']existant et [quelque chose d']inexistant eu égard à des résultats que [seule] peut réaliser la perception?⁵⁴⁷ Et [cette entité verbale indépendante de la perception] ne permet (*sā-dhana*) pas [la compréhension de la signification] par [sa] seule présence,⁵⁴⁸ car elle dépend d'une révélation. Or étant donné que cette [révélation, en tant qu'elle] advient de façon successive, est

ment] que révélé, alors, bien que les [parties] révélatrices soient détruites, on devrait percevoir [ce qu'elles ont révélé] en permanence puisque ce qu'elles ont révélé n'est pas détruit en même temps [qu'elles].»

⁵⁴⁵ Explication, PVT P369a3–4/D304a6 ≈ PVSVT 486,16–17: *yathā dhvanibhāgās tvaṃmatena pūrvāpareṇa apratisandhānād arthaṃ na prakāśayeyus tadvat* | «Comme les parties de résonance ne peuvent, selon votre position, révéler la signification puisqu'elles n'entrent pas en connexion l'une avec l'autre.»

⁵⁴⁶ Explication, PVT P369a2–3/D304a5 ≈ PVSVT 486,15: *arthaṃ svābhidheya-prakāśanalakṣaṇam*, «résultat consistant dans la révélation de son propre signifié.»

⁵⁴⁷ Explication, PVT P369a6–7/D304a7–b1 ≈ PVSVT 486,19–21: *yathā hi kṣaṇikā dhvanibhāgā uttarottarabhāgāvasthāyām asattvād asamastopalambhanā na samarthās tathā eva akramo 'pi śabdātmā sann apy asvikṛtasamastopalambhano na samartha eva iti* | «Les parties de résonance instantanées, qu'on ne perçoit pas au complet puisqu'elles n'existent pas en condition de parties successives, n'[en] sont pas capables; de même l'entité verbale non successive, bien qu'elle existe, n'[en] est-elle pas non plus capable, elle qui ne fait pas sienne une perception complète.» On notera que pour le Sphoṭavādin, les résonances brutes périssent sitôt nées (VPV 136,3–6 sous VP I.73 et YBh 208,7–8), et sont réputées *asat* par Bhartṛhari (VP I.87, mais voir BIARDEAU 1964a: 376–378).

⁵⁴⁸ Explication, PVT P369a8/D304b2: *yod pa tsam gañ gis rtogs par 'gyur*, «seule présence en vertu de laquelle on connaîtrait [cette entité verbale].» La comprérence de la totalité des perceptions n'étant jamais réalisée, l'entité verbale n'est pas perçue; l'adversaire soutient donc que la seule présence de cette entité suffit à engendrer l'effet qu'est la compréhension de la signification.

d'une utilité identique à l'[entité verbale] existante et à la [partie de résonance] inexistante, l'effet [qu'est la compréhension de la signification] est irréalisable aux résonances, de même [qu'il l'est] également à cette [entité verbale révélée par les résonances]: assez donc d'une [parole conçue comme] autre [que les résonances]! Par conséquent, l'incrédation ne [vaut] ni des phonèmes, ni de l'énoncé.⁵⁴⁹

[Objection:] L'énoncé [n'est pas indépendant des phonèmes, mais consiste en] un ordre de succession [particulier] de phonèmes[, lequel est incréé]. [Réponse:] Non, car les phonèmes ne se distinguent pas [de l'ordre de succession]. [PV I.259ab]

PVSV 135,1 [Objection:] Un énoncé [consistant dans] une nature verbale [qui serait] chose strictement différente [des phonèmes] n'est pas incréé, car selon nous [Mīmāṃsaka⁵⁵⁰], l'énoncé se définit bien plutôt comme une série [déterminée] de phonèmes, [et c'est là] ce qui peut être prouvé [comme étant] incréé. [Réponse:] Non, car les phonèmes ne se distinguent pas de l'ordre de succession. Cet [ordre de succession] n'est pas chose différente des phonèmes, parce que perceptible, on [le] percevrait distinctement [des phonèmes],⁵⁵¹

⁵⁴⁹ Telle est la conclusion (PVT P369b4/D304b4 = PVSVT 486,27) de la discussion entamée avec PVSV 126,16, où *vākya* = *varṇavyatiriktaṃ padādi*. Conclusion toute provisoire pourtant, car Dharmakīrti n'en a pas fini avec la critique d'un énoncé incréé: après le rejet d'un énoncé transphonétique, il entreprend ci-après (PVSV 134,26–141,14) de réfuter le *varṇavāda* de la Mīmāṃsā, selon quoi *vākya* = *varṇānupūrvī* (sur cette section, voir chapitre 6). Dans PVSV 134,26–141,7, Dharmakīrti examine l'hypothèse générale selon laquelle l'ordre de succession n'est pas chose différente des phonèmes; dans PVSV 134,26–136,9, il traite d'abord de la sous-hypothèse selon laquelle l'ordre de succession serait celui des phonèmes comme entités ou natures (*varṇasvarūpa*).

⁵⁵⁰ Selon PVSVT 487,11.

⁵⁵¹ Or on ne le perçoit pas: il s'agit là de non-perception de la nature propre (*svabhāvānupalabdhi*, PVT P369b8/D304b6 ≈ PVSVT 487,14–15; voir KAJI-YAMA 1966: 81 [§13.5.1]), i.e. de la chose même, non-perception simple inhérente à tous les types classifiés; or selon PVSV 5,22–23 et PVin II.61,11–12/14*,3–4, cette non-perception n'est autre que l'inexistence (*asattā eva*)

qu'imperceptible, <on ne connaîtrait pas [la signification] à partir de lui, et [enfin] parce qu'il n'y a pas d'indice> [inférentiel établissant que cet ordre de succession est chose différente des phonèmes]. Or étant donné qu'à défaut d'un ordre de succession distinct, il ne reste que les seuls phonèmes en tout [énoncé, ordinaire et védique], la conséquence inacceptable [consistant en l'incrédation de n'importe quel énoncé suivra,] comme auparavant.⁵⁵²

⁵⁵³Et la fixité (*vyavasthāna*) des [phonèmes dans un ordre de succession déterminé] n'est pas [possible], car un ordre de succession différent [de celui qui seul leur est intrinsèque leur] serait incompatible. [PV I.259cd]

PVSV 135,8 Si l'ordre de succession des phonèmes est inconditionné et que les [phonèmes] de même type ne sont pas multiples (en sorte que certains[, védiques,] auraient un ordre de succession fixe [alors que] d'autres[, ordinaires,] seraient permutable à volonté), mais [s'il n'est au contraire] qu'un seul son «*a*» de même qu'[un seul]

elle-même (voir STEINKELLNER 1979: 55).

⁵⁵² Référence: **PVSV 126,22–23** selon PVT P370a3–4/D305a1–2 ≈ PVSVT 487,18–19. Selon PVV 382,20–383,2, un ordre de succession distinct n'étant pas objet de notre connaissance (*pratītiviṣaya*), l'énoncé se résoudra aux seuls phonèmes; or ceux-ci ne différant pas entre énoncés védiques et ordinaires, tout énoncé sera moyen de connaissance valide (*sarvatra prāmāṇyam*), ou aucun ne le sera. Pour le traitement de l'hypothèse selon laquelle l'ordre de succession serait chose différente des phonèmes, voir **PVSV 141,7–11**.

⁵⁵³ Introductions. (1) PVT P370a4/D305a2: *yi ge'i go rim skyes bus ma byas pa ñid du rigs pa yañ ma yin no || ci'i phyir ze na* |. «Il est également injustifié qu'un ordre de succession de phonèmes soit incréé. – Pourquoi cela?» (2) PVSVT 487,20–26, qui cite (II. 21–26) ŚV *śabdanityatā* 286cd–289ab (voir APPENDICE B et nn. 17–18, p. 188), au sens de quoi l'ordre de succession n'est qu'une propriété (*dharmamātra*) des phonèmes, non chose différente d'eux; cet ordre de succession sans commencement s'apprend par mimétisme de génération en génération (*pūrvapūrvavṛddhadarśanāyāta*), et donc est incréé. (3) Selon l'objection introductive de PVV 383,2–3, l'énoncé consiste dans les seuls phonèmes en un ordre de succession particulier (*viśeṣānupūrvika*).

son «g» dans le triple monde,⁵⁵⁴ alors «agni» seul serait [possible], non «gagana», car la séquence des deux sons «a» et «g» est fixe.⁵⁵⁵ [C'est qu']à l'exemple de [choses] telles que le germe, la pousse et la feuille, ou (*ca*) de [choses] telles que saisons et années,⁵⁵⁶ il est déjà impossible d'inverser l'ordre de succession des [entités] conditionnées, lesquelles sont déterminées (*niyamavat*) par le développement de [leur] cause;⁵⁵⁷ à plus forte raison [le sera-t-il] de [phonèmes] inconditionnés demeurant figés de quelque manière,⁵⁵⁸ intangibles dans leur condition [au sein d'une séquence] et dans leur

⁵⁵⁴ PVSVT̥ 488,11–12 illustre cette position en citant une *k.* non identifiée (< BT?): voir APPENDICE B. Sur l'unicité et l'omniprésence des phonèmes chez Kumāṛila, voir pp. 182–189.

⁵⁵⁵ Explication, PVT̥ P370b2–3/D305a6 = PVSVT̥ 488,14–16: *akāro gakārāt pūrvam eva akārād gakāraḥ pareṇa eva vyavasthita ity arthaḥ | gaganam ity atra gakārāt pareṇa akāraḥ syād iti kramāntaraṃ na syāt* |. «Le son “a” est fixe [en tant que situé] avant le son “g”, [alors que] le son “g” est fixe [en tant que situé] après le son “a”: [tel est] le sens [visé par Dharmakīrti]. Dans le [mot] “gagana”, le son “a” suivrait le son “g”; ainsi donc [cet] autre ordre de succession ne serait-il pas [possible].» Pour une utilisation analogue de *vyavasthita* au sens de «fixité (dans une séquence)», voir TV sous MīSū I.iii.2/ II.76,7.

⁵⁵⁶ PVSVT̥ 488,23–24 illustre *saṃvatsara* par *śaukrabārhaspatyādi* (où *śaukra* m'échappe; PVT̥ P370b8/D305b2 n'a qu'un mot, *byi glaṇ*, non attesté; sur les années du cycle jovien, voir RENOU/FILLIOZAT 1985: II.725–727). Par «etc.», il faut encore entendre les planètes (*graha* = *gza'*) et les constellations (*nakṣatra* = *rgyu skar*), selon PVT̥ P371a1/D305b3 = PVSVT̥ 488,24.

⁵⁵⁷ Par «développement de [leur] cause» (*hetupariṇāma*), il faut entendre les phases (ou: états, conditions) successives du complexe (PVSVT̥ 488,19–20 explique *pariṇāma* par *uttarottarāvasthāpratilambha*), qui selon PVSV 98,26–99,1 = PVin II.77,13–78,1/27*,20 (voir STEINKELLNER 1979: 87) ont la production de cette entité pour but (*pūrvāḥ pariṇāmas tadartha eva* |), et qui en déterminent exhaustivement la localisation, le moment et le mode d'être. Voir aussi HB 9*,9 (traduction dans STEINKELLNER 1967: 45) et STEINKELLNER 1967: 137–138 pour le modèle de causalité impliqué (deuxième schéma).

⁵⁵⁸ Explication, PVT̥ P371a1–2/D305b4 ≈ PVSVT̥ 488,26: *kathamcid vyavasthitānām | viniyatena krameṇa* |. «Figés de quelque manière, [c'est-à-dire] dans un ordre de succession [fixement] déterminé.»

nature propre, parce que [ceux-ci] ne sauraient changer [d'ordre de succession] sans abandonner [leur] condition antérieure, ou que leur destruction s'ensuivrait si [l'on admettait qu'ils l']abandonnent. [Et impossible, l'inversion le sera tout] particulièrement si l'ordre de succession est permanent!⁵⁵⁹ <[Que leur ordre de succession diffère,] voilà qui> serait [pourtant possible] si, soit en raison de la production de nouveaux [phonèmes à chaque mot], soit en raison de la multiplicité des phonèmes [du même type], les phonèmes différaient à chaque mot. Or cela[, le Mīmāṃsaka] ne [le] reconnaît pas.⁵⁶⁰ De plus,

il n'est de succession [phonétique] ni selon l'espace, ni selon le temps, puisque [notre adversaire] professe et l'omniprésence et la permanence [des phonèmes].⁵⁶¹ [PV I.260ab]

PVSV 135,21 C'est que cet ordre de succession des phonèmes pourrait être soit le fait de l'espace, à l'exemple de [celui qu'on observe dans une] file de fourmis, soit le fait du temps, à l'exemple de [celui de choses] telles que le germe et la pousse. [Or] aucune de ces deux sortes d'[ordre de succession] ne vaut des phonèmes, en raison de l'omniprésence et de la permanence [qu'on leur prête]. En effet, une séquence spatiale [se définit par] l'occurrence [d'entités] par exclusion mutuelle de l'espace; ^{PVSV 136,1} [mais] puisque tout [phonème] occupe le même espace que tout [autre], ce [type de sé-

⁵⁵⁹ Comparer PV I.306 et PVSV 161,14–20, traduits en introduction, n. 64, p. 208.

⁵⁶⁰ «Cela», c'est-à-dire aucune des deux hypothèses (PVṬ P371a8/D305b7 = PVSVṬ 489,14), «car les phonèmes sont uns et permanents pour les Mīmāṃsaka» (PVSVṬ 489,14–15: *mīmāṃsakānām ekatvān nityatvād varṇānām*). Ces deux hypothèses sont celles que retient Dharmakīrti dans PV I.305 et PVSV 161,9–11 (traduits n. 61, p. 207).

⁵⁶¹ PVSVṬ 489, 17–19 illustre la position en citant une *k.* non identifiée (< BṬ?>): voir APPENDICE B. Dans ŚV *śabdanityatā* 279ab, un Sphoṭavādin adresse déjà la même critique à Kumāriḥ: *varṇāḥ sarvagatatvād vo na svataḥ kramavṛttayaḥ* | «Les phonèmes, puisqu'ils sont selon vous omniprésents [et permanents], n'existent pas eux-mêmes en série.» Voir aussi NRĀ 566,22–23 *ad loc.* (*deśataḥ kālato vā kramo bhavati | na ca sarvagatānām nityānām ca svataḥ sa sambhavati* |).

quence] ne vaut pas des phonèmes, comme [il ne vaut ni] du vent et du jour, ni de l'*ātman*, etc.⁵⁶² De même une séquence temporelle [se définit-elle par] l'occurrence [d'entités] par «exclusion mutuelle du temps», car quand l'une n'existe pas, l'autre existe; [mais] ce [type de séquence] non plus ne vaut pas de [phonèmes] permanents, puisque tout [phonème] existe toujours. Or [s']il n'est d'autre possibilité [pour un ordre de succession qu'être le fait de l'espace ou du temps], comment [pourriez-vous] prouver qu'un énoncé qui [consiste en] une séquence de phonèmes est incréé?⁵⁶³

Et [nous avons déjà] signalé plus haut⁵⁶⁴ la faute [qu'il y aurait pour vous] à [admettre que les phonèmes] ne sont ni permanents ni omniprésents. [PV I.260cd]

PVSV 136,8 Si maintenant, afin d'éviter la faute [que serait l'inexistence d'un ordre de succession des phonèmes, l'avocat du Veda] admettait que les phonèmes sont impermanents et ne sont pas omniprésents,⁵⁶⁵ [cela n'appellerait] pas de réponse [de notre part] puisque toutes deux hypothèses ont été réfutées plus haut.

⁵⁶² Selon PVT P371b8–372a1/D306a5–6 = PVSVT 489,28–29, le vent et le jour sont des exemples ordinaires (*laukika*), alors que *ātman* et *ākāśa* sont des exemples techniques (*śāstrīya*); selon PVT P372a2/D306a6, l'exemple de l'*ātman* n'est introduit que parce que l'adversaire l'accepte.

⁵⁶³ Développement, PVSVT 490,10–29: dans PVSVT 490,10–17, Karṇakagomin cite et défend le *pūrvapakṣa* de ŚV *śabdanityatā* 279cd–280ab; dans PVSVT 490,18–29, Karṇakagomin cite et critique l'*uttarapakṣa* de ŚV *śabdanityatā* 287–288. Voir pp. 186–189 pour la problématique et les traductions (nn. 15, p. 187–188, et 18, pp. 188), APPENDICE B pour les citations (PVSVT 490,12–13 et 19–22).

⁵⁶⁴ Références: **PV I.251ab** pour *anityatva*, et **PV I.253ab** pour *avyāpitva* selon PVT P372a8–b1/D306b3–4 ≈ PVSVT 491,14–15; références corroborées (et critique résumée) par PVV 383,17–18: *anityatve pauraṣeyatā avyāpitve ca sarvatra upalabdhiḥ ca na syāt* | «Si [les phonèmes] sont impermanents, ils sont de création humaine, et si [les phonèmes] ne sont pas omniprésents, on ne saurait [plus les] percevoir partout.»

⁵⁶⁵ Selon PVT P372a7–8/D306b2–3 = PVSVT 491,13–14, admettre l'impermanence des phonèmes permettrait de poser une séquence d'ordre temporel (*kālakṛtapaurvāparya*); la non-omniprésence, une séquence d'ordre spatial (*de-*

⁵⁶⁶L'énoncé ne consiste pas davantage dans la succession[, limitée dans l'espace et le temps, qui est celle] de la révélation [des phonèmes permanents et omniprésents], car [nous avons déjà] réfuté [toute] révélation de [quelque chose de] permanent.⁵⁶⁷ [PV I.261ab]

PVSV 136,11 L'énoncé n'est pas un ordre de succession des natures des phonèmes [elles-mêmes], mais [celui] de leur révélation: étant donné que, «procédant selon la succession des conditions propres à la manifestation de chacun des phonèmes», cette [révélation est] pourvue de succession, l'énoncé consiste dans l'ordre de succession [qui est celui] des [phonèmes révélés]. [Voilà qui est] également faux, car cette [révélation, nous l'avons déjà] rejetée plus haut pour des [entités] permanentes: [rappelons avoir] fait savoir que la révélation n'est qu'un «type particulier d'être-effet» [qui est propre à] des [entités] «qui génèrent une connaissance» [d'elles-mêmes] moyennant une capacité [à le faire] directement [qu'elles reçoivent d'un révélateur].⁵⁶⁸

śakṛta).

⁵⁶⁶ Dans PVSV 136,10–141,7 sous PV I.261–267, Dharmakīrti traite de la deuxième sous-hypothèse (cf. n. 549, p. 357): l'ordre de succession est maintenant celui de la révélation des phonèmes, et non plus celui des phonèmes eux-mêmes. C'est là la position même de Kumāri (voir pp. 182–189), que Kaṛṇakagomin décrit ainsi (PVSVT 491,17–18): *varṇānāṃ vyaktivīṣayatva-kramo vākyam*. «L'énoncé, c'est l'ordre de succession des phonèmes en tant qu'ils font objet d'une révélation [par les sons bruts émis par l'appareil phonatoire].»

⁵⁶⁷ Références: PV I.234–235 selon PVV 384,2–3, mais PV I.146–147 selon PVT P372b6/D306b7 = PVSVT 491,25–26 (*prāg eva sāmānyavyakticitintāsthāne*). Sur la critique dharmakīrtienne de la révélabilité des entités permanentes, voir pp. 194–196.

⁵⁶⁸ Selon PVT P372b7/D307a1: *mñon sum du śes pa skye bar nus pa*^o (PVSVT 491,27 et Vibh. 384n. 2: *sākṣājjananaśakti*^o). Selon Dharmakīrti, le révélateur supposé (la lumière p. ex.) contribue à générer, dans le continuum du révélé (la cruche, p. ex.), une phase (*kṣaṇa*) capable de générer une connaissance perceptuelle directe d'elle-même: en ce sens, le révélateur n'est autre qu'un coopérant (*sahakārin*), et la phase capable, un effet. Sur ces différents points, voir pp. 189–194 (et spécialement n. 22, pp. 191–192 pour *sākṣāt*).

**Et de ce que l'établissement [perceptif] des [phonèmes pro-
vient] de la seule opération des organes phonatoires, [il résulte
que ces phonèmes] sont des effets. [PV I.261cd]**

PVSV 136,17 Le monde [ordinaire, lorsqu'il] désigne [tel x] comme un effet [de y ,] se fonde sur une perception de la nature x [telle que cette perception est] en relation strictement nécessaire avec la perception du y grâce auquel seul on perçoit [x]. [Or] la [perception ci-décrite] existe également dans le cas des phonèmes,⁵⁶⁹ et [comme] c'est elle [qui sert de] fondement à la [désignation comme effet] dans le cas de toute autre (*anyatra api*) [entité communément reconnue comme effet], il n'y a pas [la moindre] différence. Donc si le critère d'acceptation [comme effet] est identique, comment [se fait-il que] les phonèmes ne soient pas des effets? [Objection:] «L'usage [concernant] le fait d'être un effet ne se fonde pas sur cette perception-là», mais se fonde sur l'existence[, sous la forme]: ««Tel x n'existe que si [tel y] existe»».⁵⁷⁰ [Réponse: Certes, mais] grâce à quel [moyen de connaissance valide] établit-on cette existence, de sorte qu'elle permette de prouver qu'[une entité] est un effet? Car si l'[existence] n'a pas été [préalablement] établie, «il n'en ira pas d'une façon telle [qu'on puisse dire que x existe si y existe]». Par conséquent, établir l'existence fait la preuve de [ce qu'une entité est un effet], et l'[établissement de l'existence tient à] la seule perception.⁵⁷¹ [Objection:] Ainsi [en irait-il] certes⁵⁷² si

Par «type particulier d'être-effet» (*kāryatāviśeṣa*), Dharmakīrti entend dire que ce type est propre aux seules entités dont la phase nouvellement produite est capable de générer une connaissance d'elle-même.

⁵⁶⁹ Explication, PVSVT 492,8: *prayatnavyāpāropalabdhināntarīyakatvād eva varṇopalabdheḥ* | «Parce que la perception des phonèmes est en relation strictement nécessaire avec la perception de l'opération due³ à l'effort [articulatoire].» Comparer PVT 373a3–4/D307a3–4.

⁵⁷⁰ Selon PVT 373a8/D307a6 et PVSVT 492,13–14, l'adversaire entend ainsi montrer que ce ne sont pas les phonèmes, mais la perception (*upalabdhī*) des phonèmes, qui doit son existence à des causes (*kāraṇa*, PVT), c'est-à-dire aux organes phonatoires (*kaṛaṇa*, PVSVT).

⁵⁷¹ Explication, PVT 373b3/D307b1 = PVSVT 492,18–19: *siddher jñānasvabhāvatvāt* | «Parce que l'établissement a pour nature propre la connaissance

l'existence de la [parole] préalablement [à l'opération des organes phonatoires] n'était pas établie,⁵⁷³ car [seul peut motiver une désignation en tant qu'effet] un établissement de l'existence qui fait suite à un non-établissement. [Réponse:⁵⁷⁴] Mais cette nature [de la parole] n'est-elle pas strictement inétablie, qui assure (*upayogin*) une «telle» connaissance sans interruption?⁵⁷⁵ PVS_V 137,2 [Objection:] Établie, cette [nature] l'est, [mais] faute de [quelque] autre [condition coopérante], elle ne sert pas [de cause à une connaissance auditive]. [Réponse:] Comment [pourraient] dès lors ne pas différer

ce.» Selon PVT P373b3–4/D307b1–2 ≈ PVS_VT 492,19–20, le théorème acquis (*sthita*) jusque-là est le suivant: le *x* dont la perception (de l'existence_{PVS_VT}) est en relation strictement nécessaire avec *y*, ce *x* est l'effet de ce *y*. Or le théorème s'applique valablement aux phonèmes et à l'opération de l'appareil phonatoire.

⁵⁷² C'est-à-dire: la parole serait l'effet des organes phonatoires si on ne la percevait qu'à partir de leur opération (PVT P373b4–5/D307b2 = PVS_VT 492,21–22), comme on ne perçoit une cruche préalablement inexistante qu'après l'opération du potier (PVT P373b7/D307b3–4 = PVS_VT 492,27–28).

⁵⁷³ PVT P373b8/D307b2–3 ≈ PVS_VT 492,22–23: *kiṃtu siddhā eva [anyena_{PVT}] pramāṇena* |. «Au contraire, elle est bel et bien établie par un [autre_{PVT}] moyen de connaissance valide.» Selon PVS_VT 492,23–26, la reconnaissance (*pratyaभिज्ञā*) appréhendant l'identité (*tattvaग्रहिन*) de deux paroles présuppose l'existence de la parole dans l'intervalle (*antarāle*) entre leurs deux auditions (voir ŚV *śabdānityatā* 442, n. 43, pp. 199–200): la présomption (*arthāpatti*) permet donc d'établir l'existence de la parole au préalable (voir ŚV *śabdānityatā* 235–236, n. 46, p. 201); voir aussi le très instructif *pūrvapakṣa* de PVS_VT 494,31–495,5.

⁵⁷⁴ Selon PVT P373b8–374a2/D307b4–5 et PVS_VT 492,29–31, l'existence de la parole préalablement à l'opération phonatoire (*prayatnavyāpāra*, PVT) est demeurée jusque-là (*tāvat*) inétablie, faute de moyen de connaissance valide (la reconnaissance, pure illusion trompeuse, n'en étant pas un). Dans ce qui suit, Dharmakīrti admet cependant provisoirement que le point soit établi: «Or même ainsi...»

⁵⁷⁵ C'est-à-dire d'une connaissance où apparaît un particulier de parole (*śabdāsvalakṣaṇa*, PVT P374a3/D307b5 ≈ PVS_VT 493,10). Explication, PVT P374a3–4/D307b6 = PVS_VT 493,11–12: *yadi hi tathābhūtaṃ rūpaṃ prakṣiddhaṃ syāt tadā nityaṃ śabdopalambhaḥ syāt* |. «Car si une telle nature était établie au préalable, alors on percevrait la parole en permanence.»

«[ces] deux [conditions incompatibles de la parole, celle] qui sert [à sa propre connaissance en présence du coopérant,] et [celle] qui n'[y] sert pas [avant l'effort articulatoire]»?^{576 577} Et la différence [de la première sur la seconde] n'est pas «sans toucher à la nature propre de la parole», car puisque c'est cette propriété supplémentaire qui est établie servir [à la connaissance de la parole], «il s'ensuivrait que la [parole] ne serait pas cause [de connaissance]»: seul peut en effet servir à y un x tel que [le y] à réaliser n'est établi que si [ce x] existe.⁵⁷⁸ Même si [l'on postule] un service de la [parole] à cette propriété supplémentaire, une conséquence inacceptable identique à [celle qui se présente dans le cas de] la [connaissance suivra].⁵⁷⁹ C'est donc bien qu'une condition nouvelle (*avasthābheda*), qui sert [à causer la connaissance] par une capacité [désormais]

⁵⁷⁶ Explication, PVSVT 493,17–18: *api tu bheda eva tataś ca nānātvāt sa tādrśaḥ śabdasya svabhāvaḥ kṛta iti kārya eva śabdaḥ syāt* | «Elles diffèrent cependant bel et bien, et donc puisque multiple, une telle nature propre de la parole est produite; ainsi donc la parole ne saurait-elle être qu'un effet.»

⁵⁷⁷ Selon les introductions de PVT P374a6–7/D308a1 et PVSVT 493,19–20, l'adversaire admet désormais que les deux conditions sont distinctes (PVT), c'est-à-dire que la seconde possède une propriété supplémentaire (*bheda = atīśaya*, PVSVT, dite *kāvakāvasthālakṣaṇa*), mais cette dernière ne ressortit pas à l'essence de la parole (*śabdasya ātmabhūtaḥ*): elle en est chose différente (*arthāntara*). L'adversaire espère ainsi préserver l'immutabilité de la parole (*pūrvakasvabhāvād apracyuta eva*, PVSVT).

⁵⁷⁸ Selon l'objection introductive de PVT P374b2–3/D308a3 ≈ PVSVT 493,24–25, la propriété supplémentaire sert certes directement (*sākṣāt*) à la connaissance, mais puisque la parole sert également la propriété supplémentaire, la parole sert indirectement (*pāramparyeṇa*) à la connaissance.

⁵⁷⁹ Par «conséquence inacceptable», il faut bien sûr entendre une régression à l'infini (*anavasthā*): lorsqu'il s'agit de produire une connaissance, la parole requiert une propriété supplémentaire qui est chose différente d'elle; de même, lorsqu'il s'agit pour elle de produire une propriété supplémentaire (pour la propriété supplémentaire), elle requiert une propriété supplémentaire autre qu'elle, et ainsi de suite à l'infini, sous peine de voir sa permanence perdue (PVT P374b4–6/D308a4–5 ≈ PVSVT 493,28–30). Par conséquent, la propriété supplémentaire permettant à la parole de générer la connaissance n'est pas chose différente d'elle (PVSVT 493,30, qui explique ainsi le *tasmāt* introduisant la proposition suivante).

inentravée, se différencie par rapport à une [condition préalable] autre qu'elle.⁵⁸⁰ ⁵⁸¹On a de plus [déjà] rejeté plus haut qu'une [entité] sans propriété supplémentaire dépende [d'un coopérant]. Et étant donné que cette [nature propre génératrice de connaissance] est établie par la seule opération des organes phonatoires, elle possède la même propriété que tout [autre] effet. [Donc] si [l'on admet] la révélation d'une [parole] telle [qu'elle a la même propriété que tout autre effet], tout [sera] révétable[, même la pousse], ou rien [ne le sera, pas même la parole], faute de différence [entre la parole et un autre effet].⁵⁸² Car [il en va] ainsi que,

à l'exemple de la lampe[, qui nous fait connaître une cruche déjà fabriquée par un potier], on tient pour un révélateur [l'objet qui,] par la connaissance [que l'on a] de lui-même, est la cause de [notre] notion d'un autre dès lors que [cet autre] objet [avait déjà été] établi [par un agent]; sinon[, si cet autre n'était pas préalablement établi], quelle différence entre ce [révélateur] et un agent?⁵⁸³ [PV I.262]

⁵⁸⁰ C'est-à-dire se différencie par rapport à la nature propre qui ne générerait pas de connaissance d'elle-même (*svaviṣayañān[ā]jjananaṃ śabdasyabhāvam*, PVT P374b6/D308a5 = PVSVT 493,30–31). Sinon, la parole générerait cette connaissance antérieurement même l'effort articulatoire (*prayatnāt prāk*, PVT P374b8/D308a6–7).

⁵⁸¹ Selon les objections introductives de PVT P374b8–375a1/D308a7 et PVSVT 494,7–8, la condition génératrice (*janika*) ne naît pas, car elle est permanente; si la parole ne génère pas la connaissance, c'est seulement que le coopérant (i.e. *tālvādika*) dont elle dépend pour la générer fait momentanément défaut.

⁵⁸² Dharmakīrti critique l'*ānupūrvī* de la Mīmāṃsā selon un argumentaire de structure analogue, dans PV I.307 et PVS 161,23–162,11: voir d'abord pp. 207–212.

⁵⁸³ Conclusion, PVV 384,10–11: *na kaścit | apūrvapratipattihetutvāviśeṣāt |*. «Aucune, faute de différence [en tant que tous deux] seraient la cause de [notre] connaissance de [quelque chose de] nouveau.» Sur la doctrine générale de Dharmakīrti en matière de révélation et de production, voir pp. 189–194; sur l'application de cette doctrine au cas des entités permanentes, voir pp. 194–196.

PVSV 137,14 Il est [communément] établi dans le monde [qu']à l'exemple de [choses] telles qu'une lampe, un révélateur [est ce qui], par le biais de la connaissance [qu'on a] de lui, est la cause de la connaissance [qu'on a] d'un autre, sous réserve que cet [autre] soit établi avant [l'opération du révélateur; ⁵⁸⁴si nous disons: «sous réserve que cet autre soit établi avant», c'est] parce qu'une phase homogène de la cause matérielle⁵⁸⁵ doit être établie [avant l'opération du révélateur, et] non parce que [devrait être établie] la propriété supplémentaire qui est la cause de la connaissance, car la[dite propriété supplémentaire] a [justement] pour condition le complexe [causal] du [révélateur]. En revanche, [les entités] qui font percevoir un [objet qui n'était] pas établi [avant leur propre opération, celles-ci] ne sont que des agents, comme le potier notamment [l'est] par rapport à la cruche, etc.⁵⁸⁶

PVSV 137,18 ⁵⁸⁷[De plus,] les raisons logiques [qui,] telle la reconnais-

⁵⁸⁴ Selon l'objection introductive de PVT P375b2–3/D308b5–6 ≈ PVSVT 494,21–22, la lampe génère pourtant une phase de cruche convenant à la perception, qui était préalablement inétablie: la condition (*sa cet prāk siddhaḥ syāt*) posée par Dharmakīrti paraît donc infondée à son adversaire.

⁵⁸⁵ C'est-à-dire, selon PVT P375b3–4/D308b6 = PVSVT 494,23, une phase de cruche antérieure qui ne convenait pas à la perception (*anupalambhayogyāḥ pūrvako ghaṭādikṣaṇaḥ*).

⁵⁸⁶ Explication, PVT P375b7–8/D309a1–2 = PVSVT 494,29–30: *śabdasya apy upalambhahetavaḥ kulālādityā iti | śabdo 'pi ghaṭādivat kārya eva* |. «Étant donné que les causes de la perception de la parole aussi sont identiques au potier, la parole aussi n'est qu'un effet, comme la cruche, etc.»

⁵⁸⁷ Développement introductif sur *pratyabhijñāna*, PVSVT 494,31–495,20, dont 495,6–14 est traduit n. 50, pp. 203–204. Selon les introductions de PVT P375b8–376a3/D309a2–3 et PVSVT 495,21–24, ce qui suit vise deux arguments en faveur de la permanence: par la reconnaissance (*pratyabhijñā[na]*), et «par l'utilisation de ce qui [pré]existe» (*satprayoga*). (1) Puisqu'on la reconnaît, on sait que la parole est une (*eka*) et donc permanente: si la parole était impermanente, elle serait multiple (*aneka*), et donc on ne la reconnaîtrait pas (selon PVT P376a8–b1/D309a6–7 = PVSVT 495,31, l'adversaire pense que prouver l'unicité permet de prouver la permanence). (2) Tout ce qu'on utilise (*prayujyate*) en vue d'autre chose (*parārtham*) existe avant son utilisation, comme la hache qu'on utilise pour fendre le bois (*vāsyādicchidāyām*).

sance[, sont invoquées] pour établir [la permanence de la parole, celles-ci] non plus ne satisfont pas à la définition d'une raison logique.⁵⁸⁸ Quel que soit [l'indice invoqué pour prouver l'unicité de la parole], notamment⁵⁸⁹: «La connaissance ultérieure du son "a" possède le même objet que la précédente, car comme la [précédente, c'est] une connaissance du son "a"»,⁵⁹⁰ cet [argument] ne pourra prouver que deux particuliers [successifs de son «a»] sont identiques, ⁵⁹¹car il est inétabli que [la connaissance ultérieure du son «a»] ait pour nature propre la [connaissance antérieure du son

Or on utilise la parole pour notifier à autrui (*parapratyāyanāya*); donc elle préexiste à son utilisation. Ces deux arguments (inspirés resp. de MfSū I.i.20 et 18) sont discutés par Dharmakīrti dans **PV I.266** et **PVSV 140,1–20**: voir pp. 197–203.

⁵⁸⁸ Selon PVT P376a4–5/D309a4–5 = PVSVT 495,26–27, la première raison (*pratyabhijñāyamānatvāt*) est inconclusive (*anaikāntika*), car on reconnaît une lampe malgré son impermanence. Selon PVSVT 495,27–28, le second argument (*prayujyamānatvāt*) est lui aussi inconclusif, car une utilisation se constate également d'un mouvement instantané (*kṣaṇike 'pi karmaṇi*). Selon PVT P376a5–7/D309a5–6, la raison est inétablie pour chacun des deux protagonistes du débat (*cig śos la ma grub pa*), qui divergent sur la signification de «*prayoga/prayujyamāna*» dans le cas de la parole: sur ce dernier point, voir **PVSV 140,14–18**.

⁵⁸⁹ Explications de *ādi*. (1) PVT P376b2/D309a7–b1 reprend l'argument suivant sur l'exemple du son «i». (2) Selon PVSVT 496,5–6, il faut inclure ici les arguments *mīmāṃsaka* destinés à prouver qu'un phonème est un malgré les différences de débit (*drutamadhyavilambitāvasthāyām eka eva gākārādīvarṇaḥ*): sur ce dernier point, voir n. 5, p. 183.

⁵⁹⁰ Selon PVT P376b2–4/D309b1–2 ≈ PVSVT 496,7–9, le raisonnement formel (*prayoga*) dérivable de cet argument est une contrefaçon de *svabhāvahetu* (*svabhāvahetupratirūpaka*).

⁵⁹¹ Selon PVT P376b4–6/D309b2–3 et PVSVT 496,9–11, la raison logique «*akārapratīteḥ*» peut s'entendre spécifiquement (*viśeṣeṇa*, alors explicitable *pūrvākārapratītirūpatvāt*), ou génériquement (*sāmānyena*, alors explicitable *akārapratītimātratvāt*). Dans la première hypothèse, la raison logique est inétablie (*asiddha*), car il est inétabli que la connaissance ultérieure du son «a» ait/soit la nature propre de la précédente (leurs natures propres différant, PVT P376b6–7/D309b3–4); voir aussi PVSVT 496,14–15. Pour la seconde hypothèse, voir la phrase suivante.

«a»]; [et] si [l'indice inférentiel] s'entend génériquement, il n'est pas incompatible non plus [que ces deux connaissances successives] aient des objets distincts. ^{PVSV 138,1} De plus, deux connaissances ayant un seul [et même particulier pour] objet <ne sauraient [sans contradiction] exister successivement>, parce qu'[un effet] se produit ou non selon que [sa] cause est présente ou non, [et] parce qu'une [seconde connaissance de son «a» qui ne se serait] pas produite alors même que [la cause de la première] était présente, n'a pas pour cause la [cause de la connaissance initiale].⁵⁹² [Donc] ces deux [connaissances successives du son «a»] ont des causes entièrement distinctes. ⁵⁹³[Et] même si [leur cause] unique ne différerait pas dans le [complexe causal,⁵⁹⁴ ces deux connaissances devraient survenir en même temps] puisque [cette cause, si elle est] capable, ne dépend pas [d'un coopérant]. Que deux connaissances successives aient un seul [et même] objet contredit [donc toute] argumentation rationnelle.⁵⁹⁵

⁵⁹² (1) Si les deux connaissances ont un seul et même objet, elles doivent se produire en même temps (PVT P377a4–5/D309b6–7 et PVSVT 496,22–23); (2) si seule la première (*pūrva*) se produit quand la cause est présente, la seconde ne se produira jamais plus (*paścād api sā na syāt*, PVSVT 496,23–24).

⁵⁹³ Selon PVT P377a8–b1/D310a2 et PVSVT 496,28–29, l'adversaire objecte que toutes deux connaissances ont bien pour cause une parole unique (*śabda eva ekaḥ*), mais que c'est en raison de la différence_{PVT}/succession_{PVSVT} de leurs coopérants qu'elles ne se produisent pas simultanément.

⁵⁹⁴ Selon PVT P377b1/D310a3 (*rgyu'i tshogs pa de la*). PVSVT 496,30 interprète: *tatra tasmīn pūrvottarākārapratītyutpattikāle*, «au moment où se produisent les deux connaissances successives du son "a".»

⁵⁹⁵ Explication, PVT P377b2–5/D310a3–5 ≈ PVSVT 497,3–7: *etena ca sarveṇa uttarākārapratīteḥ pūrvākārapratītyabhinnaviśayatve sādhye 'numānabādhitatvaṃ pratijñāyā uktam | anumānaṃ tv īdrśam | yat kramabhāvi tan na eka- viśayam | yathā krameṇa bhavac caḥṣrotravijñānam | kramabhāvinyau ca pūrvottare 'kārapratīṭ | ekaviśayatvaṃ akramabhāvitvena vyāptaṃ tadviruddhaṃ ca kramabhāvitvaṃ iti vyāpakaviruddham*. «Et avec tout cela, [Dharmakīrti] dit que lorsque l'on entend prouver que la connaissance ultérieure du son "a" a un objet identique à la connaissance antérieure du son "a", la thèse s'annule par inférence. Et [cette] inférence est telle [que voici]: ce qui survient successivement n'a pas un seul objet, à l'exemple de la connaissance

PVSV 138,5 Qu'en raison de [leur] communauté de nom, [toutes deux] aient un seul [et même] objet malgré que [ces deux] connaissances diffèrent par [leur] apparence et par [leur] nature propre,⁵⁹⁶ [voilà qui est] également incorrect, car il s'ensuivrait que [l'argument vaudrait] également de [choses] telles que les cruches.⁵⁹⁷ [Objec-tion:] Puisque dans la [preuve de l'unicité des cruches il faut déplo- rer] une incompatibilité avec ce que l'on constate [empiriquement, voilà qui] «n'est pas une preuve» [de leur unicité]. [Réponse:] [Mais] dans la [preuve que vous faites de l'unicité des phonèmes] aussi, par quel [moyen de connaissance valide] établit-on qu'il n'y a pas incompatibilité [avec ce que l'on constate empiriquement]?⁵⁹⁸

visuelle ou auditive qui survient de façon successive. Or deux connaissances successives du son "a" surviennent de façon successive. Avoir un seul objet implique de ne pas survenir de façon successive, et survenir de façon succes- sive [en] est contradictoire. Donc *vyāpakaviruddham*.» La propriété *krama- bhāviva* (b) implique la propriété *anekaviśayatva* (a): b implique a; ~a implique ~b; b est contradictoire de ~a. Dans un long développement con- clusif (PVSVT 497,8–499,19), Kaṇakagomin critique (497,19–498,21) les vues de Umbeka sur *pratyabhijñāna* comme annulant le *kṣaṇikatvānumāna*; il s'en prend ensuite (498,20–499,19) aux vues de Kumārila sur les différen- ces de débit notamment (voir APPENDICE B pour les citations).

⁵⁹⁶ Deux interprétations. Selon PVSVT 499,21–22, leurs apparences diffèrent en tant qu'elles sont successives (*pūrvottararūpatayā*), alors que leurs natures propres diffèrent selon que le débit est rapide, soutenu ou lent (*druṭamadhyā- vilambitādibhedena*). Mais selon PVT 377b6–7/D310a5–6, c'est parce que leurs apparences diffèrent selon le débit que leurs natures propres diffèrent. Je tends à favoriser cette dernière interprétation. Les deux commentateurs s'accordent avec PVSV₁ pour lire ici un *dvandva*.

⁵⁹⁷ Selon PVT 377b8–378a2/D310a7–b1 ≈ PVSVT 499,24–27, deux connais- sances successives de deux cruches différentes auraient un seul et même ob- jet, car toutes deux nommées «connaissance d'une cruche», et l'on conclurait alors à l'omniprésence d'une seule et même cruche (*sarvatra [vy]āpnoti*).

⁵⁹⁸ Selon PVT 378a3–4/D310b2 et PVSVT 499,28–29, ce qui est consta- té_{PVT}/établi_{PVSVT}, c'est que les phonèmes diffèrent selon les différents organes phonatoires. Mais selon PVSVT 499,29, on impute erronément, sur la base d'une simple similitude, une unité (*sādrśyād ekatvādhyavasāyāḥ*) aux phonè- mes, comme dans le cas des cheveux qui repoussent après avoir été coupés (*lūnapunarjāteṣu keśeṣv iva*).

⁵⁹⁹ Autant il n'est pas prouvé qu'être désigné de la même façon implique une identité d'objet, autant l'absence [de la raison logique dans les contre-instances est-elle] douteuse. Et dès lors que l'on prouve [comme étant] une la parole qui pénètre l'ouïe avec une nature propre différant selon que diffère chaque organe phonatoire, pourquoi ne [pas le faire aussi] de [choses] telles que les cruches? [Ce d'autant qu'il serait] là aussi <tout à fait> possible de répliquer qu'[en dépit de l'unicité de la cruche,] l'apparence [des deux connaissances] diffère parce que le révélateur [de la cruche] diffère. <De plus>:

et puisque l'on perçoit inmanquablement [la parole] grâce à l'opération des organes phonatoires associés, [il résulte que la parole] est un effet, car la [perception d'un révétable] n'a pas [inmanquablement] lieu dans le cas d'une [cause] révélatrice. [PV I.263]

PVSV 138,16 On n'est en effet jamais sans percevoir la parole lorsque les organes phonatoires opèrent, tandis que (*ca*) l'opération d'un révélateur ne fait pas nécessairement percevoir un objet, car malgré [la présence d']un révélateur [tel qu'une lampe], on ne percevra pas une [chose] telle qu'une cruche en un [lieu vide de cruche]. Elle [qui procède] inmanquablement de l'opération des [organes phonatoires], la perception de la parole doit [donc] avoir lieu dès l'avènement de la [parole par leur opération],⁶⁰⁰ car même s'il opérerait, un [organe phonatoire qui n'en serait] pas l'agent ne pourrait établir la [parole]. [Objection:] Puisque [au contraire des cruches, etc., les paroles] sont omniprésentes et permanentes, on [les] per-

⁵⁹⁹ Selon PVT P378a4/D310b2-3 = PVSVT 500,8, Dharmakīrti montre maintenant en quoi la raison «*nāmasāmyāt*» est inconclusive (*anaikāntika*).

⁶⁰⁰ Selon PVSVT 500,23, la conclusion vaut pour un homme chez qui les causes coopérant à la production d'une connaissance sont complètes (*avikalavijñānotpādasahakārikāraṇasya puṃsaḥ*). Explication, PVT P378b6-7/D311a3 = PVSVT 500,25: *tataś ca janya eva śabda na vyaṅyaḥ* | «Et donc la parole n'est qu'un produit, et non pas [quelque chose de] révétable.» Dans PVSVT 500,26-31, K réexplique au Mīmāṃsaka que la révélation n'est ultimement qu'un aspect de la production (sur ce point, voir pp. 189-194).

çoit [en toute circonstance grâce à l'opération de l'organe phona-
toire qui en est le révélateur]. [Réponse:] [S'il en est ainsi,] quelle
est désormais [notre] certitude concernant des [choses] telles que
les cruches?⁶⁰¹ [Objection:] Car on n'admet pas [qu'il en soit] ainsi
des [cruches]. [Réponse:] Pourquoi [alors l']admettre [de] la paro-
le, dont les propriétés sont [pourtant] similaires à [celles] des [cru-
ches]? Et [nous avons déjà⁶⁰²] dit que la [parole ne présente] au-
cune propriété supplémentaire [par rapport à des choses telles que
les cruches], ainsi que nié l'omniprésence et la permanence [que
vous revendiquez pour elle]. [Objection:] Puisque les [choses] tel-
les que les cruches ont un révélateur autre [que leur agent], la faute
[que vous dénoncez] n'a pas cours.⁶⁰³ [Dans le monde, c'est] en ef-
fet la lumière [qui est communément] établie [comme] leur révéla-
teur[, et non le potier, car] si des [agents] tels que les potiers [en]
étaient les révélateurs, ils seraient strictement semblables [à des
lampes en ce qu'ils ne feraient pas inmanquablement percevoir les
cruches]. Or [en ce que la cruche existe à chaque fois qu'ils opè-
rent, les potiers] s'en différencient: de par cette différence par rap-
port à un révélateur, [les potiers] sont bien des agents, car il n'est
d'autre possibilité pour ce qui apporte une aide [qu'être un agent
ou être un révélateur].⁶⁰⁴ [Réponse:] [Avoir un révélateur autre que

⁶⁰¹ Autant qu'impermanentes et non omniprésentes, les cruches pourraient être permanentes et omniprésentes: il n'est rien qui vaudrait des paroles sans valoir aussi des cruches (PVT P379a1–3/D311a5–6 et PVSVT 501,13–15).

⁶⁰² Références: **PVSV 138,7** (*ghaṭādiṣv api prasaṅgāt* |), **PVSV 138,8** (*[iha api] virodhābhāvaḥ [kena siddhaḥ |]*) selon PVT P379a4–5/D311a7, contre ou en sus des références données GNOLI 1960: 193.

⁶⁰³ Explication, PVT P379a6–7/D311b1 ≈ PVSVT 501,20: *śabdena tulyatvaprasaṅgadoṣo na asti* ||. «La faute n'a pas cours qu'une identité [de cas] avec la parole s'ensuit.»

⁶⁰⁴ Explication, PVT P379b3–5/D311b4–5 ≈ PVSVT 501,27–30: *tatra vyañjakatve niṣiddhe pāriśeṣyāt kāraṭvaṃ kulālādīnām | na evaṃ śabdasya karaṇaṃ muktvaṃ anyad vyañjakāntaraṃ siddhaṃ yena karaṇam eva śabdasya kāraṇam kalpyeta | tasmād ghaṭādivailakṣaṇyāc chabdo vyaṅgya eva* |. «Dans ce cas, si l'on rejette qu'ils sont des révélateurs, les potiers, etc., sont des agents, parce que c'est ce qui reste [de l'alternative]. Pour la parole au contraire, il n'est pas établi de révélateur particulier autre que l'organe phonatoire, de

son agent,] voilà qui vaut (*tulya*) également des paroles, car là aussi, les organes phonatoires diffèrent de [facteurs] tels que la faculté sensorielle [auditive, sa] localisation adéquate [ou l'acte d'attention], puisqu'on constate en effet⁶⁰⁵ [aussi] aux organes phonatoires la propriété [qui est celle] des agents de [choses] telles que les cruches.⁶⁰⁶ ⁶⁰⁷[Et] puisqu'un [révéléateur] tel que cette lampe elle-même, ou (*ca*) quelque autre objet [tel qu'une saveur], n'ont d'autres révéléateurs [non plus que leurs agents], leurs causes devraient en être les révéléateurs. Par conséquent, il n'y a pas révélation [mais production] de la parole [par les organes phonatoires].

PVSV 139,1 ⁶⁰⁸Ou si révélation de la parole par les organes phonatoires il doit y avoir, [celle-ci consistera pour la parole] soit [dans] la pos-

sorte qu'on pourrait postuler que l'organe phonatoire est bien l'agent de la parole. Donc pour [cette] dissemblance [par rapport] à des [choses] telles que les cruches, la parole est révélée.»

⁶⁰⁵ Selon PVT P379b7–8/D311b7 = PVSVT 502, 9, ici *ca* = *hi* (*hyarthe caśab-dah*).

⁶⁰⁶ Dans cette proposition, Dharmakīrti montre en quoi les organes phonatoires diffèrent (*atīśaya*) des autres facteurs. Selon PVT P379b8/D311b7, la propriété est de faire inmanquablement percevoir son effet propre (*niyamena svakāryopalambhakatvam*); selon PVSVT 502,10, de l'engendrer inmanquablement (*niyamena svakāryārambhakatvam*).* En cela, les organes phonatoires sont semblables aux potiers (PVT P379b8–380a1/D312a1 et PVSVT 502,10–11): au contraire de la lumière (→ cruche) ou de l'acte d'attention (→ parole), ils font percevoir/engendrent inmanquablement la cruche ou la parole. *La différence entre les deux explications a quelque chance de tenir à la transmission des deux textes.

⁶⁰⁷ Selon PVT P380a2–3/D312a2, Dharmakīrti exhibe ici une conséquence absurde (*atiprasaṅga*) de la position adverse. Comme la parole, un révéléateur n'a pas non plus de révéléateur autre que sa cause supposée (lampe pour la lumière, aliment pour la saveur): comme les organes phonatoires révèlent la parole, le potier révélera donc la cruche.

⁶⁰⁸ De **PVSV 136,10** à **PVSV 138,30**, Dharmakīrti a réfuté la thèse selon laquelle la parole, au contraire de choses telles que les cruches, serait révélée et non pas produite. Dans **PVSV 138,30–141,7**, il admet provisoirement la révélation de la parole, et somme son adversaire de choisir entre trois concepts alternatifs (*vikalpa*) d'une révélation de la parole par les organes phonatoires. Dans **PVSV 138,30–139,2**, il formule d'abord ces trois concepts alternatifs.

session d'une propriété supplémentaire [par abandon de sa condition antérieure], soit [dans] la levée d'une obstruction [à sa connaissance], soit [dans] une connaissance [dont elle ferait l'objet], car il n'y a pas d'autre possibilité [que ces trois-ci]. ⁶⁰⁹Dans cette [triple alternative, la révélation de la parole n'est d'abord] pas la production d'une propriété supplémentaire, car puisque celle-ci se définit comme la perte de la nature antérieure et l'acquisition (*upajanana*) d'une nouvelle nature, l'impermanence [de la parole] s'en suivrait. ⁶¹⁰Si maintenant [l'on passe à la deuxième possibilité]:

Et si vous [Mīmāṃsaka admettez que] la révélation [de la parole consiste dans] la levée des obstructions⁶¹¹ [s'opposant à la perception] de sa nature [génératrice, nous demanderons: puisque la levée des obstructions n'est qu'absence et n'est donc pas un effet,] quelle capacité l'ensemble des organes phonatoires pourrait-il bien avoir eu égard à [cette simple] absence? [PV I.264]

PVSV 139,7 [D'abord, on ne saurait] en effet dire «capables» des organes phonatoires qui n'exercent aucune action sur [la nature déjà établie d']une obstruction; ⁶¹²et [ensuite,] la levée [des obstructions] est absence, et une absence n'est pas un effet: cela[, nous l'avons

⁶⁰⁹ PVSV 139,2–3: critique du premier concept de la révélation (= *atiśayavattā/atiśayotpādana*).

⁶¹⁰ PVSV 139,3–140,24: critique du deuxième concept de la révélation (= *āvāraṇavigāma*).

⁶¹¹ Selon PVSVṬ 502,23–24 ≈ PVV 385,1, ces obstructions ont pour nature l'association de particules venteuses figées (*stimitavāyavīyāvayavasamyogarūpa*). Selon PVSVṬ 502,24–25 ≈ PVV 385,1–2, par «levée» (*vigāma*), il faut entendre leur suppression grâce au vent stimulé par l'effort phonatoire (*prayatnapreritena vāyunā viyogaḥ*). Sur la physiologie et la physique de la phonation dans la Mīmāṃsā, voir pp. 184–186, et dans l'APPENDICE B, ŚV śabdanityatā 122–124ab (PVSVṬ 502,26–31).

⁶¹² Introduction, PVT P380b6/D312b2 = PVSVṬ 503,13: *āvāraṇavigāme 'pi na teṣāṃ sāmāthyam* | «Les [organes phonatoires] ne sont pas non plus capables de lever l'obstruction.»

déjà⁶¹³] fait savoir, ⁶¹⁴et [nous avons] aussi dit qu'il n'est aucune obstruction à une parole permanente,⁶¹⁵ de par l'incapacité [où serait cette obstruction à affecter une entité permanente]. Par conséquent, on ne saurait invoquer les organes phonatoires eu égard à une obstruction.⁶¹⁶ [Mais] puisqu'on ne perçoit pas la parole sans leurs opérations, ces [organes phonatoires] ne sont pas non plus sans capacité [vis-à-vis de la parole]: que ces [opérations des organes phonatoires] produisent les paroles est donc correct. Autrement⁶¹⁷

la révélation d'autres [entités] aussi s'ensuivra[, telle celle des cruches par les potiers], car elles ne diffèrent pas de la parole; [mais] si l'on accepte [qu'il en est] ainsi, toutes les causes [tenues pour des révélateurs] sont inutiles.⁶¹⁸ [PV I.265]

⁶¹³ Selon PVT P380b6–7/D312b3, dans la *sāmānyavyakticitā*; selon GNOLI 1960: 193, dans PVSV 71,19sq et 100,10sq (contexte de *vināśitvānumāna*; voir PVin II.82,9sq/31*,25sq, et STEINKELLNER 1979: 98–99).

⁶¹⁴ Introduction, PVT P380b7/D312b3 ≈ PVSVT 503,15: [*āvaraṇam_{PVT}*] *abhyupagamyā ca etad uktam | tad eva na asti ity āha* |. «Ce [qui vient d'être] dit [l'a été] en acceptant [provisoirement] une obstruction_{PVT}; [Dharmakīrti] dit [maintenant] que cette [obstruction] n'existe pas.»

⁶¹⁵ Explication, PVT P380b8/D312b4 = PVSVT 503,16–17: *yena āvaranavigamo vyaktiḥ syāt* |. «De sorte que la révélation [de la parole] pourrait consister dans la levée d'une obstruction.»

⁶¹⁶ Explication, PVT P381a1–2/D312b5 ≈ PVSVT 503,18–19: *karaṇāny āvaranavigamaṃ śabdasya kurvanti ity etan na upanyasanīyam ity arthaḥ* |. «Le sens [visé par Dharmakīrti est qu']on ne saurait poser que les organes phonatoires effectuent la levée d'une obstruction à [la perception de] la parole.»

⁶¹⁷ C'est-à-dire si les organes phonatoires ne sont pas des agents, mais des révélateurs (PVT P381a3–4/D312b6 ≈ PVSVT 503,23), et donc si les paroles ne sont pas des effets (PVV 385,6–7).

⁶¹⁸ Explications. (1) PVT P381a5/D312b6: *bya ba 'ga' žig kyaṅ med pa'i phyir ro* |. «Parce qu'il n'y a [dès lors plus] aucune opération [productive].» (2) PVSVT 503,27–29: *tathā hi vyaṅgye vastuny atīśayasya kāraḥ kāraḥ vā āvaraṇābhāvasya kāraḥ vā jñānasya vā kāraḥ vyañjakāḥ syāt | atīśayāder vyaktisvarūpasya ca akāryatvāt | sarveṣāṃ vyaktikāraḥkāṇāṃ svarūpakāraḥkāṇāṃ ca nirarthatā* |. «C'est ainsi qu'eu égard à une entité à révéler, le révélateur pourrait être soit l'agent d'une propriété supplémentaire, soit l'agent d'une

PVSV 139,15 Si les organes phonatoires, dont les propriétés sont pourtant similaires à [celles de] toutes les causes, [devaient être] les révélateurs [de la parole], rien ne serait [plus] désormais l'effet [de rien]. Or [que tout soit révéléable,] cela n'est pas correct, parce qu'il s'ensuivrait que toutes les causes [tenues pour révélatrices] seraient inutiles; ⁶¹⁹ parce qu'une entité [dont la nature est déjà établie] n'a pas à recevoir de propriété supplémentaire (*viśeṣa*); parce que l'absence d'obstruction n'est pas un effet; parce qu'au même titre que l'entité [elle-même], la <connaissance de cette [entité]> est [elle] aussi [déjà] établie [pour qui professe la préexistence de l'effet]; [et] parce que si [l'on admettait maintenant que] quelque chose soit agent par rapport à la connaissance, il s'ensuivrait que d'autres [entités] de ce type seraient telles [elles] aussi⁶²⁰ [et] partant que toute

absence d'obstruction, soit l'agent d'une connaissance. Or puisqu'une propriété supplémentaire, etc., nature [même] de la révélation, ne peut être produite, tous les agents de révélation ou de nature propre sont inutiles.» Si je comprends K, un révélateur étant un agent, toute révélation devient elle-même impossible.

⁶¹⁹ Mon sentiment est que les quatre raisons qui suivent n'expliquent pas la proposition précédente, mais se situent sur un autre plan: là où *sarvakāraṇānām ānarthakyaprasaṅgāt* tire la même conséquence absurde que PVSVT 503,27–29 (voir n. précédente), les quatre raisons suivantes montrent qu'une révélation est impossible quel qu'en soit le concept retenu. Selon PVT P381b1–2/D313a3–4 et PVSVT 504,11–13 (voir **PVSV 138,30–139,2**) trois concepts alternatifs (*vikalpa*) d'un révélateur. Un (*x*, potier) pourrait être le révélateur d'un (*y*, cruche): (1) parce que (*x*) produit une propriété supplémentaire (*atiśayakaraṇa*) chez (*y*); (2) parce que (*x*) produit l'absence d'obstruction (*āvaraṇābhāvakarana*) à la connaissance de (*y*); (3) parce que (*x*) produit la connaissance (*jñānakaraṇa*) de (*y*). **PVSV 139,17–20** examine successivement ces trois possibilités, subdivisant la troisième en deux parties, la première contre un *satkāryavādin* (PVT P381b4/D313a5 = PVSVT 504,17), la seconde contre un *asatkāryavādin* (PVSVT 504,17: *atha asad eva jñānaṃ kriyate | tadā...*).

⁶²⁰ «D'autres [entités]», c'est-à-dire des potiers, etc.; «de ce type», c'est-à-dire ayant les mêmes propriétés (*tulyadharmā*) que les agents de la connaissance; «seraient telles», c'est-à-dire seraient des agents par rapport aux cruches, etc. (PVT P381b6–7/D313a6–7 = PVSVT 504,18–20).

[entité] serait un effet.⁶²¹ Donc étant donné que l'ensemble des objets qu'on tient pour des agents [ne sert] ni à une révélation [que nous venons d'écarter], ni à une production [que vous n'admettez pas,⁶²² ces objets] seraient tout à fait vains, et ainsi cet univers sans [rien] à aider ni pour apporter une aide serait [parfaitement] inerte.

PVSV 139,23⁶²³ En outre (*ca*), lorsqu'[il s'agit pour lui de prouver] la permanence de la parole,

[ce] que [notre adversaire] tient pour un argument – la reconnaissance [ou quelque autre raison] telle que l'utilisation de ce[la seulement] qui [pré]existe [à son utilisation]⁶²⁴ – est dé-

⁶²¹ Explication, PVT P381b7–8/D313a7 ≈ PVSVT 504,20–21: *viśeṣo vā vācya yena jñānaṃ prati kāraṅkatvaṃ na ghaṭādīn prati* | «Ou alors il faut montrer la différence en vertu de laquelle on peut être agent par rapport à une connaissance, mais pas par rapport à des [choses] telles qu'une cruche.»

⁶²² Puisqu'on n'admet rien comme étant un effet (PVT P383a2–3/D313b2 ≈ PVSVT 504,24: [*kasyacid apī_{PVT}*] *kāryatvānabhyupagamāt* |).

⁶²³ **PVSV 139,23–140,24** constitue un excursus destiné à montrer que la momentanéité (*kṣaṇabhāṅgatā*) des choses rend caducs tous les arguments invoqués par la Mīmāṃsā pour établir la permanence de la parole. Voir pp. 197–203.

⁶²⁴ (1) Selon PVT P382a5–6/D313b4 et PVSVT 504,29, il s'agirait d'un argument du type: «La parole est permanente car on [la] reconnaît comme une.» Selon K (504,29–505,6), c'est là ce qu'affirment Jaimini dans MīSū I.i.20 (*saṅkhyābhāvāt* |) et Śabara dans ŚBh sous MīSū I.i.20/I.105,5–6 (voir pp. 197–199 et APPENDICE B). (2) Selon PVT P382a6–7/D313b4–5 ≈ PVSVT 505,6–7 et PVV 289, 25–26, on n'utilise que ce qui existe déjà au moment où on l'utilise, à l'exemple de la hache (*vāsyā*) dont on se sert pour fendre (*chidā*) le bois. De même des paroles (*śabda*, Ś/K) ou des phonèmes (*varṇa*, M), dont on se sert pour communiquer (voir aussi n. 587, p. 367–368). (3) Par «etc.», il faut entendre selon PVT P382a7/D313b5 un argument du type: «La connaissance ultérieure du son "a" a un objet qui n'est pas distinct de [celui] de la [connaissance] antécédente [du son "a"]» (cf. *supra*, **PVSV 137,19–138,13**); selon PVSVT 505,8–11 et PVV 385,16–17, il faut entendre un argument du type «*parārtham uccāryamāṅatvāt*», qu'exposent Jaimini dans MīSū I.i.18 (*syād darśanasya parārthatvāt* |) et Śabara dans ŚBh sous MīSū I.i.18/I.101, 10–102, 3, cités par K (voir pp. 200–201 et APPENDICE B). Ce dernier argument ne diffère pas de (2).

nué de [tout] exemple [sur lequel s'appuyer], car toutes les entités sont momentanées. [PV I.266]

PVSV 140,¹ Puisque [leur] destruction est dénuée de cause [extérieure], toutes les entités sont momentanées: [nous l'avons] dit et [le] dirons [encore].⁶²⁵ Et puisque [leur] existence ne saurait être fortuite,⁶²⁶ [toutes les entités réelles] ont une naissance[, et ce] grâce à [quelque cause] autre [qu'elles-mêmes, et sont donc impermanentes]. Donc la reconnaissance[, ou un indice] comme l'utilisation de ce[la seulement] qui [pré]existe [à son utilisation], n'est présent dans aucune [entité telle que,] d'une seule nature constante⁶²⁷ [, elle pourrait tenir lieu de co-instance à la propriété à prouver]. Puisque [au contraire] on ne constate [sa présence] que dans des [choses] telles que les lampes, lesquelles changent par la nature propre sans cesse différente [qui est la leur, cet indice intervenant dans les contre-instances] est strictement contradictoire. [Objection:] Non[, cet indice n'est pas contradictoire], car [si la reconnaissance,] qui naît d'une [entité réellement] une, intervient dans le cas de [choses] telles que les cruches[, c'est] en vertu d'une impression trompeuse due à ce que la ressemblance [entre deux instants successifs nous] induit en erreur.⁶²⁸ [Réponse:] Sur quelle base [la] dit-on «naître

⁶²⁵ Sur la momentanéité, voir en premier lieu pp. 201–203; pour les références aux deux *vināśītvānumāna* de PV I, voir n. 48, pp. 201–202. Selon PVT P382b1–2/D313b6–7 = PVSVT 505,14–15, Dharmakīrti vient de présenter l'impermanence par le biais de la destruction (*vināśadvāreṇa*) des entités; dans la phrase suivante, il l'expose par le biais de leur production (*utpattidvāreṇa*).

⁶²⁶ Selon PVT P382b3–4/D314a1 et PVSVT 505,17, si elle était fortuite, elle n'aurait de détermination ni spatiale, ni temporelle, ni ontologique (*deśakāladravanyaniyama*), ce qui n'est bien sûr pas le cas.

⁶²⁷ *Sthiraikarūpa* interprété sur PVSV; *bṛtan pa'i no bo gcig pa can*. Selon PVT P382b5–6/D314a2–3, Dharmakīrti dit «une» (*eka*) parce qu'on prête une constance (**sthairyā?*) à la série; «constante», parce qu'on prête à une seule phase la même nature (**ekarūpa*) que les précédentes[?]. Le sens visé serait qu'elle n'est détruite à aucun moment (*dus thams cad du 'jig pa can ma yin no*).

⁶²⁸ Selon PVT P383a1–2/D314a5 = PVSVT 505,25–26, l'adversaire ne recon-

d'une [entité] une»,⁶²⁹ puisqu'en tant que [toute chose] est séquentielle [à l'instar de la lampe], cette unité [de pure illusion] est concevable de toute [chose, diamant ou pierre]. [Objection:] De même [que leur unité, leur] différence [d'instant en instant] aussi [est concevable⁶³⁰]. [Réponse:] Soit donc⁶³¹ un doute [quant à la différence ou l'unité des objets qu'on reconnaît]; or on n'établit pas [l'unité de la parole] à partir d'un [indice] laissant place au doute.⁶³² [Objection:] Puisqu'on ne perçoit pas de différence [entre ses conditions successives, il est établi qu'une entité telle que le diamant] est une. [Réponse:] Non,⁶³³ car puisqu'on établit l'existence et l'ine-

naît comme indice (*liṅgatvena upāttam*) qu'une reconnaissance non erronée (*abhrānta*), qui n'intervient pas dans le cas des cruches. Telle est bien la position de Śabara et de Kumārila: voir n. 37, p. 198.

⁶²⁹ «Sur quelle base», c'est-à-dire grâce à quel moyen de connaissance valide (PVT P383a2/D314a5–6 = PVSVT 505,27); selon PVT P383a3/D314a6, aucun moyen de connaissance valide ne permet de l'affirmer. Selon PVSVT 505,28–29, on ne peut l'affirmer puisque ce qui est permanent manque de toute capacité causale (selon K donc, il faut aussi voir là une réfutation de ce que la reconnaissance soit perception directe).

⁶³⁰ PVT P383a5/D314a7–b1 comprend *aniścaya* (*nes pa med pa*) là où PVSVT 506,8–9 comprend *cintyatva*. Selon PVT P383a5–6/D314b1, des contacts distincts avec le froid et le chaud sont assurés (*nes pa*); il est dès lors inconsistent qu'un diamant soit un alors qu'il est tantôt froid et tantôt chaud. Sur le diamant, voir TSP sous TS n°444–445.

⁶³¹ C'est-à-dire, selon PVSVT 506,11–12, parce qu'on ne peut déterminer absolument (*ekāntena*) si les choses qu'on reconnaît sont unes ou différentes d'instant en instant (donc: *tena eva anavadhāraṇena*).

⁶³² C'est-à-dire à partir d'un indice dont on peut redouter la présence dans les contre-instances (PVT P383a8/D314b3, malgré *mthun pa'i phyogs la*).

⁶³³ Selon PVSVT 506,17–21, la perception ne donne pas accès à la différence entre deux phases successives d'une entité, mais à la seule apparence actuelle (*idānīmpratibhāsa*) de cette entité, i.e. à la phase instantanée sous sa forme propre (*svarūpeṇa*). Or percevoir la phase instantanée sous sa forme propre, c'est la percevoir dans sa différence (*vivekena*) par rapport à la précédente. Cette différence n'étant toutefois pas déterminée (*na avadhāryate*) dans la perception elle-même, on introduit une inférence en vue de sa détermination, inférence que Dharmakīrti formule dans ce qui suit, et qui montre qu'on peut connaître cette différence.

xistence [d'une entité telle que le diamant] grâce à la séquence des connaissances, il existe réellement une différence de nature propre: si les connaissances ultérieures avaient vu leurs causes présentes auparavant[, au moment des connaissances précédentes], elles seraient nées au même titre que les connaissances précédentes; mais non nées, elles indiquent l'inexistence de [leurs propres] causes [auparavant], parce qu'une [cause qui en aurait été] capable [les] aurait générées [avant]«,» et parce qu'une [cause qui en était] incapable n'acquerra plus [de rien cette] capacité – ou que si [elle l']acquiert [après], elle ne saurait [plus] être constante.⁶³⁴ C'est pourquoi [la seconde raison logique invoquée,] l'utilisation de ce[la seulement] qui [pré]existe [à son utilisation, n'affirme] elle aussi [rien d'autre] que la génération [de la parole], puisque [sa] capacité [à produire l'effet escompté lui vient] de [son] utilisateur⁶³⁵: car si [la parole en était] capable par elle-même [avant l'opération de l'utilisateur], ce dernier ne servirait [à rien].⁶³⁶ [Donc par le mot] «utilisation» aussi, on entend la production d'une [nature propre] capable de réaliser ce qu'on désire[, production] qui soit dépend, à l'exemple de l'utilisation d'une [chose] telle qu'une hache, d'une cause matérielle de même type,⁶³⁷ soit n'[en] dépend pas, à l'exemple de l'usage d'un mouvement notamment.⁶³⁸ ⁶³⁹Et nous réfuterons

⁶³⁴ Explication, PVT P384a1–2/D315a2 ≈ PVSVT 507,13–15: *tasmāt kramabhāvīni vijñānāni svaviśayasya api kramam sādhayanti iti sarvapadārthānām bhedasiddher anityatvam* | «Donc étant donné que les connaissances, qui se produisent successivement, permettent de prouver la succession de leur propre objet aussi, toutes les entités sont impermanentes puisque leur différence est établie.»

⁶³⁵ Selon PVSVT 507,16. Très proche de PVSV_v, PVT P384a3/D315a3 comprend: «... n'[affirme] elle aussi que la génération de la parole par la capacité [que lui confère son] utilisateur.»

⁶³⁶ PVT P384a5/D315a4–5 ≈ PVSVT 507,19–20: *puruṣānapekṣānām svayam eva vāsyādīnām pravṛtīḥ syāt* | «C'est par elles-mêmes qu'indépendantes des hommes, des [choses] comme les haches agiraient.»

⁶³⁷ C'est-à-dire, selon PVT P384a7–8/D315a6 ≈ PVSVT 507,22–23, de la phase précédente qui en est la cause (*pūrvam kāraṇabhūtam kṣaṇam apekṣata iti*).

⁶³⁸ Selon PVT P384b1/D315a7 ≈ PVSVT 507,24–25, par «notamment» il faut

aussi plus bas⁶⁴⁰ qui estime que la reconnaissance d'une [entité immédiatement] perceptible est perception, [et que] c'est grâce à cette perception-là qu'on établit la constance [des entités réelles].

[Sur ce modèle est] réfutable toute autre piètre raison [qu'avancerait l'adversaire afin de prouver la constance des entités réelles]. [PV I.267a]

PVSV 140,22 [Il n'est en effet] strictement aucune propriété [probatrice destinée à prouver la stabilité des choses,] qui entretienne une concomitance positive avec une [entité] de même type,⁶⁴¹ car toutes choses partagent cette condition [de perdre et d'acquérir des natures propres successives]. Et puisque toute thèse de constance contredit l'argumentation rationnelle selon les termes [du présent traité et de ceux de nos coreligionnaires⁶⁴²], toutes les autres raisons logi-

entendre la parole/les sons (*śabda*_{PVT}), ou les sons d'un luth, etc. (*vīṇādiśabda*_{PVSVT}). La compréhension de *prayoga* par Dharmakīrti est donc parfaitement symétrique à cette de [*abhi*]/*vyakti*: voir pp. 189–194.

⁶³⁹ Selon PVT P384b2–3/D315b1–2, l'adversaire distinguerait deux types de reconnaissance. Le premier porte sur une entité appartenant au passé (donc imperceptible, *parokṣa*), dont quelque cause éveille ultérieurement le souvenir (*physis dran pa sad pa'i rgyu 'ga' žig*). Le second porte sur une entité nous faisant immédiatement face (*puro 'vasthitam vastu*, PVT = PVSVT 507,27–28), donc perceptible (*samakṣa*). Selon cet adversaire, seul le second type de reconnaissance est moyen de connaissance valide (*pramāna*), i.e. perception directe. Selon PVSVT 507,27, l'adversaire cherche ici à éviter à la reconnaissance un statut inférentiel (car elle serait fallacieuse, *vyabhicārāt*).

⁶⁴⁰ Référence: selon GNOLI (1960: 194), PV III.503cd et suivantes, consacrées à *pratyabhijñāna*. Sur la critique post-dharmakīrtienne de *pratyabhijñāna* comme perception, voir MIMAKI 1976: 18.

⁶⁴¹ Explication, PVT P384b6/D315b3 = PVSVT 508,11: *samānajātīyaṃ sthiraikasvabhāvaṃ vastu*, «avec [une entité] de même type[, c'est-à-dire] avec une entité ayant une seule nature propre constante.»

⁶⁴² C'est-à-dire, selon PVT P384b8/D315b4–5 = PVSVT 508,14, au regard de la preuve de l'instantanéité (*kṣaṇikatvasādhana*) qui a été et sera formulée dans le présent traité (*śāstra*). Selon PVT P384b8–385a1/D315b5, et selon les termes d'autres traités dus à des coreligionnaires (**svayūtha?*). On pense évidemment à l'AKBh, peut-être au MSA (voire à une preuve due à Dignāga): sur le développement du *kṣaṇikatvānumāna* (ici *vināśitvānumāna*), voir

ques [imaginées par l'adversaire en faveur] de la permanence doivent être réputées viciées.⁶⁴³

⁶⁴⁴Si [notre adversaire entreprend maintenant de prouver que] la connaissance ne repose par sur l'homme, [sa thèse] s'en trouvera annulée à la fois par ce qu'il admet [lui-même], par ce qu'on connaît par la perception et par ce qui s'infère. [PV I.267bd]

PVSV 140,27 Si la révélation consiste dans la connaissance, l'énoncé sera l'ordre de succession [qui est celui] des [connaissances]. [Cependant le Mīmāṃsaka,] à démontrer que cet [ordre de succession] est incréé, se doit de prouver l'incréation de la connaissance elle-même, et] sa doctrine s'en trouve [alors] annulée puisque [dans son propre système doctrinal,] il accepte les connaissances comme des qualités humaines. **PVSV 141,2** Mais il est également perceptible que ces connaissances proviennent de [facteurs] tels que l'acte d'attention [ou les facultés sensorielles, lesquels] soit se résument [à la convention d']«homme», soit sont des qualités humaines.^{645 646} Et ce

STEINKELLNER 1968.

⁶⁴³ Littéralement: «sont dont les vices [logiques] sont dénonçables.» PVSV_i et PVT P385a1–2/D315b6 rendent: *skyon can du brjod par bya'o*, «sont dénonçables comme comportant des vices [logiques].»

⁶⁴⁴ **PVSV 140,25–141,7**: troisième concept alternatif de la révélation (= *vijñāna/buddhi*). Introduction, PVT P385a2–5/D315b6–316a1 et PVSVT 508,16–23. Depuis **PV I.261**, Dharmakīrti examine l'hypothèse selon laquelle *vyaktikrama* = *vākya*; pour ce faire, il a examiné jusque-là (depuis **PVSV 138,30**) deux des trois concepts alternatifs de la *vyakti*: *atīśayotpādana* et *āvaraṇavīgama*. Reste le troisième, [*vi*]jñāna/buddhi. Si *vākya* = *vyaktikrama* et *vyakti* = *buddhi*, alors *vākya* = *buddhīnām ānupūrvī*; or cela est faux: (1) parce qu'un énoncé ne consiste pas en connaissance (*abuddhisvabhāvatva*); (2) parce que si l'on veut prouver que *vākya* = *vyaktikrama* est incréé, il faudra prouver que la connaissance elle-même est incréée (voir PVV 386,1–2 et Vibh. 386n. 1). C'est à cette seconde critique que s'attache maintenant Dharmakīrti.

⁶⁴⁵ «Se résument [à la convention d']"homme"», c'est-à-dire (selon PVT P385b4/D316a6 ≈ PVSVT 509,7) auxquels on attache la convention «homme» afin de faciliter la praxis (*vyavahāralāghavārtham*); mais (selon PVT, *ibid.*) la désignation d'"homme" manque d'un référent qui existerait séparé-

qu'on nomme «l'être-effet» n'est autre que les existence et inexistence particulières [d'une entité selon que sa cause existe ou non]; or nous dirons [plus loin] que l'existence est perceptible, [et que] l'inexistence, qui se définit comme non-perception, s'établit indirectement par la perception.⁶⁴⁷ Que les connaissances sont des effets de l'homme est donc⁶⁴⁸ inférable étant donné que la [désignation en tant qu'effet] a pour indice [inférentiel] des co-présence et co-absence.⁶⁴⁹ ⁶⁵⁰De plus:

ment (*logs śig na = pṛthak?*) de ces facteurs: telle est la position bouddhiste (*svamata*), la position du Mīmāṃsaka consistant dans le second terme de l'alternative. Conclusion (PVT P385b5–6/D316a7 ≈ PVSVT 509,8–9): à prouver l'incréation de la connaissance, on s'expose à une annulation par la perception (*pratyakṣabādāhā*), car il est établi par la perception que la connaissance, naissant de ces facteurs, est un effet (*kāryatva*).

⁶⁴⁶ Selon l'objection introductive de PVT P385b6/D316a7–b1 = PVSVT 509,11–12, l'être-effet (*kāryatā*) étant imperceptible, l'annulation par la perception n'a pas cours ici.

⁶⁴⁷ «Indirectement» (*sāmarthyāt*) car lorsqu'en tel lieu *a* on perçoit une entité *x*, distincte d'une autre entité *y*, cette perception de *x* dans *a* fait médiatement connaître l'inexistence de *y* dans *a* (PVT P386a2–3/D316b3–4 et PVSVT 509,16–17), sous réserve que *y* remplisse les conditions de perceptibilité (*drśya*, *upalabdhilakṣaṇaprāpta*, etc.). En d'autres termes, la perception ne connaît pas directement (*dños su = sāksār?*) l'inexistence, car cette dernière n'est pas cause d'une perception (PVT, *ibid.*); sur ces différents points, voir STEINKELLNER 1967: 154–155 et 167 (n. 6), et NB III.36–37. Selon GNOLI (1960: 194), la référence pourrait être PV IV.274.

⁶⁴⁸ C'est-à-dire: puisque la connaissance existe ou non selon que l'acte d'attention existe ou non (PVT P386a3–4/D316b4 = PVSVT 509,17–18).

⁶⁴⁹ Selon PVT P386a6–7/D316b6 Dharmakīrti présente en outre implicitement une annulation par ce qui est communément établi (**prasiddhabādāhā?*), puisqu'un objet établi par la perception et par l'inférence est communément établi dans le monde ordinaire (**loka[pra]siddha?*).

⁶⁵⁰ Dharmakīrti laisse ici la critique de l'hypothèse selon laquelle l'*ānupūrvī* serait une propriété des phonèmes (*abhedapakṣa*), et s'attaque, dans PVS 141,7–11, à l'hypothèse selon laquelle l'*ānupūrvī* est distincte des phonèmes eux-mêmes (*bhedapakṣa*; PVT P386a7–8/D316a6–7, PVSVT 509,20 et PVV 386,9). L'hypothèse selon laquelle l'ordre de succession serait chose différente des phonèmes (mais reposerait sur eux – *varṇāśrayaḥ kramaḥ*), est ba-

Quant à [l'hypothèse selon laquelle] l'ordre de succession [serait] différent des phonèmes [eux-mêmes, nous l'avons déjà] traitée avec [l'examen critique du] *sphoṭa*: cet ordre de succession ne saurait donc qu'être surimposé par la pensée [hypostasiant]. Comment dès lors [pourrait-il] ne pas reposer sur l'homme? [PV I.268]

PVSV 141,¹⁰ On objecte à un ordre de succession indépendant des phonèmes selon la méthode même [que nous avons développée lors] de [notre] examen du *sphoṭa*.⁶⁵¹ ⁶⁵²[Mais] cet [ordre de succession] n'a pas non plus les phonèmes pour nature propre⁶⁵³[; or il n'est pas sans pouvoir être décrit en termes d'identité ou d'altérité.] car ce qui a la nature d'une entité ne déroge pas à cette alternative. Un «ordre de succession», ce [ne] peut [donc qu']être l'erreur [propre] à une connaissance où apparaît la surimposition de cette nature sur

layée par Kumārila dans ŚV *śabdānityatā* 285cd–286: voir pp. 186–189. L'hypothèse paraît de nature rhétorique tant chez Kumārila que chez Dharmakīrti.

⁶⁵¹ Références. (1) PVSV 127,17sq sous PV I.247cd (et suivantes) selon PVT P386b2–3/D317a2–3; (2) PV I.247cd et suivantes selon PVSVT 509,27–28; (3) PV I.250cd et suivantes selon PVV 386,12–13. K voit juste en ce qu'il vise le début du passage où Dharmakīrti critique l'hypothèse d'un énoncé indépendant; Ś voit juste en ce qu'il vise le début du passage où Dharmakīrti s'attaque à un énoncé un et indépendant; M voit *le plus juste* en ce qu'il vise le début de la critique du *sphoṭa* proprement dit. Voir aussi ELTSCHINGER 2001b: 246–249 et n. 9.

⁶⁵² PVSV 141,11–14 forme la conclusion générale de la critique du *varṇavāda*. De PV I.259 à 267, Dharmakīrti a réfuté que l'ordre de succession fût intrinsèque aux phonèmes; dans PV I.268, il réfute que l'ordre de succession soit indépendant des phonèmes. Or selon PVSVT 509,22–23 et PVV 386,13–14, il n'y a pas d'autre possibilité (*gati*, *prakāra*) pour une entité réelle (*vastu*); donc un ordre de succession réel (*vastubhūta*) est impossible (PVV 386,15). Selon PVT P386b1/D317a1, l'ordre de succession ne pouvant être dit ni identique ni distinct (*tattvānyattva*), il n'existe pas réellement (*don dam par*). Irréel, il ne saurait donc qu'être une création intellectuelle.

⁶⁵³ Explication, PVSVT 509,29 (cf. PVV 386,13–14): *saro rasa iti pratipattibhed[ā]bhāvaprasaṅgāt* |. «Car il s'ensuivrait inacceptablement qu'entre [les mots] "sara" et "rasa", les connaissances seraient identiques.» Cet argument d'inspiration *sphoṭavādin* n'a évidemment ici de valeur que rhétorique.

des [phonèmes] qui n'ont pas cette nature.⁶⁵⁴ Or cet [ordre de succession-ci,⁶⁵⁵] comment [pourrait-il être] incréé puisque la représentation [que nous en avons n']est due [qu']au fonctionnement [créateur] de la connaissance?⁶⁵⁶ ⁶⁵⁷De plus, puisqu'il n'existe aucune nature non finie [dans le temps], il faut [nécessairement] que la résonance, qui existe, soit finie. Et cette [résonance, qui pour être incréée devrait] soit n'avoir pas de cause, soit avoir une autre cause [que l'homme], existerait en permanence [dans la première hypothèse],⁶⁵⁸ et pas par l'opération humaine [dans la seconde hypothèse].⁶⁵⁹ <[On en conclut] donc [qu'elle est] de création humaine>.

⁶⁵⁴ «Cette nature», c'est-à-dire l'ordre de succession; «qui n'ont pas cette nature», c'est-à-dire qui sont dépourvus d'un ordre de succession réel distinct ou indistinct d'eux-mêmes (*vastubhūtabhinn[ābhinn_{PVT}]ānupūrvīrahiteṣu*, PVT P386b6-7/D317a4-5 ≈ PVSVT 510,11).

⁶⁵⁵ Explication, PVT P386b7-8/D317a5: *'di ltar blos sgro btags pa skyes bu la bren pa go rim de*, «cet ordre de succession ainsi surimposé par la connaissance[, et qui de ce fait] repose sur l'homme.»

⁶⁵⁶ Sur *viṭhapanapratyupasthāpana*, voir BHSD s.v. *viṭhapanā*. Je rends *viṭhapanā* par «fonctionnement [créateur]» en raison de la glose *vyāpāra* pour *viṭhapanā*; *pratyupasthāpana* par «représentation» en raison de la glose *sandarśitatva* (PVT P386b8/D317a6 = PVSVT 510,13-14).

⁶⁵⁷ Les trois phrases qui suivent (PVSV 141,14-17) introduisent le *vināśitvānumāna* (= PV I.269-282/PVSV 141,17-150,2) établissant que la destruction (*[vi]nāśa*) des entités ressortit à leur existence même (voir pp. 201-203). Dans l'économie interne de PV I et de la polémique contre la Mīmāṃsā, la preuve écarte définitivement la permanence de la parole, de la relation et du corrélat extralinguistique (voir PV I.283 et PVSV 150,4-11).

⁶⁵⁸ Explication, PVT P387a2/D317a7 = PVSVT 510,17-18: *anyānapekṣaṇāt* |. «Car [alors] elle ne dépendrait pas d'un autre.»

⁶⁵⁹ Explication, PVSVT 510,18-19: *bhavati ca puruṣavyāpārāt* |. «Or elle existe par l'opération humaine.»

